PQ
1981
.D75A62
1884
#2

U d'/of OTTAWA
3900300223728 6

L'ARRETIN MODERNE

PAR L'ABBÉ DULAURENS

Parve, nec invideo, sine me, liber,
ibis in ignem

DEUXIÈME PARTIE

A ROME
AUX DÉPENS DE LA CONGRÉGATION DE L'*INDEX*
ET A PARIS
CHEZ L. BAILLIÈRE ET H. MESSAGER
LIBRAIRES-ÉDITEURS, 12, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE

1884

L'ARRETIN

MODERNE

DEUXIÈME PARTIE

L'ARRETIN

MODERNE

PAR L'ABBÉ DULAURENS

Parve, nec invideo, sine me, liber,
ibis in ignem

DEUXIÈME PARTIE

A ROME
AUX DÉPENS DE LA CONGRÉGATION DE L'*INDEX*
ET A PARIS
CHEZ L. BAILLIÈRE ET H. MESSAGER
LIBRAIRES-ÉDITEURS, 12, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE

1884

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1981
.D75A62
1884
v.2

L'ARRETIN

MODERNE

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DU P. BARNABAS

Extraite du Livre qui paraîtra après ma mort.

Pour des Catins voici bien des prodiges

Il y avait anciennement (c'est encore un conte) dans la Normandie, à quelques lieues de la Ménagerie, une femme propre à servir un curé à portion congrue, elle était stérile. Son mari suait sang et eau à la giboyer, et madame ne faisait point d'enfants. Cette femme aimait le cidre et le *rogum :* le cidre qui venait auprès de la Ménagerie rafraîchissait trop ses entrailles. Cremistic vint la

visiter un jour avec un habit d'emprunt et lui dit : « Tu piailles, ma bonne, pour avoir de la misère et des enfants ; eh bien, tu auras un fils, prends garde de lui donner à boire du rogum, car ton fils sera Kalenders, c'est-à-dire moine dès le ventre de sa mère. L'état de moine est une bonne vocation où l'on ne fait rien, où l'on mange bien ; je te défends de lui donner à tâter du rogum. »

La bonne femme accoucha d'un gros garçon qu'on nomma Barnabas. Quand il fut grand il s'amouracha d'une fille de Gonesse qui était jolie : il dit à son père qu'il voulait l'épouser ; dans ce temps-là les moines pouvaient se marier. Son père lui représenta l'inutilité de chercher des filles si loin, qu'il y en avait d'assez belles dans son village, que la fille du clerc, qui avait quelques traits du curé, était un minois à déranger la tête de Jupiter. Les fils de Jacau savaient la fable. Le père consentit pourtant à ses désirs : dans ce temps-là les parents ne croisaient pas les passions amoureuses de leurs enfants. Les cœurs étaient aussi libres que la nature les avait faits.

C'était un usage de faire l'amour accompagné de père et mère, et surtout les garçons, à cause qu'on avait plus de crainte des garçons que des filles. Un garçon pouvait perdre ses oreilles, c'était un déshonneur pour une famille qu'un garçon qui avait perdu ses oreilles; de la vie il n'aurait trouvé à se marier honnêtement sans oreilles. Dans notre siècle nous n'avons point de peur de cet accident, mais nous avons d'autres peurs. En cheminant avec son père et sa mère, Barnabas rencontra un rhinocéros échappé de la Ménagerie. Quoique cet animal ait une corne sur la tête, il est aussi doux qu'un parisien marié ; cet animal vint caresser Barnabas; ses caresses furent un heureux pronostic pour son mariage. Un lion sortit un moment après de la Ménagerie par la faute de M. Dupui, père de madame de Montigny, abbesse du couvent de la rue Vendôme, cuisinier pour lors des bêtes fauves. Barnabas courut après le lion, l'ouvrit en deux comme une pêche, et le lion, qui était bête, se laissa déchirer en pièces, sans mordre son adversaire.

Notre amoureux fut bien reçu de sa maîtresse, parce qu'elle aimait les amoureux et les gens taillés dans le vigoureux comme le P. Barnabas. On prit jour pour donner le devoir conjugal. La fille, pressée de souffler l'allumette, engagea son amant d'obtenir des dispenses pour les trois affiches ecclésiastiques, Monseigneur de Beaumont, pour quinze francs, donna la permission de souffler plutôt l'allumette.

Le jour destiné à souffler l'allumette étant arrivé, Barnabas se transporta chez sa maîtresse ; chemin faisant il passa vers l'endroit où il avait dépecé le lion, il fut surpris de voir dans la charogne de cet animal un essaim d'abeilles galantes aux ailes dorées, les propres grand'mères de celles qui vinrent déposer leur miel sur les lèvres enfantines du petit Arnaud, poète lamentable ; miel céleste qui l'éleva dès le berceau au-dessus de la populace des rimailleurs. Cette aventure paraît singulière. Comment des abeilles si amies de la propreté, dont l'ouvrage est si pur, ont-elles été chercher la corruption pour y déposer leur miel ? Barnabas avait bu

un coup, il avait pris des taons pour des mouches à miel, les anciens équivoquaient comme les modernes.

Dans ces temps-là, les moines ne se mariaient point sous la cheminée, ils contractaient avec la décence des misérables mondains. Le curé de Gonesse humecta pour trois livres dix sols de l'eau sainte les nœuds de Barnabas. Le nouveau marié, de retour au logis de sa maîtresse, s'amusa à jouer au *qui met-on*, aux gages touchés, aux propos interrompus. Barnabas proposa une énigme aux jeunes gens de la fête en disant que s'ils la devinaient, il leur payerait à chacun une paire de haut-de-chausses, ou qu'ils lui en payeraient autant s'ils ne pouvaient l'expliquer. Les parieurs d'accord, Barnabas leur dit : *De celui qui dévorait est procédée la viande, et la douceur est sortie du fort*. Cette énigme, que des gens doctes trouvent admirable, n'a pas de sens commun. Que veut dire *de celui qui dévorait est procédée la viande* ? Quelle viande peut sortir d'une carcasse de lion pourri ? la pourriture est de la viande gâtée et la viande était déjà faite

avant la corruption. *La douceur sortie du fort* ? Le lion était mort, où était donc la force dans une bête morte ? On ne trouve guère plus de sel dans cette énigme que dans celles du *Journal de Verdun* ou du *Mercure de France*.

Les beaux génies de Gonesse mirent leur intelligence à la torture pour expliquer le logogriphe, mais ils perdirent bientôt le peu d'esprit qu'ils avaient en propre à chercher un mot impossible d'attraper ; dans cet embarras ils eurent recours à la jeune mariée qui connaissait les logogriphes : « Madame, lui dirent-ils, vous savez notre marché avec monsieur, il s'agit de trente paires de haut-de-chausses que nous allons perdre, il nous paraît plus naturel que vous fassiez perdre votre mari; nous vous prions en conséquence de faire vos efforts pour arracher le mot; faites la chose de bonne grâce ou nous vous coupons le jupon. »

Madame Barnabas, craignant pour son jupon, pleura longtemps pour tirer le mot de l'énigme de son mari : « Mon petit chat, lui disait-elle, ne refusez pas votre énigme à

votre femme, elle vous a donné la sienne ; mon ami, mon cœur, souvenez-vous du plaisir que vous avez eu tantôt en prenant mon énigme. » Le faiseur de logogriphe touché de ses larmes, expliqua l'énigme, et la femme, charmée de conserver son jupon, alla la dire à l'instant aux gens qui voulaient avoir des culottes.

Les parieurs vinrent trouver Barnabas et lui dirent : Nous avons le mot de l'énigme, *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion ?* Barnabas comprit aisément que sa femme l'avait trompé, en donnant son énigme à d'autres ; il répondit à ces messieurs : « Je vois bien que vous avez chassé sur mes terres et *labouré avec ma vache*. Je suis cocu avec toute la sauce. »

Barnabas ne voulait point débourser d'argent pour payer les trente culottes ; inspiré par Cremistic il alla tuer trente hommes, il prit leurs culottes, et les donna à ceux qui avaient expliqué l'énigme. Cette aventure est plaisante ; il faut avouer qu'il y a infiniment de bon sens dans les vieux livres. Comment ! Barnabas tue trente hommes pour

avoir leurs culottes, et Cremistic trouve cela flatteur pour sa gloire ? Une partie sauvage de l'univers prêche cette action comme une chose fort honorable : ô ma raison, le croyez-vous ! ô philosophie, vous êtes plus sage que les vieux livres.

Notre meurtrier en voulait aux habitants de Gonesse, parce que sa femme l'avait fait cocu ; il vint près de leur ville vers le temps de la récolte ; il prit trois cents renards, autant de flambeaux, il tourna les queues des renards les unes contre les autres, et mit un flambeau allumé entre deux ; il lâcha ces animaux dans les plaines de Gonesse, et en moins de trois minutes, treize secondes, ils consumèrent les blés, les vignes, les ormeaux et les chênes. Ce conte à mourir debout déshonore aux yeux de la postérité le barbouilleur d'une pareille histoire. Trois cents renards sont aisés à trouver au bout d'une plume ; les gens de Gonesse avaient peut-être dans ce temps-là des haras de renards qu'ils nourrissaient pour manger leurs poules et les œufs frais ?

Les hommes que Barnabas avait assassi-

nés pour avoir leurs culottes, les blés qu'il avait brûlés lui attirèrent beaucoup d'ennemis qui se liguèrent contre lui. Barnabas marcha contre eux avec une mâchoire d'âne et tua trois mille hommes, c'était sans doute une mâchoire de docteur ou celle d'un âne de l'âge de fer, car il faut qu'elle eût été bien dure pour casser six mille bras, six mille jambes, trente-six mille côtes ou tout au moins trois mille crânes. Le héros, fatigué d'une si terrible déconfiture fut altéré, — on le serait bien à moins. Cremistic, qui avait été enchanté de voir couler le sang humain et trois mille crânes ouverts dont les porteurs avaient malheureusement leurs prépuces, parce que la nature leur avait donné des prépuces, trouva les moyens de désaltérer son serviteur. Il fendit de sa main propre, car elle n'était point sale, la mâchoire de l'âne en deux : il en sortit de l'eau ; depuis ce temps la mâchoire a formé une fontaine qu'on appelle le gué de la bonne aventure, qui vient se perdre au Palais-Royal au pied de l'arbre de Cracovie. Les faiseurs de vieux livres ne savent ce qu'ils disent : leur Cre-

mistic, qui peut faire ce qu'il veut, n'avait pas besoin, pour faire de l'eau, de couper une mâchoire en deux, il était plus subtil d'en arracher une dent. Le tour eût été plus analogue aux tours de la gibecière.

Le héros, qui aimait les filles du monde comme tous les héros les ont aimées, alla un soir dans un couvent au Gros-Caillou. Comme il était couché avec une jolie brune, quelques dévotes du voisinage, qui savaient qu'il était moine, se scandalisèrent, car le plaisir scandalise les saintes âmes à cause que le plaisir, à ce qu'elles pensent, n'est pas comme la douleur, un présent de la nature. Les dévotes crièrent partout que le P. Barnabas était dans un bouquant; le peuple et le guet s'attroupèrent auprès de la porte de la ville à dessein peut-être d'attraper sa béquille.

L'abbesse du couvent, qui avait des entrailles pour les béquilles, vint réveiller Barnabas. Mon révérend, lui dit-elle, on sait que vous êtes couché ici; les dévotes, qui se mêlent volontiers des affaires d'autrui, vous ont diffamé dans tout le Gros-Caillou; vous

êtes châtré pour le royaume des cieux, vous êtes moine, les dévotes sont scandalisées qu'un châtré fasse l'ouvrage des gens qui ne sont point châtrés, élevez votre cœur à l'Éternel et battez au champ au plutôt. Le moine remercia l'abbesse, alla à la porte du Gros-Caillou, elle était fermée. Barnabas, qui savait ouvrir les portes fermées, prend les portes, les arrache et les porte sur ses épaules jusqu'à Bellevue, au grand étonnement des dévotes qui le prirent pour un sorcier.

Le Nazaréen, par un grand malheur pour son toupet, s'amouracha d'une espèce de vierge nommée la Fretillon. Cette fille était une célèbre actrice qui avait ruiné des horlogers, des conseillers, des barons Allemands, et qui avait donné quelque chose de pareil au devoir conjugal à sept ou huit mille âmes sans compter les corps. La nature, dès le berceau, l'avait vouée à Melpomène et à la béquille du P. Barnabas, dans une ville auprès du Gros-Caillou où il y a toujours beaucoup d'innocents et de gens d'esprit; Fretillon faisait les premiers rôles dans les tragédies et sur les bergères. Bar-

nabas, en la voyant, eut la vanité des grands de la ville auprès du Gros-Caillou, de se ruiner pour une actrice.

La demoiselle Fretillon était une rusée qui avait vu et manié le loup, elle aimait plus la béquille du P. Barnabas que les queues des renards où il avait mis des flambeaux. Cette fille fut priée par le lieutenant de police de la ville des innocents de s'informer en quoi consistait la force de Barnabas. Le salut de Gonesse, lui dit-il, Madame, est entre vos mains, l'État, qui met en prison ceux qui font des vers contre les Jésuites, veut savoir pourquoi Barnabas a occasionné tant de chansons sur sa béquille. Cette béquille fait une sensation dans l'État, qui peut occasionner une révolution ; si les jansénistes s'avisaient de prendre goût à la béquille, ce serait un grand malheur. Cinq propositions d'un seul homme ont troublé toute la France et la béquille vaut mieux que cinq propositions. Les femmes et les filles donnent à corps perdu dans cette misère, et la béquille une fois protégée par les femmes ira autrement que la bulle ;

faites s'il vous plaît, madame, tous vos efforts pour découvrir ce que c'est que la béquille de votre amoureux ; l'État vous récompensera.

La béquille du P. Barnabas, lui dit Fretillon, est une bonne chose, M. le lieutenant, cela a un air fort honnête et même du maintien ; mais quand elle sort de nos mains, cela fait pitié, les femmes gâtent tout. Allez assurer l'État que j'aurai le secret de mon amant, je connais le moment où il faut le lui demander ; c'est dans mes bras que je lui donne la question. L'actrice ne manqua point de demander à Barnabas en quoi consistait sa force : « En vérité, mon Greluchon, lui dit-elle, j'ai fait la douce affaire avec bien du monde, mais je n'ai jamais vu un mortel aussi dru que votre révérence ; dites-moi, de grâce, en quoi consiste votre force ; donnez-moi ce secret, je connais de vieux ducs qui payeront largement cette recette. » Barnabas lui dit que s'il disait son secret, il perdrait sa force. Fretillon ne se rebuta pas ; elle fit tant, elle pleura tant, récita tant de méchants vers de Denis le Tyran, que Barna-

bas lui dit : « Ma chère, on me croit châtré à cause que je suis moine et que j'ai dit des paroles; je suis comme vous savez, le meilleur lapin du royaume, toute ma force est dans mon toupet; si on me le coupait, Cremistic se retirerait de moi, et mes ennemis triompheraient. »

Frétillon ne manqua point l'occasion de trahir son amant. Un jour elle l'endormit dans ses bras; et pendant qu'il ronflait elle lui coupa le toupet et se sauva. Un coquin nommé Durocher,avec une bande de fripons entretenus par la police, se saisirent du révérend père. Barnabas, qui croyait s'escrimer à l'ordinaire sentit qu'il était sans force. Cremistic s'était retiré de lui à cause que sa grâce était dans son toupet. La police fit crever les yeux à Barnabas: on délibéra après l'exécution, si on le conduirait aux Quinze-vingt; la Sorbonne s'y oposa; à cause qu'il avait encouru le cas réservé. On l'avait trouvé, disaient les sages maîtres, entre les bras d'une femme qui enseignait la vertu sur les planches et l'oubliait sur les bergères. Barnabas étant moine, avait violé

la chasteté monacale en courant après les filles ; qu'il fallait se servir de l'épée de Rome pour le forcer à la continence à cause que la sacrée congrégation de la propagande avait un axiome qui dit *compelle*, c'est-à-dire forcez-le à la continence. Le lieutenant de police, approuvant les raisons de la Sorbonne, appela M. Morant qui fit l'opération. Le mois suivant, le *Mercure de France* annonça que cet habile chirurgien avait châtré Barnabas avec sa dextérité ordinaire, et cela à la grande satisfaction de deux sœurs du Pot présentes à l'opération.

Un jour qu'il faisait soleil, on conduisit le P. Barnabas à Bicêtre, on le mit par lettre de cachet à la grande roue du puits pour tirer l'eau que l'État fournit généreusement à quelques centaines de malheureux, qu'on laisse pourrir dans des cachots pour avoir chanté ou composé une chanson. Six mois après, le peuple de la ville auprès du Gros-Caillou, faisait des réjouissances pour une bicoque où l'on avait égorgé dix mille hommes. On avait dressé un grand théâtre dans une grange appelée la foire-St-Ger-

main. On annonça qu'on ferait danser la béquille du P. Barnabas ; les femmes et les filles, curieuses de voir danser la béquille, accoururent en foule à ce spectacle.

Cremistic, fâché que son père Barnabas fût le jouet d'un peuple qui avait un prépuce, et charmé d'écraser encore sept à huit mille âmes, lui rendit ses forces. L'aveugle, en entrant dans la salle du spectacle, embrassa deux pilliers, les serra l'un contre l'autre, et fit crouler l'édifice avec autant de facilité que la charpente d'un pâté de godiveau. Le peuple, les vieux ducs, les jeunes marquis, les duchesses et celles qui avaient leur derrière assis à la cour sur des tabourets, furent écrasés sous les débris du temple de la Foire-St-Germain.

Cette histoire, qui est un fagot que le *Médecin malgré lui* aurait mieux rangé, ne fait point d'honneur à Cremistic ; en vérité, à quoi bon cette dépense de force et tant de sang répandu pour des catins? Quelle gloire de féconder les amours déréglées d'un Nazaréen? Ces objets ignobles ne sont point dignes de la grandeur de Cremistic; les vieux livres

ont la fureur de vous le rendre si petit qu'on se révolte en les lisant.

L'UTILITÉ DES VICES

Le mal est nécessaire au bonheur des humains.

Les vices ont été plus utiles à la société que les vertus. Cette proposition n'est point un paradoxe, elle peut épouvanter les oreilles des docteurs, des casuites, et des moines; je n'écris point pour les sots. Le créateur, qui avait donné une petite étincelle de sa liberté à l'homme, savait que l'homme était défectueux ou devait le devenir, le créateur savait tout. Les défauts de la figure de boue devaient entrer dans l'harmonie de la boue de l'univers. La nature, qui ne fait rien en vain, en mettant le mal dans le monde, avait ses vues, et ses vues sont toujours admirables. Un peuple vertueux aurait été inutile, il n'eût formé qu'un peuple lâche, une race propre à figurer les bras croisés sur les arbres comme Siméon Stilite,

à nourrir un cochon comme Antoine, ou à se donner des coups de pierre dans l'estomac, comme un ancien docteur de l'Église, à cause que la nature l'excitait à conserver son espèce.

Les vices, dans leur origine, étaient aussi brutes que les hommes. Ils marchaient pour ainsi dire à quatre pattes avec le roi des animaux. Les arts et les sciences les ont éclairés de leurs flambeaux, les charmes de la poésie leur ont donné ce ton de la bonne compagnie qui commence à les rendre respectables parmi nous. Nos pères se soûlaient du gros vin de leur cru, nous autres nous ne buvons plus, et si nous nous avifions d'enterrer notre raison dans le vin, nous la perdrions dans le meilleur vin de Champagne ou des meilleures côtes de Bourgogne; car dans ce siècle, un homme obligé de manger des pierres, choisirait assurément les plus blanches.

La vertu qu'on oppose aux vices est une chimère qui amuse les hommes depuis la création. Les profondes têtes de l'aréopage ont cherché longtemps ce qu'elle était. Dé-

sespérés de la connaître, ils ont placé ce mot sur l'autel de leur *ignoto Deo*. Le mot de vertu a passé par mille générations sans rendre nos devanciers ni plus vertueux ni plus savants. Brutus, illustre dans l'ancienne Rome, pour avoir prononcé ou fait prononcer ce mot plus souvent dans le Sénat, avoua qu'elle n'était rien et se repentit de n'avoir embrassé que la nue d'Ixion. Salomon, le plus sage des rois, selon les vieux livres, et le moins sage selon les modernes, prononça qu'elle n'était que vanité. Il voulut la suivre, il la demanda au Ciel, il ne la trouva ni dans le temple magnifique qu'il avait fait bâtir, ni dans les bras de ses maîtresses.

La boue qui forma l'univers et le premier homme n'eut d'autre perfection que celle d'altérer sa forme. Le désordre qui devait naître de cette altération était le seul bien qui pouvait former l'ordre général. L'optimisme du monde était dans la décadence des choses essentiellement changeantes. La boue ne pouvait produire d'autre effet. Les vertus qu'on pouvait imprimer sur cette boue

ne pouvaient être que des caractères imprimés sur le sable, l'argile grossière que la nature avait animée était changeante; pouvait-elle être capable d'un état permanent comme la vertu ?

Les vices, leur variété, leur changement, convenaient à l'optimisme du monde, c'était de cette multitude de défauts que devait naître le bien général (1). L'ordre imprimé sur toute la nature n'est que l'heureux effet des changements qui lui arrivent; les vices sont pour l'homme ce que les défectuosités que nous apercevons dans la nature sont pour l'univers. La nature ne pourrait agir qu'avec la chimère du bien et l'essence du mal. Elle n'avait point d'autre fond sur lequel elle pouvait travailler pour le faire : elle a réussi par les vices, l'ouvrage était manqué par les vertus.

La vanité est un rayon sage de la nature, dit un auteur, qu'elle augmente en nous avec l'âge à cause que les maux qu'il doit

---

(1) *Voyez la Fable des Abeilles.*

guérir acquièrent plus de force et de consistance. Ce vice, dérobé aux dieux, est le premier bien et peut-être l'unique bien de la société. « Un homme rempli de lui-même » travaille à son bien particulier, il ne peut » travailler à ce bien particulier qu'il ne tra- » vaille au bien général. » Un particulier sur les bords de l'Amstel a de la vanité, il met sur l'eau le lait, le fromage et les laines que son agneau produit; il va porter ses denrées sur un autre rivage, ses voisins étonnés de son orgueil le condamnent; il revient quelques mois après chargé des richesses d'un autre monde, on l'admire, on l'imite; Amsterdam naît subitement comme Thèbes. et le commerce des nations se trouve l'ouvrage des vices, de l'avarice et de la vanité.

« La première félicité de ce monde est » d'être heureux ou de croire l'être. » Si le premier bonheur ne peut être notre ouvrage, le second peut le devenir en concevant une grande idée de nous-mêmes. *Celui-là est heureux*, dit Senèque, *qui ne voit autour de lui aucun homme à qui il voulût être changé*. La vanité peut donc faire le bon-

heur des hommes, la vertu serait-elle autre chose ?

La base des grandes choses de ce monde c'est l'amour-propre; sans ce cri puissant, plus utile et plus fort que celui de la conscience, l'homme, en voyant ses vices, s'épouvanterait et deviendrait insupportable à lui-même. Si les hommes étaient sans vices, l'univers rentrerait dans le néant. Les dieux mêmes, sans la gloire d'être honorés, auraient laissé le spectre au vieux cahos et se fussent gardés de construire ces machines à deux pieds qui les offensent chaque jour; mais ils tirent quelquefois des révérences, quelques tournoiements des pieds et tous les petits profits qu'on peut tirer d'un fripon ou d'un mauvais payeur, et ça fait toujours plaisir. Les hommes sans vanité seraient des ânes, dit M. de Voltaire, qui se borneraient à manger leurs chardons. Les moines, les dévots qui ne sont rien et qui sont sans orgueil, à ce qu'ils disent, n'ont pour partage dans les instants où ils raisonnent que l'ennui, le dégoût et la langueur. Les soupirs qu'on entend dans les cloîtres, les contor-

sions de la Trappe, les grimaces des capucins, les élans des chartreux annoncent-ils ce bonheur et ce contentement, l'apanage de l'amour-propre. Les douleurs de ces reclus nous font *prendre la vertu pour une indisposition de leur âme*. Si leurs cris, leurs inquiétudes sont les marques de la vertu, la vertu est donc bien haïssable.

L'humilité qu'on oppose à l'amour-propre n'a fait aucun bien à l'univers ; elle a produit, il est vrai, le P. Pancrace, capucin indigne ; elle a couronné la vie de dom Gille à la Trape ; quel fruit a-t-elle produit à la société ? Elle lui a fait perdre deux hommes et des talents que la vanité eût rendus utiles à leur patrie ; la chasteté, cette vertu stérile, enterre sœur Conception à l'âge de seize ans dans un tombeau sacré. Sœur Conception croit que si elle concevait légitimement un enfant entre les bras d'un chaste époux, elle ne serait point parfaite comme le père céleste est parfait. Sœur Conception a lu des livres stupides, elle a entendu quelques plats, sermons d'un capucin ignorant ; elle s'imagine en conséquence qu'il y a du mérite et

des grâces à ne point obéir au premier commandement que Dieu fit à l'homme ; sœur Conception se croit dans le ciel à cause que la nature se caresse et se multiplie autour d'elle, tandis qu'elle gémit et qu'elle avoue à l'oreille de son directeur que son cœur désire très souvent de faire ce que la nature fait sous ses yeux avec tant de plaisir.

La nature sage développe le germe de nos vices. Ceux qu'elle développe le plus tôt, ce sont ceux qu'elle destine aux plaisirs de l'amour ; elle n'épargne rien alors, à cause que l'amour est le vice le plus nécessaire de la société. La volupté est l'enfant gâté de la nature. Une fille voluptueuse fait plus de bien à la société qu'une fille vertueuse. Nous savons que le plaisir seul nous fait aimer les femmes ; plus une femme sera voluptueuse, plus elle nous donnera de plaisir. Un homme qui caresse une fille vertueuse n'éprouve pas avec elle ce qu'il sent avec les filles de la Montigny, que nous appelons des créatures, nom fort noble, que nous croyons méprisable et que l'instinct et la vérité, plus

forts que nos préjugés, nous ont arrachés pour venger la nature. Tous les hommes s'aperçoivent d'un air de rafraîchissement près d'une fille vertueuse, qui laisse à l'âme la liberté de penser, avantage peu précieux pour l'âme, puisque dans le moment de l'ivresse de l'amour, l'âme qui cède aux transports du corps ne pense plus et démontre assez par son silence le peu de cas qu'elle fait de la vertu.

Les lois de la chasteté ont fixé une femme à chaque homme. Les lois de la chasteté auraient raison, si la somme des filles égalait la somme des hommes; mais la somme des filles est de 24 à 1. Les hommes fixés à une seule femme ont des temps où ils ne peuvent en approcher ; la fin d'une grossesse, les suites des couches et les jours périodiques où le beau sexe sacrifie à la lune, sont les dimanches qui ne sont pas compris dans les jours ouvrables. Dans ces vacances, un homme pourrait, sans se fatiguer, faire un enfant à une fille, si nos lois de chasteté ne nous ordonnaient pas de laisser les plantes stériles. Ce profit que nous ôtons à la popu-

lation dont nous avons fait une vertu, a été méprisé des anciens, ces bonnes gens estimaient leurs plaisirs et leurs enfants, la multitude des uns et des autres faisait leur gloire, ils furent toujours le triomphe d'Israël où la stérilité était un châtiment. Jacob faisait des enfants en même temps aux deux sœurs et à leurs servantes. Le bonhomme aimait l'amour domestique, c'était un gosier *à tout grain.* Salomon en faisait tous les jours dans son sérail et trouvait encore le temps de renvoyer pleine de bienfaits la reine de Saba qui était venue en Judée admirer sa vertu et son poil roux. Son père avait autant de femmes que le calendrier juif avait de lunes et de jours; malgré cette provision, le seigneur roi en prenait encore chez ses voisins. La conduite amoureuse de ces saints personnages ne paraît point avoir offensé le Dieu d'Abraham, car Jacob était de ses amis et l'on passe à ses amis ces bagatelles et qui ne sont dans le vrai que des douceurs, des sottises très naturelles que la nature a jetées sur la surface des misères humaines pour égayer le fond de la vie.

Si la vertu, l'ouvrage de l'intelligence et de la réflexion, entrait de bonne heure dans le cœur ou dans la tête des hommes, la société perdrait infiniment. La Tulipe, la Fleur, n'iraient point exposer leur précieux corps aux coups de mousquet ou aux raisons brutales du canon; mais heureusement pour le bien général, ces messieurs avaient des vices, ils aimaient le vin et la grisette. Un bouchon achalandé leur occasionne la connaissance de Fanchon, de Manon : ces demoiselles de la rue Maubuée avaient enchaîné par leurs faveurs les futurs Alexandre ; un jour qu'ils avaient l'envie de régaler leurs luronnes, le roi leur fit offrir une dizaine d'écus pour signer deux mots d'écriture. L'opération étant facile, la Tulipe signe, les dix écus sont comptés, il les mange en deux jours avec sa maîtresse ; le troisième, le cœur, la tête remplis de vin et des appâts de sa belle, il lui fait ses adieux et part pour l'armée.

Si le soldat était vertueux, trouverait-on dans le service cette gaieté, cette bravoure que l'amour-propre et la maladie entretien-

nent dans les corps militaires. Le soldat vertueux serait triste, abattu, l'air froid de la vertu le suivrait dans le combat. De tout temps, le soldat a toujours été vicieux, ou au moins plus dissipé que le citoyen ; cependant, Dieu a pris le titre du Dieu des armées ; les moines, qui sont si saints à ce qu'ils disent, qui existaient dans l'ancienne loi, sous le nom de Nazaréens et peuplaient le bas et le sommet du Carmel, n'ont point été aussi agréables aux yeux de Dieu que le militaire : car Dieu ne prit jamais le titre du Dieu des moines, dit le savant Erasme.

Un soldat avec de la vertu ne pourrait jamais faire le métier de racoleur ; si la vertu et la vérité se donnent la main, un soldat vertueux n'oserait exagérer la tendresse de son capitaine, l'amour paternel du sergent et les entrailles compatissantes du caporal. Le cri de la vertu lui dirait au fond du cœur qu'il manque à la probité ; oserait-il se soûler avec ceux qu'il enrôle, les faire tomber exprès dans l'ivresse, profiter de cet instant pour les engager, et mentiraient-ils comme

des racoleurs ? Etant logé à Nantes au Cheval Blanc, un soldat recrutait à côté de ma chambre : Mes amis, disait-il, à quelques niais de Bretons qu'il racolait, en campagne nous mangeons avec nos officiers, en garnison nous avons la soupe, le bouilli, le rôti, et toujours le dessert. Un Breton qui aimait l'Angélique de Châteaubriand, demandait au racoleur s'il mangerait de la confiture ? Oui, le diable m'emporte, je te chargerai en arrivant au régiment des confitures de la chambrée, tu pourras t'en crever, tu seras près du baquet.

La paresse, ce vice tranquille que les théologiens ont mis dans le ciel et aux enfers, a fait longtemps l'apanage des dieux. Ce crime dont on fait un péché mortel, est un vice de l'imagination ; un homme né tranquille à cause que le sang coule lentement dans ses veines, semble sans ressorts et sans vie ; les femmes blondes sont plus lâches que les brunes, les pays chauds plus sujets à la paresse que les climats froids. Un siamois croit que la perfection est dans la paresse. L'oisiveté est le mérite des moines ;

ils s'imaginent, comme les Siamois, que vivre sans rien faire est l'état parfait du Père éternel. La paresse fait un bien à la société en ce qu'elle laisse tomber des mains de ses adorateurs, des richesses qui passent dans les mains des hommes occupés et agissants, qui retournent après quelques générations dans l'état d'où elles sont parties. Les richesses seraient permanentes dans les familles, si la paresse ne les balançait point ; c'est ce flux et reflux qui fait tourner la roue de la fortune.

La colère est la mère de la bravoure : c'est elle qui nourrit dans les corps militaires cette valeur qui les distingue aux champs de Mars. L'Église l'a placée quelquefois dans le sanctuaire. On a vu Dominique rempli de cette sainte colère faire égorger les Albigeois pour ses rosaires. Bernard l'avait dans le cœur et dans la bouche, quand il prêchait les Croisades aux potentats. Ce dernier a fait plus de mal à la France, dit M. de Voltaire, que le diable. Nos terres ont resté incultes, le peuple dans l'ignorance et le clergé dans le libertinage. Le crime, le

sang et l'horreur ont été les beaux fruits du fondateur de Clairvaux.

La colère des gens d'église a été la plus funeste aux États, celle des particuliers a troublé quelquefois des familles. Celle des rois seule a eu plus souvent d'heureux succès. Sans la juste et raisonnable colère de Philippe-le-Bel, nous devenions l'objet éternel de la colère divine de Rome; et celle de l'Inquisition aurait tôt ou tard troublé la tranquillité de nos foyers.

La grande inaction et l'usage des nourritures âcres et chaudes forment les tempéraments colériques. « L'inaction, disent les » médecins, prive le sang d'une certaine » humidité qui sert à le tempérer, un sang » trop peu tempéré par l'humide, fait un » tempérament emporté, bouillant. Les » poules qui demeurent longtemps sans » manger lorsqu'elles couvent, paraissent » dans ce temps-là dans une espèce de fu- » reur. Les climats chauds et âcres pro- » duisent une grande abondance de bile fa- » cile à s'enflammer. » Le remède le plus simple qu'on puisse donner à une personne

en colère, est de s'asseoir, parce qu'étant assise, le mouvement des esprits animaux qui se portent au cerveau, se ralentit ; un air humide est bon contre la colère. On se fâche moins dans l'hiver que dans l'été. Les animaux sont plus sujets à la rage dans les saisons chaudes que dans les autres.

Le jeûne augmente la colère. Les dévots qui jeûnent souvent s'enflamment plus aisément. Le lion, quand il est affamé, est en colère, lorsqu'il est rassasié, il est doux et traitable : les vices en général sont utiles à la société. Il n'y a que les vices et les vertus des dévots qui n'aient jamais servi au bien de l'humanité. J'étendrai ces idées dans un autre livre. Un homme qui travaille pour avoir du pain n'a pas le temps de digérer ses ouvrages.

HISTOIRE DE MADAME BERNICLE

Extraite du livre qui paraîtra après ma mort

Je fus jadis saintement homicide.

Un roi d'Albion, porteur d'un nom qui ne finissait pas, que Cremistic avait changé en bête pour en faire un honnête homme, et qui redevenant homme, dit M. de Voltaire, n'en fut pas meilleur, arma ses forces contre les Français. Il envoya le général Binch faire le siège de la Villette. Cette ville fut bloquée et manqua bientôt d'eau, à cause que les fontaines, par l'invention et pour le profit des fermiers généraux, étaient à trois quarts de lieues de la ville ; dans le pays de France, on aime à enrichir les fermiers généraux et les fripons.

Il y avait dans la Villette une honnête poissarde nommée madame Bernicle ; elle était veuve d'un certain Nulsifrote, caporal dans

les Graffins. Cette femme était haute en verbe et parfaitement en gueule, elle avait le cœur sur la main et la main propre à faire le coup de poing, ou à jeter un pavé sur le premier venu qui aurait mal parlé de ses merlans ou des ouïes de ses plies. Madame Bernicle voyant que les Anglais entouraient la ville, et qu'elle n'avait plus d'eau pour dessaler ses harengs, alla trouver le lieutenant de police de la Villette et lui dit : « Monseigneur, que diable faites-vous dans les bras de votre femme? si votre anchois est toujours droit, tant mieux pour vous; mais sacrebleu! ce n'est point le temps de songer aux anchois quand nous n'avons point d'eau pour les dessaler. Ces chiens d'Anglais buvions notre iau, ils boiront bientôt notre vin, par sambleu! vous buvez le rogum à votre aise tandis que je payons l'iau deux liards pu cher qu'à l'ordinaire. Cela coupe la gorge aux honnêtes femmes de trafic. Cent mille diables et trois grâces! je ne sommes qu'une femme, mais je batterions, avec la grâce de Dieu et de sainte Geneviève, tous les Anglais d'Angleterre. Dame, mon-

sieur notre lieutenant, je ne sommes pas encore déchirée ; regardez-nous bien, on nous convoiterait encore pour notre piau, et depuis la mort de notre homme, quoique j'eussions été presque sage, je ne laisserions pas encore arracher notre jupon pour faire ce que vous faites à madame, je croyons pourtant que vous êtes un peu niquedouille. Comment! vous avez peur des Anglais comme les filles de la rue Maubuée ont peur de ce jean f... de Durocher, qui est un coquin, monseigneur; que le diable me torde le jupon par le milieu, si... — Ah! Madame ne jurez point, lui dit le lieutenant de police, il faudrait dire cela à confesse. — Je nous fichons de ça, je ne disons pas tout, je ne sommes pas écervelée pour conter à un jean-f... de moine ce qu'ils ferions itou avec nous, si je voulions le laisser faire et si j'aimions les moines... Tenez, monseigneur, si votre Éminence voulions nous permettre, je ferions reculer les Anglais. Ouvrez-moi la porte de la ville ; j'irons à leur camp, je les tuerons tous ou je passerons les baguettes. — Cette femme est inspirée, dit le lieutenant de po-

lice, il faut obéir aux inspirations de Cremistic ; allez, madame Bernicle, mettez votre jupon et votre chemise des dimanches ; aussitôt que vous serez prête, on vous ouvrira la porte.

La Bernicle alla faire une toilette, mettre ses engageantes de noce, une paire de chaussons propre, un jupon de futaine blanc, un beau collier de la foire Saint-Ovide. Ainsi parée elle alla au camp des Anglais; en entrant elle fut arrêtée par les premières gardes composées de hussards Hanovriens. « Wardau, dit un soldat, que vouloir toi venir ici, Madame la coureuse ? » Bernicle, qui ne respectait point une physionomie Hanovrienne, lui appliqua une moule de Gand sur la face en lui disant en colère : Ne v'là-t-il pas un beau Jean-f.., pour présenter à notre Seigneur; va, b..., ton père était une pratique de Charlot. Comment insulter une femme comme moi, la veuve du Régiment de Graffin ? Ah ! mon Satan, vous saurez à qui parler ! une coureuse ? Jerni Dieu, nous valons trois filles enceintes. Cache-toi, vilain ; ça fait le faraud. Ah ça, pourtant, mon petit joli Monsieur,

faisons la paix, car jerni, je n'aimons pas la guerre, accordez-nous votre protection auprès du P. Général, j'avons dame des choses qui ne sont pas de paille à lui dire touchant le siège. — Très volontiers, voilà du temps que sti siège durons ; notre sire général n'a point vu un brin de créature, fera gentiment plaisir à lui de voir ton minois de femme et vous fera danser lui avec toi le polichinel. — Cet homme est un Anglais-Suisse, dit Madame Bernicle, car il parle comme mon compère qui est Suisse à la porte de cette madame de Montigny qui vendions à Paris de la chaire humaine à la barrière Sainte-Anne. »

La veuve du Régiment de Graffin fut introduite chez le général Binch, occupé alors à lire les dépêches de son gouvernement ; on lui marquait qu'il serait pendu ou par grâce arquebusé, s'il ne prenait pas la Villette. Les gens d'Albion ont des fantaisies quand un général ne bat point leurs ennemis, à cause que les ennemis sont plus forts ou plus adroits ; ils leurs coupent la tête, et les Anglais disent qu'ils ne sont plus sauvages.

La Bernicle, en entrant chez le général, lui fit la révérence en lui disant : « Mon beau Monsieur, vous me paraissez honnêtement vêtu, je viens pour vous demander la considération de votre protection, et que Madame sainte Geneviève puisse toucher votre Excellence par la considéralion de l'attention. »

Le Général, surpris de ses charmes, lui dit : « Madame, êtes-vous en mauvais ménage avec votre mari ? — Non, jerni Dieu, mon gentilhomme, le pauvre Nulsifrotte a une charge de trépassé ; ce moule des Nulsifrotte est cassé, il est mort défunt. C'était un fier vivant, mais je lui tenions tête. Je viens ici, mon capitaine, pour vous dire que sainte Geneviève et notre bon saint Denis ne protègent plus les Français de la Villette à cause qu'ils ne disions plus tant de chapelets, ne portions plus de scapulaires du Mont-Carmel et qu'ils vont à la messe comme des gueux et des huguenots avec des jeux de cartes dans les poches. Comme je ne voulons pas être compromis dans leurs malheurs, je venons nous réfugier dans votre camp pour éviter les mauvaises compagnies de la Villette. »

Ces propos plurent à M. Binch ; il convint avec tous les officiers Anglais, que cette femme avait plus d'esprit que les Français ; qu'on voyait parfaitement qu'elle préférait la raison et le bon sens de Londres au papillonnage de Paris ; il dit à madame Bernicle : « Passez, s'il vous plaît, à la cuisine, on vous donnera du rosbif et du punch. Qu'est-ce, Monseigneur, que de la roche brique ? — — C'est du bœuf, lui dit le général. — Morbleu, je faisons maigre, je sommes en Carême, si je mangions de la chair, je serions damnée comme Hérode. » Dans ce temps-là, les gens de la Villette croyaient se damner en se nourrissant.

Binch, qui aimait l'antiquité, conçut une vive passion pour madame Bernicle ; une tête de soixante et dix ans fait plus d'impression sur les cœurs en Angleterre qu'en France, parce que les Anglais raisonnent profondément, et sont d'un flegme à aimer les têtes de soixante et dix ans. Le général fit un grand festin en l'honneur de Bernicle où il invita les officiers de l'état-major du camp. Il but beaucoup dans l'espoir de seconder les

faveurs de Bernicle ; au dessert, les officiers se retirèrent pour laisser leur général avec sa conquête ; dès qu'il fut seul, Binch proposa la douce affaire. « Voudriez-vous, lui dit-il, mon astre, jouer au jeu de deux dos ? — Vous nous gouaillez, père général, je ne sommes plus une jeunesse ; pourtant dans un vieux pot on fait de la bonne soupe. Dame, je ne sommes pas une coquine à faire les choses de suite : les honnêtes femmes demandions de la cérémonie. — Ah ! Madame, je ne peux tenir à vos charmes. — Allons Monseigneur, buvez un coup ; pour faire un si rude métier il faut boire. » Binch but coup sur coup et se soûla comme un Anglais.

Bernicle voyant le général enterré dans le vin, saisit l'instant de sauver la Villette ; elle prit un rasoir du général, éleva son cœur à l'Eternel et fit cette sainte prière : « Bonne sainte Geneviève, et vous glorieux saint Denis, qui n'avez plus de tête sur les épaules ; venez m'aider à sauver la Villette, je vais couper le col à cet ivrogne ; j'ai porté charitablement dans son cœur des sentiments de concupiscence défendus par ma loi, j'ai

violé les devoirs sacrés de l'hospitalité, j'ai menti, je me suis rendue coupable pour le faire pécher, je veux qu'il meure dans son péché et qu'il aille à tous les diables ; donnez, ô bienheureux saint Denis, de la force à mon bras ! que mon exemple serve aux Jésuites dans tous les siècles des siècles pour faire le fond de leur sainte morale. » Disant ces mots, Bernicle coupa le siflet au général, mit sa tête dans la poche et courut à toutes jambes à la porte de la Villette porter au lieutenant de police la tête sanglante du général Binch. Le lieutenant la fit planter sur le rempart. Le lendemain, les Anglais voyant avec des lorgnettes d'Opéra la tête de leur général, abandonnèrent leur camp, leurs équipages et prirent la fuite. Ainsi la Villette fut sauvée par Madame Bernicle. Le curé de la paroisse vint la complimenter ; on fit pour elle un beau cantique en prose qui éternise cette action héroïque.

LES CHIENS

Les hommes ne sont pas si parfaits que les chiens.

J'ai vu des moines gris, des gris et blancs, des noirs, des blancs, des barbus, des imberbes, des cornus, des moines en trompes (1), des sanglés, des bâtés (2), les quatre nations, les carmes, les cordeliers, la vermine et les capucins, enfin j'ai bien vu des hommes et je n'ai rien vu de si respectable que les chiens. Leur fidélité, la beauté de leur caractère, car les chiens ont des caractères, nous les appellerons caractères de chien comme il nous plaira, il ne sera pas moins vrai qu'ils valent mieux que les nôtres.

Les chiens sont les prédicateurs de la

---

(1) Les Jésuites ont des cornes à leurs bonnets et des trompes à leurs habits.

(2) Les Mathurins sont des ânes retournés, ils portent la croix sur le ventre et l'âne la porte sur le dos.

Vérité, les modèles de la reconnaissance et peut-être de la Religion. Analysons ces idées, confondons la sagesse du chien. L'oubli des injures et le pardon des offenses sont poussés au dernier période chez les chiens; je défie les gens d'Église, qui ne pardonnent jamais, de pousser cet oubli au degré du chien. Si quelqu'un s'avisait de donner sur les doigts au Saint Père, à l'imitation des coups de gaule qu'il fit donner à l'évêque de Beauvais représentant notre bon roi Henri IV, il serait brûlé dix fois, si la sainte Inquisition pouvait brûler les gens dix fois. Le chien, plus doux que l'Inquisition et le pape, ne mord point l'homme qui le maltraite; dans le moment même le plus sensible de sa douleur il oublie la main qui le frappe, et vient la lécher avec transport. Quel églisier en ferait autant ? Le plus modéré, loin d'offrir le dos au bâton comme le législateur l'enseigne, dirait au moins ce qu'on a dit chez Caïphe : « Pourquoi me frappez-vous ? »

Quand le chien a commis une faute, il commence par une confession humble et sincère; il vient d'un air timide ramper aux

pieds de son maître en lui disant, la queue entre les jambes : C'est ma faute, ma faute et ma très grande faute. Le chien est le prédicateur de la contrition parfaite et de la confession, il n'admet point, il est vrai, la confession auriculaire, il se contente de la manifester en tenant sa queue entre les jambes, signe de douleur établi chez les chiens, qui marque un cœur brisé, contrit et anéanti à l'aspect de sa misère. Si le maître, touché de son répentir lui pardonne, le mâtin alors est sans remords, il saute d'aise, se réjouit en face de son seigneur et ne fait plus de faute.

Quoique les chiens soient toujours affamés, ils souffrent plutôt la faim et la mort même que de toucher aux viandes confiées à leurs soins. Les moines, qui ont fait vœu de continence, ne resteraient pas si longtemps vis-à-vis d'une jolie fille sans violer leur promesse, le chien, plus sage, ne succombera pas à la tentation de manger une poularde. Le chien, dira-t-on, ne touche pas aux viandes parce qu'il craint l'homme et les coups de bâton. Le moine croquera la fille,

parce qu'il craint Dieu et l'enfer. Si la crainte du mal est une perfection dans l'homme, elle est plus admirable dans le chien; ces animaux ne sont point instruits par des prédicateurs, ils n'ont point de livres qui les nourrissent dans le bien et les porte à fuir l'occasion de manger des poulardes. Nous confions aux chiens notre volaille et nos gigots, nous n'oserions confier notre fille, notre sœur, à un moine à cause qu'il n'est pas chien ou qu'il vaut moins qu'un chien.

L'amour du prochain eut besoin de loi pour se soutenir, il fallut que toute la Majesté des cieux descendît sur le Sinaï pour nous forcer à aimer nos semblables; depuis Moïse on prêche l'amour du prochain, et tous les quinze ans nous nous égorgeons comme des tigres et des loups pour quelques pouces de terre. Louis XIV fit égorger cent mille âmes pour une médaille; saint Louis, trois fois davantage pour la bicoque de Béthlehem; la Ligue, toute la France pour une basse messe, et les Anglais, qui avaient plus de planches que nous sur la mer, ont profité de la circonstance de leurs planches pour faire les

fripons et les mandrins. Les Anglais sont méchants, ils ne valent point leurs dogues. Si les chiens se battent quelquefois, c'est le commerce des hommes et nos mauvais exemples qui les ont gâtés, ils finiraient leurs querelles au premier coup de gueule, si nos polissons et nos laquais n'animaient en eux les sentiments belliqueux que nous admirons dans nos héros.

Le chien est le triomphe de l'amour et le type de la fidélité. Quelle chaleur de sentiment pour celui qui le nourrit des os de sa table ! Je ne parlerai point de ces enfants gâtés, des gredins de nos dames, de ces chers compagnons de leur couche, plus aimés que les maris et qui l'emportent le plus souvent sur les greluchons. Ceux-là sont des mortels chiens privilégiés, des prédestinés dans la race des chiens. Les soins qu'un chien rend à son maître sont inconcevables, son attachement est porté au-delà du trépas. Le maître est-il mort, le chien le pleure, gémit et pousse des cris horribles; il n'est point héritier, il est mille fois plus triste que les héritiers. Les appareils du tombeau

augmentent sa douleur, il suit le convoi funèbre, plusieurs vont gratter dans le cimetière, l'endroit où leur maître est enterré ; on est contraint souvent de les tuer sur ces lieux.

Le maître est-il en péril ? le chien seul le partage ; est-il attaqué ? il le défend ; a-t-il perdu quelque chose ? il le cherche avec soin et le retrouve souvent. On a vu des procédures où les chiens avaient dénoncé le délit, poursuivi des coupables et déchiré des assassins. O hommes vains, si enflés de votre raison ! valez-vous les chiens ? O moines ! la plus vile espèce des hommes, êtres grossiers et rustiques qui vivez sans charité, sans politesse dans vos cloîtres, avouez que vous ne valez pas le chien.

Quand le maître doit partir pour un voyage, le domestique le plus fidèle de la maison, le chien, s'aperçoit dès la veille des préparatifs du départ, il s'attriste et sa douleur est à l'excès s'il n'est point du voyage. Madame aura fait ses adieux les plus tendres à monsieur. Mon chat, aura-t-elle dit, tu pars, je vais marquer les quarts d'heures de

ton absence d'autant d'inquiétude et de regrets. Madame plaisante, son premier soin après le départ de son chat, sera de se désennuyer autant qu'il lui sera possible. Ses amis, ceux qu'elle aurait faits à monsieur, doubleront leurs soins, lui feront assiduement leur cour, et madame sera toute étonnée de voir sitôt de retour son cher chat.

Le chien, plus attaché que madame, ne se contente point de cette parade de sentiment, il reste quelques jours sans manger, il parcourt d'un air morne et distrait les appartements, lui seul éprouve les regrets de l'absence. Le maître est-il de retour, quelle joie dans ses cris, il saute, il va de la cave au grenier annoncer l'arrivée du maître, sa tête et sa queue ne cessent d'exprimer l'allégresse de son âme; ô! bienheureuse queue des chiens, que vous êtes respectable! L'Écriture vous a rendue immortelle dans la queue et dans la personne du chien de Tobie. Le chien a un ton de savoir vivre, une connaissance du monde qui n'est point le fruit de l'éducation; quoiqu'il sente, avec Jean-Jacques, qu'il soit né comme les hommes

pour marcher à quatre pattes, il ne méprise pas la société, et malgré le système de l'égalité des conditions, son âme éclairée par l'instinct distingue les honnêtes gens des automates et des gueux. Se présente-il à la porte de l'hôtel un homme galonné, un sémillant, un homme agréable, il l'annonce avec un certain aboiement poli, le vrai ton de la bonne compagnie que monsieur et madame ont coutume de voir. S'offre-t-il un gueux, ces êtres misérables ne sont point compris dans le nombre du prochain ni des honnêtes gens ; le chien jappe fortement et semble crier au voleur ou à la misère.

Chaque pays fournit son monde, dit l'adage, et bien compté, peu d'honnêtes gens. On trouve plutôt un bon chien qu'un homme de bien. Dans une ville comme Paris on trouvera peut-être dix à douze méchants chiens, de bon compte ne trouverait-on pas plus de fripons et de coquins ? Lorsque notre père Abraham étant auprès de Sodome à faire un marché d'écolier avec quelqu'un plus grand que lui, avait été obligé de trouver deux mille bons chiens, il les au-

rait trouvés s'il avait fait le marché en chiens ; il le fit avec des hommes, l'espèce est plus maudite. Les maîtres se plaignent des domestiques, les domestiques de leurs maîtres, les riches des artisans, les moines de leurs prieurs, tout le monde se loue de son chien. Les dames boudent contre leurs maris, les filles contre leurs mères et par grimace contre leurs amoureux, jamais contre leurs gredins, parce que les gredins sont plus fidèles que les amoureux, plus complaisants que les maris, et ne tracassent point comme les mères.

Les hommes, surtout les sots, se plaignent qu'ils n'ont pas de mémoire, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas d'esprit. Cette mémoire dont on se plaint est admirable chez les chiens. L'histoire suivante en est une preuve victorieuse :

« Le mâtin des Capucins de Troies avait été deux fois avec le P. Provincial dans le couvent de Châlons, chômer la fête de Saint-François, où il avait été parfaitement reçu. L'animal, reconnaissant des politesses de

messieurs les capucins, partait tous les ans de Troyes, la veille de Saint-François, et venait passer à Châlons l'Octave du saint. Le frère Besace, qui était le nom du chien, ne manqua point pendant dix ans de faire ce voyage.

« Les Révérends indignes de Châlons, flattés de l'amitié de Besace pour leur Capucinière, avaient fait un règlement en sa faveur où les pères conscrits et les milords de corde et de sac du Discrétoire avaient réglé l'ordre et la réception de leur frère chien. La veille de Saint-François, le portier était en faction pour l'attendre ; dès qu'il paraissait, il frappait sur la cloche. Ce signal mystérieux est une marque de distinction accordée aux grands *Forestiers*, c'est-à-dire aux capucins étrangers admis au Discrétoire. Au signal, la communauté descendait dans le Chapitre, on lavait les quatre pattes du chien, et le gardien le remettait entre les mains du frère cuisinier. Le chien était à la double portion, à son départ, le supérieur écrivait une lettre à la communauté de Troyes qui tenait lieu d'obéissance à Besace. Un seul Capucin de

cette province, qui n'était pas bête, me donna une copie de la lettre.

« *Que la paix de notre saint Père Séraphique saint François soit avec vous.*

» Mon très révérend Père,

» Tout ainsi comme, tout de même que les cruches se cassent en tombant, notre bienheureux Père saint François faisait taire les cigales quand il était à l'ombrette à méditer sur la sainte Véronique de notre Seigneur, couverte de plaies. Je vous donne avis que notre chien Besace est parti le 13 du courant; il a éte pendant son séjour l'édification de la communauté, assidu au réfectoire ainsi que nos chers et très honorés frères. Nous l'avons traité comme un vrai serviteur de saint François, son amitié pour notre saint couvent annonce que le doigt de Dieu est sur notre ordre, le premier de l'Église, et que la main de Notre-Dame, toujours immaculée de la Portioncule, nous protège. La charité, mon révérend Père, se re-

froidit, nos quêteurs ont fait la quête aux grains : cette quête n'a rendu cette année qu'onze cent soixante-deux livres d'argent, notre provision faite. Notre révérend Père Piat, de Châtillon, qui est un miracle de génie, a composé sur des rimes en *oque* un beau cantique sur Notre-Dame de la Compassion.

» Je suis dans le Seigneur et dans saint François, votre serviteur et frère.

» P. Blaise, de Bar-sur-Seine.

» *Capucin, indigne gardien de Troyes, et sacristain émérite.* »

La politesse des chiens, l'attention qu'ils ont de s'informer de la santé des uns et des autres sont inconcevables. Un chien n'en aborde point un autre sans lui faire notre compliment ordinaire : *comment vous portez-vous* ? Plus capables de connaître les maladies que nos médecins, ils ne bornent point leurs recherches aux poux, ils flairent au derrière, assurés que le but et l'objet de la médecine est la chaise percée. L'origine de

se flairer au cul chez les chiens est très ancienne. La voici telle qu'on la voit dans les archives des chats :

« L'an 10,987,654,290 avant ou après le déluge, un Rominagrobis du royaume du prêtre Jean se brouilla avec deux gredins de la cour qui étaient les amis du prince. Le chat, vindicatif et traître comme un courtisan, implora le secours d'une fée très méchante. La magicienne lui donna un breuvage qu'il avala et fut rendre dans l'écuelle des chiens de la cour. Les deux gredins prirent le breuvage; le lendemain, ils eurent les hémorroïdes; trente-six heures après, la fistule se déclara avec ses symptômes douloureux. Le roi fit appeler ses médecins et ses chirurgiens; les derniers firent heureusement l'opération ; les premiers, pour donner une grande idée de leur utilité, ordonnèrent, parce qu'il faut qu'un médecin ordonne, que les gredins de Sa Majesté auraient dorénavant des tabourets à la cour. En conséquence, sa gracieuse Majesté, pour entretenir la paix entre les deux sexes, ordonna que les duchesses, crainte de la fis-

tule, auraient dorénavant, ainsi que les gredins, des tabourets à la cour.

» Le mauvais air et le mauvais exemple de la cour, qui passent rapidement dans les provinces, donnèrent les hémorroïdes et la fistule à tous les chiens. Ceux des petits ne furent point mitonnés comme ceux des grands, l'espèce en reçut un terrible déchet. Depuis cette mortalité, les chiens se flairent au derrière les uns des autres pour voir s'ils n'ont point la fistule, ou si on ne leur a point fait l'opération du roi. »

Les rats, qui ne sont point du tout les amis des chats, nous ont donné dans leur histoire l'origine de cette politesse des chiens qui m'a paru marquée au sceau de la vérité. Ce monument est d'autant plus vrai qu'il est écrit avec ce désintéressement qui est le caractère d'un historien. Les rats assurent que les chiens se flairent au derrière pour le bien de l'humanité, leur sentiment est appuyé par la nature qui ne fait rien en vain. L'Album Græcum, ce simple salutaire si connu dans la médecine, est l'ouvrage du cul des chiens. Ces animaux, intéressés par

instinct aux jours des hommes, se flairent au derrière pour discerner la matière louable et le degré d'excellence de l'Album Græcum; plus un chien reste de temps à flairer le derrière d'un autre, plus il indique aux apothicaires familiarisés par état avec les culs, que l'Album Græcum de son camarade n'est pas dans la bonté ou la maturité requise ; au contraire, s'il ne fait que flairer superficiellement le derrière de son confrère, c'est une marque que le remède a ce degré de perfection requis pour soulager nos maux.

O chiens, créatures de l'Éternel, comme les capucins, que vous êtes admirables ! Les hommes, sans vous, ne trouveraient de vrais amis que dans les fables ! vous êtes seuls les vrais amis des hommes, non contents de leur marquer les plus beaux sentiments, vos entrailles plus tendres que celles de Mérope travaillent à leur perfectionner ce rare simple, cet onguent divin, cet Album Græcum qui prolonge leurs jours.

O moines oisifs, enfants de l'opprobre et du néant, dignes des mépris des siècles éclairés, voleurs sacrés qui vivez de la graisse

de la terre et des offrandes des sots ! peuple impie qui dérobez aux membres de celui que vous adorez, leur légitime subsistance pour entretenir la débauche et la fainéantise, vous ne valez pas les chiens. L'ancien proverbe avait dit avant notre siècle que vous ne valiez pas même l'Album Græcum des chiens et l'antiquité avait justement apprécié votre mérite quand elle déclara dans un immortel adage : Un moine dans son couvent ne vaut pas un œuf de chien !

Monachus in claustro non valet ova canis.

HISTOIRE DU SAGE PANGLOSS

Extraite du Livre qui paraîtra après ma mort

Quoi qu'il fut sage, il fit bien des sottises.

Le docteur Pangloss, fils de Roquet, succéda à la charge de procureur fiscal de son pays, par la finesse du curé de sa paroisse et de madame sa mère, veuve d'un certain la Tulipe, sergent aux gardes, que

la luronne avait mis de la confrérie d'Actéon.

Pangloss avait l'esprit orné, il connaissait le chiendent, le grateron, les mauvaises herbes et les filles. Il possédait comme ses cinq doigts l'addition, la soustraction et surtout la multiplication ; il faisait avec aisance des bouts rimés, des énigmes plates qu'il faisait enterrer dans le *Mercure*. Il fit une chapelle pour le Saint-Suaire une des premières merveilles du monde : il la fit bâtir par les francs-maçons qui avaient notre respectable maître Adoniram à leur tête.

Dans un hameau, aux environs de Quimper-Corentin, était la fille d'un vieux seigneur breton qui s'était distingué aux États par les chausses les plus honnêtes. Cette fille savait lire et tricoter comme un ange, c'était l'oracle des Breda (1), elle avait lu dans le *Journal de Verdun* les énigmes de Pangloss. Charmée de son esprit, elle fut

(1) Assemblées où l'on joue le vieux Médiateur, où l'on parle continuellement de la tenue des Etats passés et de ceux à venir.

curieuse de le voir et de lui montrer son énigme. Cette fille s'appelait Jacqueline Sabot, elle avait un peu de maigreur, un petit nez retroussé, un minois de fantaisie, à la mode dans ce temps-là. Jacqueline apporta à Pangloss pour présents, de la poudre à la maréchale, des tabatières à la Ramponeau, des redingotes de la bonne faiseuse, les portraits à la Silhouette des généraux français qui s'étaient distingués à la guerre de Hanovre, et des dents de Savoyards. Le docteur lui donna des leçons de sagesse, prit son énigme, lui fit de petites politesses et la renvoya en Basse-Bretagne, l'esprit, le cœur, le ventre si pleins de sagesse qu'elle en fut incommodée pendant neuf mois.

Le philosophe avait fait bâtir de belles écuries, des jardins, des celliers, des remises pour des bergères. Le détail de ses magnificences est immense : à croire ses historiens, il semble que Pangloss mangeait les guinées dans la salade. Le procureur fiscal d'un petit pays pouvait-il fournir à tant de dépenses? Les gens qui aiment la lecture sont bien à plaindre?

Il acheva la chapelle du Saint-Suaire, il y mit un autel d'or pour griller des mâchoires de bœuf et des rognons de veau. Il fonda quatre mille sacristains dévots comme ceux de nos églises , quatre mille joueurs de castagnettes et de flûtes à l'oignon, une grande chaudière pour contenir cent vingt-deux muids d'eau bénite et six mille goupillons,

Ce sage, doué de la sublime sagesse pour faire des sottises, n'eut d'autre occupation que de faire des vers et de cajoler les filles. Pour entretenir sa sagesse, il prit trois cents femmes et sept cents concubines sans les filles qui venaient de la Basse-Bretagne et d'autres lieux. Son cœur, rempli des charmes de la créature, oublia Cremistic ; il se contenta, pour contenir le peuple, de faire honorer le Saint-Suaire. Plus tard, il fit bâtir des chapelles à l'amour, ce furent les édifices les plus raisonnables. Les prêtresses de ces temples sont si jolies, il y a tant de plaisir dans les sacrifices qu'elles font, que l'amour sera toujours le Dieu le mieux servi.

Une Vierge nommée Gogo fit des impres-

sions sur son cœur. Cette fille avait beaucoup de sagesse, elle avait été dix ans actrice, c'était une pucelle de théâtre, un vrai trésor de vertu. Pangloss en devint si éperduement amoureux qu'il composa en son honneur et gloire des cantiques. Des gens graves de l'antiquité et des modernes plus graves encore y ont cherché des finesses qui n'y étaient pas, et des mystères applicables également à Fatime, femme de Mahomet, et à mademoiselle Clairon, femme de tout le monde.

La première nuit, le docteur s'entretient poétiquement avec lui-même sur les charmes de sa Dulcinée. *Quelle est belle*, s'écrie-t-il ! *les fossés de notre village sont moins creux que ses yeux, son nez est comme la tour de la paroisse, ses joues comme les meules de notre moulin, sa langue comme la porte de la cave.*

La seconde, le sage est avec sa maîtresse. C'est Gogo, en qualité de fille d'honneur, qui fait les avances amoureuses en disant tendrement à Pangloss : *Baise-moi, bien aimé, je t'aime pour te donner le devoir conjugal. Quoique je sois brune, je vaux mieux*

qu'une blonde... tandis que vous étiez à table, mon aspic a rendu son odeur. Elle veut dire que la période a été marquée en caractère rubrique; je crois qu'il s'agit ici des œufs de Pâques ou de quelque chose habillé de même... « *Mon Docteur est avec moi, il passera la nuit entre mes tétons... donnes-moi de ta liqueur, mon cher ami, mon cœur s'en va, mon cœur s'en va... approches tes pommes, je meurs d'amour... que ta main gauche soit sur ma tête, et que l'autre me chatouille... tu as mis le doigt dans mon trou et mon ventre a trémoussé.* — *Tes cheveux*, lui dit Pangloss, *sont comme un troupeau de brebis, tes tétons comme deux jumeaux d'une charrette.* » Gogo, pour répondre aux compliments de son amoureux, disait : « *Les jambes de mon amant sont de marbre, son ventre est d'ivoire... il est plein de saphirs.* » M. de Kaisaire aurait peut-être donné un autre nom aux Saphirs. Gogo connaissait tous les ornements des parties nobles, mais une fille de théâtre ne convient jamais qu'elle a donné des Saphirs à ses amoureux. « *Ses joues*, continuait Gogo, *sont comme de la drogue*, du quinquina ou

de l'Album Græcum. — *Ton nombril*, disait Pangloss, *est comme une tasse ronde toute comblée de breuvage, ta tête est comme du cramoisi. Tes tétons sont semblables aux grappes de raisin; j'ai dit, je monterai sur la vigne, je prendrai les grappes de raisin.* » Cet ouvrage est un vrai tissu de galimathias. Le procureur fiscal aimait tellement Gogo, qu'il ne savait ce qu'il disait.

La troisième nuit, Pangloss rata la fille. La quatrième il lui fit un enfant; la cinquième elle lui donna un chapelet au front; la sixième un ruban vert; la septième il la fit jeter par la fenêtre; ainsi se termine le cantique des cantiques.

Le docteur aimait les filles et point du tout ses frères parce qu'ils n'étaient point filles. Celui à qui il avait enlevé la charge de procureur fiscal fut le premier objet de sa colère, et il le fit pendre; voici l'histoire de sa cruauté : Les casuistes et le chirurgien major de son village avaient ordonné au vieux bonhomme Roquet, père de Pangloss, un réchaud pour ranimer son corps languissant et son âme mourante; les cheminées à

la Prussienne n'étaient point connues dans ce temps-là. Le réchaud était beau et bon. C'était un fameux ouvrier de Sinam qui avait fait ce chef-d'œuvre. Jean, le frère aîné du docteur, s'amouracha de ce meuble. Curieux d'avoir quelque chose pour se ressouvenir de son père, charmé que le réchaud ne sortît pas de la famille, il le demanda au docteur qui, non content de le lui refuser, le fit pendre sur le maître autel de la chapelle du Saint-Suaire. A cause qu'il lui avait fait poliment cette demande, les sages ont admiré cette action comme un châtiment digne de la justice divine.

Un jugement fameux que rendit Pangloss dans un siècle où le génie et le bon sens étaient rares, lui fit extraordinairement d'honneur. Une marchande de croquets qu'on assurait avoir été vierge, appela un garçon boulanger, et le pria de lui faire un enfant. Le grivois, qui avait autre chose à enfourner, ne voulut point se prêter à ses désirs. La fille le pressa en l'assurant qu'elle lui en paierait la façon ; bref ils convinrent du prix de quatre livres huit sous trois de-

niers ; l'argent fut nanti, le boulanger fit l'enfant ; neuf mois après la fille l'attaqua devant le procureur fiscal pour le forcer à prendre le poupon. On plaida la cause. Les avocats, selon le style ordinaire du barreau, embarassèrent la procédure. Pangloss démêla la fusée, il interrogea le garçon boulanger : « Mon ami, lui dit-il, avez-vous fait l'enfant à cette fille ? — Oui, monseigneur, mais je n'ai pas voulu le lui faire qu'elle ne m'eût payé quatre livres huit sous trois deniers. — N'avez-vous point eu un sou de moins ? — Non, monseigneur notre fiscal, je n'ai point voulu rabattre un denier, je ne le pouvais en conscience. — Je loue votre probité, mon ami, il faut toujours de la conscience quand on fait des enfants aux filles. » Pangloss demanda ensuite à la fille si la déclaration du garçon était vraie. « Oui, monseigneur notre procureur, répondit la marchande de croquets. — Eh bien, lui dit le juge, vous avez payé ce garçon pour vous faire un enfant, il vous en a fait un, ainsi il est à vous. Vous savez que, quand l'on commande du pain à un boulanger, et qu'on le

paye, le pain nous appartient ; huissier, rendez l'enfant à cette fille, elle l'a payé, il lui appartient. » Le conseil admira la sagesse de Pangloiss.

Un certain Piron, poète français, assistait à ce jugement ; il le trouva admirable comme les autres, mais il s'avisa de dire que Monseigneur le procureur fiscal était un excellent juge de F... Une mouche de la police rapporta ce bon mot à M. de Sartine qui fit mettre M. Piron trois ans à Bicêtre pour avoir dit ce mot.

Pangloss mourut comme un sage entre les bras de ses maîtresses. Les dévots ont été partagés sur son sort. Les uns ont dit qu'il était à tous les diables, à cause qu'il avait aimé les filles. Les autres qu'il était en paradis, à côté des onze mille vierges, à cause qu'il avait aimé les filles.

LE POÈTE JACQUES

Honneur et gloire aux Rimeurs mes confrères.

Le premier jour de juillet 1761, Pierre Bagnolet, garçon boulanger de mes amis, vint me trouver à mon hôtel, rue du Sabot, faubourg St-Germain ; il me présenta d'un air honnête un grand garçon à peu près louche, et qui avait réellement des yeux d'auteur ; les auteurs, à ce qu'on dit, doivent avoir les yeux autrement faits que les autres. Mon ami l'annonça en me disant : « Mon cher, voilà un rimeur, fils d'un de nos meuniers du faubourg St-Martin d'Étampes d'où il vient de bon sable et fort peu d'autres bonnes choses. Jacques rime comme une peinture. — Monsieur aime la poésie, dis-je à l'ami de Pierre. — Oui, Monsieur, je connaissons bien la rime et l'hiatus, j'en faisons quelquefois avec la grâce de Dieu. — La poésie, lui dis-je, est un métier de sage, mais il n'y a que les fous qui s'en mêlent.

— Vous êtes donc fou, me dit Jacques, puisque vous faites des vers? — Oui, très assurément; mes confrères et les honnêtes gens me reconnaissent pour tel. » Jacques, flatté de cet aveu, se persuada que la poésie n'était pas toujours avec la vanité; car la plupart des rimeurs ont beaucoup d'amour-propre, surtout les poètes classiques ou dévots. Le poète Seger s'était fait peindre auprès d'un crucifix, il lui sortait de la bouche un rouleau de papier sur lequel était écrit : *Seigneur m'aimez-vous* ? Jésus répondait : *Très illustre, très excellent, très docte seigneur maître Seger, poète couronné de l'empereur et très digne recteur de l'Académie de Wittemberg, je vous aime.*

Flatté de faire connaissance avec l'auteur Jacques, je fis venir une bouteille de vin; nous la bûmes avec enthousiasme. La chaleur de la composition nous monta à la tête. Nos crânes, qui manquaient un peu par les jointures, prirent ce degré de perfection si nécessaire pour réussir en poésie; nous parlâmes métier en gens usés dans le mécanisme du vers, notre cœur s'ouvrit et

Jacques me fit son histoire poétique en ces termes :

« Je suis du faubourg St-Martin d'Étampes où le curé est fort honnête homme et sa servante une grosse vierge, qui a vu des calottes. Sans être gentilhomme breton, je suis le fils d'un meunier. Le bruit du moulin où je suis né dérangea ma tête dès mon berceau. J'ai demeuré trois jours à Paris dans la rue d'Arras, et sept jours et quelques minutes dans la rue des Mauvais-Garçons, à côté d'une bonne fille qui ne faisait pas de poésie, mais qui faisait autre chose qui rime avec le vers alexandrin. C'était pour apprendre de la poésie que mon père, qui aime terriblement les belles chansons, m'avait envoyé à Paris. En arrivant, je fis connaissance avec un rimailleur M. Arnaud, qui avait beaucoup de vers dans le ventre, ces vers étaient très mauvais ; le pauvre verreux en fut tué de son vivant, c'était dommage, il en faisait très proprement par le fondement. — Fi, dis-je à mon confrère, des vers par le fondement ? Cette expression n'est pas jolie, il y a une indécence

dans cette image qui révolterait les dames. Le mot de fondement était supportable dans la rue Saint-Jacques, dans la rue Pot-de-Fer, et dans celle de Saint-Antoine; depuis qu'il n'y a plus de chevaliers de la manchette, il n'est plus en usage. »

» — M. Arnaud *Lamenteur* de Jérémie, n'était point capable de me donner le ton pour faire de belles chansons, j'eus l'honneur de voir M. Marmontel. Je courus toucher son habit; depuis ce temps, je fais des vers plus beaux que ceux qu'il a faits pour chanter l'École militaire et pour l'Académie qui ne valent point ceux de M. Thomas. Est-ce que l'Académie, mon confrère, ne fait pas faire des vers? — Non, lui dis-je. L'Académie ne s'amuse point à faire des vers, elle se contente de mal juger des vers; mais, monsieur Jacques, vous avez déjà produit quelque chose, faites-moi part de quelques morceaux de votre veine, je serai charmé d'applaudir à vos succès. — Les morceaux de ma façon sont un peu drôles. — Oh! j'aime le drôle, monsieur Jacques. — Il faut savoir, me dit-il, qu'un jacobin vint nous prêcher le carême.

Le Révérend s'amouracha d'une brune piquante que j'aimais; en la prêchant, le stationnaire lui fit un enfant. Je fus surpris que les gens d'Église fissent des enfants aussi proprement que les autres. Babet, qui est le nom de la fille qui ne l'est plus, m'assura que le moine lui avait juré qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il avait le corps à moitié de cire. D'abord je m'imaginai qu'on ne pouvait pas faire des enfants aux filles avec de la cire, qu'il pouvait y avoir quelques ingrédiens mêlés avec la cire. Les beaux esprits de notre faubourg, le curé à leur tête, faisaient beaucoup de propos sur la cire, assurant que le diable s'était mêlé de cette affaire. Les femmes du sentiment contraire assuraient qu'il n'y avait ni diable ni cire, que c'était du jacobin tout pur. Notre clerc et notre greffier disaient qu'on avait brûlé un cordelier à Rouen où l'on croit à la cire et aux sorciers, pour avoir fait un enfant en soufflant sur une fille. Dans cette diversité de sentiments, je suspendis le mien jusqu'à l'accouchement de ma maîtresse qui mit au monde un enfant qui n'était point de cire; je

vis que les femmes avaient raison et M. le curé très tort. Fâché de ce qu'une fille d'honneur avait gâté son honneur, je fis une chanson sur l'air *Babet que t'es gentille.*

Un jour un Jacobin
Vit Babet en prière;
Lui dit d'un air badin,
Ah! Babet, Ah! ma chère?
En dévotion
Sans distraction
Le voulez-vous, ma fille?
Aussitôt on vous le mettra,
Sous votre jupon tout croîtra;
Et dans neuf mois chacun dira
Babet que t'es gentille!
Babet que t'es gentille!

— Dame, m'écriai-je, monsieur Jacques, vous faites des gaudrioles... Comment il y a de la poésie dans ce morceau, un jupon qui croît, une fille qui prie, un jacobin sans distraction, un enfant de fait, cela forme des images ravissantes, dites-moi, l'enfant était-il joli? — Oui, ma foi, beau comme l'amour. — Diable, le P. jacobin aura bien eu du plaisir; quand les enfants sont jolis, c'est

que les pères et mères ont eu plus de plaisir à les faire. Il me semble, monsieur Jacques, que votre genre est pour les filles enceintes. — Non, pas toujours, mon genre est de donner dans tous les genres. — Seriez-vous décidé pour la comédie? Personne ne succède à Molière, nos délicats disent que ce grand homme n'a fait que des farces; ah Messieurs, donnez-nous de la farce comme lui..... Mais monsieur Jacques, avez-vous lu nos auteurs? — Oui, monsieur, j'ai une bibliothèque. — Comment, une bibliothèque en province! J'ai lu les poésies de M. de Bernis, cette poésie me ravit, vous diriez un feu d'artifice chinois. On ne voit que des étoiles, des serpentaux, des fusées volantes, et une scopeterie, ce que j'admire le plus ce sont ces deux vers que M. l'abbé fait dire à Héro :

> Un cri de sa bouche enflammée
> Prouve à peine qu'elle à quinze ans.

Ne dirait-on pas révérence parlé, que c'est le P. jacobin qui fait un enfant à ma maî-

trese ? Babet étant une jeunesse de quinze ans, le jacobin un moine bien pommé. Babet devait crier... Vous avouerez que c'est la même image. — Vous êtes méchant, monsieur Jacques, les filles de votre faubourg n'ont-elles point excité votre verve ? Les filles méritent bien d'être rimées, mais vous avez un tic d'hiatus, cela ne vaut pas le diable pour rimer les filles. — Oh ! e fais auprès des filles les règles de poésie, j'ai lu mon Crispin bel esprit.

Il faut, souviens-toi bien que le vers féminin
Se trouve joint ensemble... avec le masculin,
L'ouvrage en est plus beau... la rime masculine
Ne doit point... comme on fait, emjamber sa voisine,
Car cela gâte tout, et fait que de travers
On fait, on fait... voilà comme l'on fait des vers.

Je félicitai Jacques sur sa mémoire ; je lui demandai ce qu'il pensait de nos grands écrivains : « Là entre nous quelle idée avez-vous du petit abbé Lattaignant ? Il a fait quelques chansons polissonnes, c'est un certain mérite quand elles sont faites par un abbé. — Ses vers sont durs, me dit Jacques,

ses petites pensées ne sont ni naturelles ni fort élevées. Ses chansons ont dû leur succès à la nouveauté des airs. — Ce rimeur, dis-je à Jacques, n'a pas soutenu l'honneur de la nation qui a toujours excellé dans ce genre de poésie. Les Romains n'ont été que des chanteurs de Pont-Neuf, aucune nation n'a attrapé l'art de faire des chansons comme nous, nous avons des millions de chef-d'œuvres dans ce genre. Les Anglais, qui nous regardent avec pitié, que nous pourrions trouver cent fois plus pitoyables, si nous étions moins polis, n'ont jamais su faire une chanson. Ces faibles rivaux de notre gloire se croient très habiles pour avoir fait des dissertations ennuyantes sur des mœurs qu'ils n'ont plus; aveuglés des éloges du gazetier d'Utrecht, ils ont cru élever la majesté de la nation anglaise à cause qu'ils savent assaisonner les pommes de terre et réchauffer la métaphysique des anciens; mais laissons les Anglais, ils ne sont point aimables, revenons à nos auteurs : Connaissez-vous le poète le Mière ? c'est un bon enfant, il a un peu fait parler mal de lui sur les planches,

que voulez-vous ? Il fait ce qu'il peut pour contenter le public, on doit louer son bon naturel. M. Jacques, prenez-le sous votre protection, en vérité il le mérite.

» Que dites-vous du bon homme La Mothe ? il pourrit dans nos bibliothèques ; c'est un grand homme, il a râclé quelques beaux airs au bas du Parnasse... Mais Marmontel, c'est un garçon divin, il a fait fortune avec son *Denis le Tyran* qu'on ne joue plus, qu'on ne lit plus ; heureusement il s'est avisé de faire des contes, comme on aime les contes, il a un peu réussi. Son *Hercule mourant* est plus froid que les glaces du Nord... — Mon confrère, me dit Jacques, je n'ai rien trouvé dans votre Marmontel qui caractérise un génie créateur, que d'avoir ôté du style narratif *il a dit, elle a dit* que j'étais un fat ; en reconnaissance de cette découverte, les auteurs devaient se cotiser pour ériger une statue de terre glaise à ce grand homme, la placer à la porte de l'Académie avec cette inscription :

J'ai banni du français les *dit-il*, les *dit-elle*.

» — Vous êtes méchant, monsieur Jacques, vous mettez Marmontel en pièces, laissez cette commission aux vents qui commencent à le mutiler sur les quais... Que dites-vous du vieux Trublet? il avait une fureur singulière d'être de l'Académie, depuis vingt ans il pleurait pour être *Quarante*. Le pauvre bonhomme avait si peu d'esprit, avait tant tant compilé et tant tant tant écrit, dit le pauvre diable, qu'il méritait de mourir académicien. Du temps de Louis XIV, on regardait un Monsieur de l'Académie comme une médaille, aujourd'hui nous trouvons un académicien comique. Que dites-vous, Jacques, du joli Collardeau? — Dame, son *Héloïse* est un bon morceau. Sa tragédie se soutient par les vers, je suis content de lui, sa magie me fait plaisir. — Que pensez-vous de Paliffot? — Fi! me dit Jacques ne parlons point de cet homme-là, il faut l'envoyer avec Abraham Chaumeix dans les landes de Bretagne défricher le chardon. — Comment monsieur Jacques, vous connaissez Abraham, il a du foin dans la tête et du poil à la plume. — Chaumeix est un grand homme, savez-

vous qu'il a fait trembler l'Encyclopédie ; à Constantinople, Chaumeix eût été un grand confesseur de l'Alcoran, il a fait frémir le bon sens dans deux volumes; je vous le livre pour celui qui a déshonoré la raison, depuis que nous raisonnons en France. — Votre goût me paraît merveilleux, monsieur Jacques; que dites-vous d'un certain brigand nommé Jean Fréron ? — Mon ami, taisez-vous, ne parlez point de ce polisson, les honnêtes gens l'ont menacé du bâton : pour moi j'aurais du regret de lui donner des coups, ce serait du bois perdu, il faut aller plus rondement avec lui : il faut tout naturellement lui cracher au visage. — Vous avez raison, mon ami, laissons les Haïer et les Fréron, parlons de moi : connaissez-vous mon ouvrage ? J'ai voulu montrer qu'on pouvait faire quelque chose d'aussi mauvais que nos modernes. — Vous avez parfaitement réussi, me dit Jacques. — J'embrassai mon ami de joie, j'aime les gens vrais. » Ici notre conversation fut interrompue. Pierre Bagnolet, qui avait dormi pendant notre entretien, s'éveilla en sursaut. Nous quittâmes le

siège, je conduisis ces messieurs, et Jacques me promit sa protection.

QUELQUES VILLES OU J'AI PASSÉ

En voyageant l'on voit bien des sottises.

Amboise. Château de nos anciens rois sur la Loire. Cette maison royale est une prison comme étaient les vieux châteaux de nos souverains. On voit dans celui d'Amboise une chapelle gothique creusée dans le roc, à côté un sépulcre et un bon Jésus de pierre qui passait anciennement pour un bijou de la couronne. Nos rois aimaient d'être enfouis. On voit dans ce château un chemin couvert où Sa Majesté emboîtée dans une méchante charette trainée par deux bœufs, descendait entre quatre murailles pour se montrer en cérémonie à trois cents manans dont les cabanes étaient accolées autour du roc où le fils aîné de l'Église était enterré. A l'entrée de la chapelle, on voit un bois de cerf de 12 pieds de longueur. Cet étendart d'Actéon

enrichit le trésor de la sainte chapelle d'Amboise.

Arras. Capitale de l'Artois, avec une citadelle appelée la *belle inutile*, ouvrage de M. de Vauban. Cette ville est célèbre par ses manufactures de pain d'épice. A la cathédrale, on voit les figures des apôtres, où Judas Iscariote, accroché à un arbre, tient son coin avec les autres. Le peuple a beaucoup de dévotion à saint Judas, il est honoré de neuvaines plus souvent que les autres. On montre dans cette ville aux fidèles croyants une chandelle qui brûle toujours et ne s'éteint pas. Les Artésiens adorent la sainte chandelle, ils l'invoquent dans leurs infirmités et la remercient dans les biens qui leur arrivent; une fille qui doit se marier, enchantée de coucher avec un homme, dit bonnement : « Avec la grâce de Dieu et de la sainte chandelle, mardi c'est la fête à mon Quinquain, je serai mariée. »

L'origine de ce plat luminaire est du grand comique. Gazet, auteur de l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas, assure que deux

joueurs de violon qui faisaient danser les filles en jouant l'air du *Stabat mater dolorosa*, que les bonnes gens du pays d'Artois prenaient pour une belle contredanse, vinrent à se brouiller. La sainte Vierge estimait les deux ménétriers, elle entreprit de les raccommoder. Une maladie épidémique affligeait alors la province. Marie alla trouver dans un cabaret les deux joueurs de violon occupés à se battre, elle les sépara et leur dit : « Vous êtes deux coquins, vous méritez d'être pendus sur le grand marché d'Arras, vos querelles me scandalisent, faites la paix, embrassez-vous comme deux gueux, le ciel vous a choisis pour sauver les jours de vos frères. Voici une chandelle, vous irez la porter à Arras, vous ferez ranger des baquets d'eau à la porte de la cathédrale, vous ferez tomber dans cette eau quelques goutes de ce cierge, ceux qui en boiront seront guéris. » Les joueurs de violon s'embrassèrent et furent les sauveurs de leur pays. En mémoire de cet événement, on fit bâtir une chapelle au milieu de la place dont la structure représente une chandelle.

On conserve dans la cathédrale une cassette remplie de manne, que les uns disent être le reste de celle qui sustentait les Juifs dans le désert, les autres des flocons de coton ou de laine qui tombèrent du paradis un jour de soleil qu'il avait tant plu. En attendant qu'on soit décidé sur la nature de cette manne, on l'expose toujours à la vénération des peuples.

Cette ville vient d'être illustrée d'un calvaire et d'un miracle que les défunts pères de la Société de Jésus firent exécuter par la vertu d'une pierre sise dans l'église de l'abbaye de Saint-Wats. Lorsque les enfants sont tardifs à marcher, on leur met le derrière sur cette pierre, et faisant allusion au nom de saint Wats, on dit : « Va trois fois, va en l'honneur de Monsieur saint Wats. » Les paysans et le menu peuple ont tant de dévotion pour cette pierre qu'ils vont la baiser respectueusement après que les enfants ont pissé dessus.

Angers. Ville mal bâtie, peuplée de riches putains et de pauvres écoliers. Cette ville

a une Académie qui se serait distinguée,

Si l'ignorant Fréron n'eût été dans son sein.

Ath. Ville du Hainaut, où l'on fait au mois de septembre une procession sainte et ridicule, on y porte deux figures gigantesques : l'une représente Samson et l'autre Goliath. On traîne une charrette ornée de verdure où paraît sainte Marie Madeleine *tant mieux*. Le diable rôde autour d'elle pour en faire encore une Madeleine *tant pis*. La sainte le fait fuir en lui montrant un grand rosaire et et une boîte à mouches. Lorsque le garçon qui représente le diable a bien fait son rôle, il trouve les meilleurs partis de la ville, tant les filles sont charmés de l'épouser, parce qu'il a fait le diable, à ce qu'elles disent, comme un ange à la procession.

Bapaume. Petite ville de l'Artois. On voit au milieu de la place une statue pédestre de notre bon roi Louis XV. Cette figure de pierre blanche ou de craie ressemble au souverain comme les tours de Notre-Dame. La statue

a coûté dix-huit livres dix sols six deniers. Cette dépense fait infiniment d'honneur à la majesté du pays.

Bar-sur-Seine. Petite ville de Bourgogne, située au bas d'une montagne. Le soleil se couche dans cette bicoque à trois heures après-midi, dans les plus grands jours de l'été. Bar est rempli de pauvres marchands couteliers qui ont d'excellents couteaux qui coupent bien par le manche. Cette ville contient un chapitre composé de trois chanoines et de leurs ménagères. Le chœur des chanoines a huit pieds carrés. Leur maître autel est entouré des statues des apôtres au sépulcre. Ces figures sont anciennes, on voit à l'endroit où se noue l'aiguillette les restes de draperies considérables qu'un chanoine soupçonné d'être sage fit mutiler. Ces fragments de virilité donnent l'idée que les phénomènes étaient énormes. Ce chapitre s'est illustré, depuis quelques années, par le célèbre, très célèbre abbé Couete, ex-jésuite qui abjura entre les mains d'une jolie femme les restrictions mentales à la grande édification de toute la ville.

Dans un bosquet, à un quart de lieue de Bar, on va honorer une Vierge appelée Notre-Dame-du-Chêne. C'est un petit morceau de bois trouvé par des enfants en jouant à la fossette. Le chêne qui renfermait la bonne Vierge est enclavé dans la chapelle. L'origine est une trouvaille, voici ce qu'on peut dire sur cette aventure arrivée dans plusieurs pays.

Des bergers, dans le loisir que laisse la garde d'un troupeau, ont fait une vierge, ont fendu l'écorce d'un arbre encore jeune, peut-être même ont-ils profité, comme le prétend un physicien, d'une ouverture faite par le hasard sur un hêtre de leur forêt, ils ont introduit cette vierge entre l'écorce et l'arbre, les couches ligneuses que chaque année a produite depuis en ont dérobé la vue au public; l'arbre a cru, renfermant dans son sein le phénomène. Le hasard ou la chute de l'arbre le fait découvrir, le peuple crie au miracle, l'image donne de l'argent aux prêtres, qui vivent comme nos magistrats des sottises d'autrui.

Béthune. Ville de France en Artois. On appelle cette ville et les environs le pays de la Vierge ou la Béthanie, à cause du volume du génie des Béthunois.

Bruxelles. Capitale du Brabant. Les Français la prirent le 11 février 1746. Ils tirèrent assez inutilement du canon à ce siège; il ne fallait que des amorces de fusil. Cette ville a une place assez étroite; les maisons sont surchargées d'ornements flamands, et parées comme des autels ultramontains. On voit sur cette place l'ancien palais d'une archiduchesse, où les Bruxellois, crainte de manquer de pain, ont mis en lettres d'or une oraison à la Vierge pour avoir du pain.

Cette place est éternellement décorée de quinze fiacres à peu près comme nos remises à Paris. Les conducteurs de ces voitures, n'ont point l'air misérable des phaétons de notre capitale. On voit sur le siège du carrosse un grand flandrin bien chaussé, la tête ornée d'un grand feutre. Cette figure, avec les deux bêtes, forme de face ou de profil

trois animaux tout à fait semblables, aux harnais près.

Les églises sont assez belles. Sainte-Gudule est ornée de tableaux précieux relatifs au miracle apocrif de cinq hosties ou gauffres qu'un Juif lacéra à coups de couteau. Les ignorants croient cette fable, les gens de bon sens en raillent. L'autel où ces cinq gauffres sont placées, est d'argent, entouré de cinquante lampes et de quatre-vingt-dix têtes d'enfants injectées. Le peuple croit que ce sont celles des enfants qu'Hérode fit égorger. Sainte-Gudule est surchargée de quantité de chapelles dédiées à la Vierge; on en compte exactement autant qu'il y a d'épithètes dans les plates litanies de Lorette.

Le morceau le plus saillant de Bruxelles est sans contredit le *Manetiépisse*. C'est un enfant de bronze qui jette de l'eau par sa pissotière. Sa garde-robe est composée de huit habits, sa femme de chambre est une fille dévote du tiers-ordre des Carmes. Les jours de gala on l'habille superbement. Les filles vont admirer son instrument qui passe

au travers d'une riche brayette. Certaine année, pour honorer la Fête-Dieu, le *Manetiépisse*, après que la procession fut passée, pissa du vin en mémoire des noces de Cana où Jésus changea l'eau en vin.

Chalons-sur-Marne. Ville de Champagne, avec une mauvaise Académie, huée, siflée et bernée longtemps par M. de Crébillon le père. Châlons a treize juridictions, treize paroisses, treize ponts, treize couvents, treize bordels, treize personnes d'esprit, treize mille moutons, sans compter les brebis et les agneaux.

Cléry. Laide ville, d'un grand passage sur la route d'Orléans à Tours, elle est renommée à cause de douze chanoines qui n'ont rien à faire et de la chanson qui dit :

Orléans, Beaujensi, Notre-Dame de Cléry,
Vendôme Vendôme.

On voit dans l'église une statue de marbre de Louis XI, qui se vouait à toutes les

Notre-Dame, parce qu'il avait peur du bon Dieu.

Chateaubriand. Ville champêtre en Bretagne. On rencontre plus de cochons que d'hommes dans cette ville; pour la commodité des premiers, les commodités tombent dans les rues, et chaque maison n'a qu'un privé *pour tout potage*. Dans l'été, le soleil attirant l'humidité de la terre, élève la merde et la dissout en liquide quelques heures après sur la tête des habitants. Cette ville est renommée pour l'angélique et la pommade d'été.

Issoudun. Ville du Berry. Ses habitants sont tous gentilshommes depuis le passage du grand Condé. Ce prince fit donner un bal aux femmes de la ville. Au milieu du bal, les officiers éteignirent les bougies et chacun s'unit à sa chacune. Cette nuit fut la création des gentilshommes d'Issoudun.

Mirebeau. Petite ville du Poitou, renommée pour ses ânes et un petit chapitre. Près

de là est une bourgade nommée Puis-Taillé. Les seigneurs de ce village ont un privilège qui leur vient d'en haut, à ce qu'ils disent : il consiste en la puissance de chasser les serpents gros et menus. Pour faire l'opération, le seigneur crie : « Messieurs les serpents, le haut et miraculeux seigneur de Puis-Taillé vous ordonne de vous retirer. » Les serpents, qui ont peur d'encourir les censures, se retirent. On croit à Poitiers et à Mirebeau ce coq-à-l'âne.

Orléans. L'on commence à l'embellir. Le nouveau pont est aujourd'hui la promenade des dames, il est orné de deux piédestaux qui attendent leurs statues ; l'une est destinée pour la pucelle, et l'autre pour son Homère. Cette ville a beaucoup de dévotion à sainte Jeanne. La farce de la pucelle d'Orléans fut jouée exprès pour réveiller Charles endormi dans les bras de la belle Sorel. Le merveilleux entrait aisément dans le cerveau de nos pères. Cette fille, qui conserva un an son pucelage, fut brûlée par les Anglais et canonisée par les Français. Les mensonges

imprimés de ce temps-là disent qu'il sortit une colombe blanche de ses cendres. Si l'on croit l'historiographe de Louis XV, le R. P. Gribourdon manqua de traverser les succès de la pucelle. Son honneur, la pièce de résistance de cette guerre, ne tenait point davantage que celui des filles modernes, qui ne tient à rien. On fait tous les ans à Orléans la procession de la pucelle, elle est représentée par un polisson habillé en papier rouge qui porte devant le clergé un étendard de papier marbré.

Mons. Les habitants de cette ville naissent sots et le sont à perpétuité. Chaque année, on représente le combat du chevalier *Chinchin*, contre un dragon de carton, en mémoire d'un seigneur qui tua un dragon qui recelait depuis trois jours dans son ventre une princesse de Mons. Le chevalier dompta le monstre et l'on trouva dans le gros boyau, vers celui nommé *rectum*, madame la princesse, vermeille comme deux roses et flairant comme baume. Tandis que le chevalier combat, les filles de Mons chantent.

Voici le Dragon qui vient,
Maman sauvons-nous.
Il a mordu ma grand-mère,
Il vous mordra ma mère,
Et moi itou,
Et moi itou.

Maubeuge a un chapitre de chanoinesses. Ces filles étaient anciennement des nonnes. Leur habillement est à peu près celui des Vestales ou des fleurs dans les Indes galantes, leurs gorges sont aussi légèrement gazées que celles de nos filles du monde. L'éventail leur donne une contenance dans le chœur où elles vont cinq à six prier Dieu par députation.

Les chanoines de Saint-Quentin ont le droit galant, le jour de sainte Aldegonde, de donner la paix aux chanoinesses. Le Chapitre charge de cette commission le plus sémillant des chanoines ; elle est très agréable vis-à-vis des jeunes dames ; mais pour les vieilles médailles, quelle sensation ! Le monde est mêlé de bien et de mal, le dernier est sans doute imprimé sur le visage des vieilles chanoinesses.

Namur. Le palais de l'évêque de cette ville est plus beau que ceux de Pierre, de Jacques et de Mathieu, qui n'avaient pas le génie d'habiter des palais. On donne dans cette ville des combats fort singuliers. Les soldats ne sont ni à pied, ni à cheval, ni en voiture, ils sont montés sur des échasses. Ces guerriers portent le nom des hélans et mélans.

Nivelle. Ville du Brabant, a un chapitre de chanoinesses ; les filles de distinction y sont reçues à cause que le parchemin s'est conservé dans leur famille et que, depuis Jean-Gilles-Paul de Robin Quinquain, jusqu'à elles, aucun n'a été utile à l'humanité. L'abbesse prend possession de son abbaye en frappant sur le gibet, elle reçoit la baguette des mains du bourreau.

Niort. Ville du Poitou, où l'on voit des halles malpropres et malsaines, que le soleil n'éclaire jamais. Les marchands ont privé les halles de la clarté pour tromper plus aisément. Cette friponnerie, d'usage dans

plusieurs boutiques, est poussée à Niort à son dernier période.

Poitiers est un grand village mal pavé. Dans la cathédrale, on voit l'image de Notre-Dame du bon lait. C'est la Vierge couchée dans un méchant lit, tenant son sein en main. Cette figure est entourée de tétons d'argent. Les femmes, les filles nouvellement accouchées vont allumer des cierges à cette Vierge pour avoir du lait. Dans une autre chapelle, est peint à fresque la figure de Dieu le Père avec un grand tablier de cuisine, où il reçoit les saintes âmes des procureurs du présidial de Poitiers.

Dans l'église de Saint-Pierre-le-Puellier, on révère un manuscrit qui contient l'évangile du faux Nicodème ou les actes de Pilate; on le place sur l'autel, on le porte en procession et le peuple adore ces rêveries.

Dans celle de Saint-Hilaire, on va baiser respectueusement la pierre sépulcrale d'un prêtre des Idoles, appelée la pierre qui pue. La tradition dit qu'elle pue à cause que le diable a pété dessus. Il faut être poitevin pour

croire que le diable soit puant. Cette pierre est renfermée dans une vieille mue à poulet, que la servante d'un chanoine légua en mourant au chapitre.

Le jour de saint Spicien, on va en procession dans une prairie révérer le trou où tomba la tête de ce martyre. Ce trou s'est formé, à ce qu'on dit, par la pesanteur du crâne du saint. Il est tellement respecté, que les filles vont mettre leur tête dans le trou et se couronnent après de fleurs de pieds-courts et de pissenlits.

Saint-Quentin, ville de Picardie, fortifiée et gardée par des invalides qui brochent des bas à toutes les portes. Le Chapitre célèbre tous les ans la découverte du corps de Saint-Quentin. On chante la messe la nuit. Les amoureux et les amoureuses ont de la dévotion à cette messe nocturne ; c'est souvent cette nuit-là que les filles de Saint-Quentin prennent leur premier bouillon.

Civeaux. Village près de Poitiers sur la route de Limoges, est rempli de douze à

quinze mille tombeaux. On en trouve quelquefois huit à dix les uns sur les autres, avec leur couvercle qui les sépare et les distingue. M. le Nain, intendant du Poitou, fit ouvrir deux cents de ces tombeaux; on trouva des ossements, des squelettes, des bouteilles et dans quelques uns des médailles. — Les Poitevins disent que ces tombeaux sont venus du ciel après la bataille que les Francs gagnèrent contre Attila. Le P. Routh, jésuite, a fait une dissertation sur ces tombeaux, qui ne prouve rien et n'apprend rien aux curieux.

Étampes. Ville de France dans la Beauce, est remplie d'auberges, de bouchons et de pauvres gentilshommes inconnus au reste du globe. La troisième fête de Pâques, on y fait une procession et une méchante foire en l'honneur de saint Can, saint Cantien et sainte Cantate, dont l'origine et l'histoire sont fort embrouillées. La Beauce accourt à cette procession qui commence par les écorcheurs et les savetiers, suivis de six va-nu-pieds qui portent la châsse des martyrs.

Ces fiacres sont couronnés de persil, de thym et de chien-dent ; ils sont accompagnés du clergé et du magistrat. Une multitude de filles habillées en saint Jean et de jeunes garçons vêtus en religieuses ornent prodigieusement cette procession.

Dans l'église des cordeliers, on voit sur une vitre un chapitre de moines composé de quinze ou vingt diables habillés en cordeliers. Saint François est peint dans un nuage tenant une croix qu'il présente aux capitulants, à ce spectacle l'assemblée se confond et les diables retournent aux enfers. Dans le jardin du même couvent, promenade ordinaire des lingères et des servantes d'Étampes, on voit le portrait d'un chien canard qui pêchait, dit-on, des écrevisses. Ce chien a grossi merveilleusement les annales de la ville, et sa mémoire fut honorée d'un poème latin. L'aventure du chien est une fable imaginée par un frère quêteur pour attirer dans le couvent les étrangers curieux de petites misères et de mettre leur bourse à contribution. Il faut que tout le monde vive, procureurs, tailleurs, cordeliers, larrons et autres.

Gand. Ville de la Flandre autrichienne, célèbre par le miracle d'un crucifix de bois qui ouvrit la bouche le mardi gras pour consoler une béguine consternée de ne pas goûter les plaisirs du carnaval. Le béguinage de cette ville est renommé par une fondation plaisante de l'Empereur Charles V, qui fonda une chaufferette d'argent pour la none qui aurait les cuisses les plus brûlées; cette visite se fait par deux médecins accompagnés du magistrat. La cérémonie est au printemps, elle tient lieu des jeux floraux à la la Flandre.

Hui. Ville du pays de Liège, sur le sommet d'une montagne; à l'entrée de la ville on voit une chapelle de la Vierge nommée Notre-Dame-de-la-Sarthe. L'autel de la Reine des cieux est continuellement infecté de la corruption de la terre par les enfants morts-nés qu'on y apporte de tous côtés; les cadavres y sont quelquefois quinze jours. Le sacristain, le faiseur de miracle, pour entretenir la pratique a soin de dire aux gens forts de foi, que les enfants ont saigné du nez, donné des

signes de vie, et que lui, sacristain, les a baptisés. Ce témoignage intéressé a du poids dans un pays où les songes ont du poids.

Tours. L'église de Saint-Martin est un ouvrage gothique qui n'est point encore achevé; des figures indécentes et grotesques soutiennent la corniche de l'Église. Vers le chœur, on voit un chat-huant poursuivi par d'autres oiseaux: le hibou, dit-on, représente saint Martin, les oiseaux, les hérétiques, les indévots et les philosophes.

On adore dans cette église, Notre-Dame des trois piliers. Cette vierge singulière a toujours voulu être sur ces trois piliers, on a tenté inutilement de la placer ailleurs. Marie a toujours préféré l'équilibre des trois piliers. Pour lui servir de pendant ou donner son contraste, on voit plus loin Notre-Dame de la muraille. C'est une méchante peinture à fresque à laquelle le peuple attribue d'autres vertus qu'à la Notre-Dame des trois piliers

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Saint-Hubert. Ville du pays sauvage des Ardennes, avec une abbaye où les stupides et les ignorants vont se faire tailler le front, lorsqu'ils ont vu un chien en colère, ou qu'ils s'imaginent être attaqués de la rage. Les cérémonies ridicules qu'on fait observer aux personnes enragées, prouvent l'antiquité et la durée de la sottise. On fait une incision au front du malade, dans laquelle on insère un morceau de l'étole de saint Hubert qui croît comme le rameau de la Sibylle; c'est précisément la même fable. L'opération et les mérites du saint réussissent si le malade couche dans des draps blancs; une aubergiste qui s'aviserait de donner des draps sales ferait râter le miracle. Saint Hubert aime les draps blancs. Le malade doit manger des aliments froids, de la chair de porc d'un an; si le cochon est plus âgé, le miracle est encore râté: il ne faut pas se peigner, se gratter, se mirer. Ce régime doit s'observer quarante jours. Il est comique qu'un saint qui n'est point plaisant, fasse dépendre ses faveurs de pareilles plaisanteries.

Les chiens enragés sont admis également aux faveurs du patron des Ardennes, avec cette différence qu'ils peuvent manger du porc de tout âge et se gratter tant qu'ils veulent. Saint Hubert avait sans doute plus de considération pour les chiens que pour les hommes. Bref, les paysans y conduisent leurs mâtins ; on leur applique un fer chaud sur le poil, on les nourrit avec du pain béni. O superstition des peuples, que vous êtes grande, o ! moines ignorants, que vous êtes sots !

Rochefort. Cette ville, belle et régulière, est le séjour de la fièvre et de l'hydropisie. Le visir Richelieu, qui voulait du mal à Corneille, voulant se venger du seigneur de Rochefort, fit bâtir ce port sur sa terre. Le ressentiment d'une chrétienne Éminence fut la cause de la mort de quatre cent mille sujets que l'air de Rochefort fit périr. Si cette ville avait été bâtie à trois quarts de lieue vers la plus grande largeur de la Charente, l'air était plus sain et l'on épargnait deux jours de chemin aux vaisseaux.

Les capucins, petits partout, ont un air de majesté à Rochefort. L'église de leur capucinière est plus belle que plusieurs de nos cathédrales. C'est-là que je vis pour la première fois saint François doré sur *tranche*; il occupe un des côtés de l'autel et son coin est orné de trophées d'armes. Les voyageurs le prennent d'abord pour une méchante copie du dieu Mars, ou tout au moins pour le le glorieux saint George; mais en épluchant la figure de près on est étonné que ce n'est que François d'Assise qui montrait son derrière aux ordinaires.

La Rochelle. Ville maritime avec un port marchand ; la place d'armes est décorée de plusieurs allées de charmille que les connaisseurs en charmille trouvent admirables sur une place de guerre.

Troyes, capitale de la Champagne est une grande ville considérablement peuplée. Les Troyens portent sur leur physionomie un air commun aux enfants de Zabulon et de Manassés. Dans la cathédrale on voit un mor-

ceau de sculpture qui représente la mort de la Sainte Vierge. Les Apôtres sont autour de son lit. Saint Pierre, vêtu d'un surplis et d'une étole, lui administre le très vénérable saint sacrement de l'Extrême-Onction.

La rue Dubois, où l'on chie voluptueusement, a été illustrée par un auteur qui aimait profondément la merde. Le père Lefebvre, général des Mathurins, oncle de l'auteur, pleurait de joie en lisant les productions puantes de son neveu. Voilà des recherches sur la merde, disait-il, qui feront infiniment d'honneur à notre famille et qui couronneront mon parent. Le P. Lefebvre songeait sans doute à ce proverbe Italien : *Lode di stesso corona merda.*

Tournai. Ville très ancienne. Les Romains y établirent un Sénat. Après la destruction de leur superbe empire, Tournai devint le berceau de la monarchie française. On fait tous les ans une processsion en mémoire du bois de la vraie croix. Le Saint-Sacrement marche à cette fête escorté de six crocheteurs habillés en Momus avec des marottes

en main. On voit dans cette ville un couvent de religieuses qui portent le voile et n'ont pas de mouchoir. Leurs constitutions les obligent à être décoletées. Ce point de règle leur attire des regards.

Rheims. Je n'ai fait que passer dans cette ville, j'en dirai peu de chose. On voit dans l'église des cordeliers l'épitaphe d'une couturière qui légua au couvent une petite campagne appelée Calibistri, en reconnaissance les moines ont fait graver ces vers sur son tombeau.

Ci-git Louison la couturière,
Qui par dévotion singulière
Laissa aux cordeliers d'ici
Son joli petit Calibistri.

LE CALENDRIER DE L'ARRETIN

La Circoncision, jour consacré à la procession des sots, chômée par l'Église. La commémoration de cette cérémonie était inutile. Le législateur des chrétiens avait

aboli le prépuce, et les ménagements qu'on devait au peuple maudit, n'avaient plus lieu après sa mort. La synagogue était fermée avec honneur puisqu'il était question d'honneur; en ne chômant plus cette fête on épargnait les impertinentes antiennes qui décorent ce jour-là l'Office.

Saint-Almanach. Ce saint est né du cerveau plat d'un moine. Ce reclus voyant un jour un ancien guide-âne intitulé *Sanctum Almanachum*, s'imagina que c'était un grand saint. Des légendaires firent subir le martyre au bienheureux Almanach sous le préfet Appius. L'Église chôma longtemps cette fête, on reconnut l'ânerie, on biffa du livre rouge le saint apocriphe. L'ignorance est la mère-nourrice des sots.

Sainte Geneviève, patronne de Paris, fait la pluie et le beau temps dans la capitale : lorsque le temps est pluvieux on fait descendre sa chasse. Les marguilliers et les échevins vont lui faire une visite ; si le voyage ne donne point de beau temps aux pélerins,

ils rapportent au moins de la crote. Les philosophes anciens riaient de voir le peuple crier après le beau temps. Nos philosophes modernes disent que c'est une violence et une injure qu'on fait à Dieu, car si l'on croit Dieu immuable on a tort de lui demander du beau temps s'il est inconstant on fait bien de le prier.

Nos processions pour la pluie ou le beau temps sont des murmures contre la Providence. Ne faisons point de processions, confions-nous plutôt à ses soins, elle a des bontés pour les tailleurs, les procureurs et les fermiers généraux, abandonnera-t-elle les honnêtes gens ? Elle a mis du sang dans nos veines pour désaltérer les cousins. Si elle eut tant d'entrailles pour les cousins, manquera-t-elle de nous donner de la pluie et du beau temps ? Imitons sainte Geneviève, prenons le temps comme il vient.

L'Épiphanie ou la fête des Rois. Jour consacré à la mangeaille et à l'ivrognerie en mémoire de la vocation des Gentils et des Saturnales romaines, où les valets devenaient maîtres. Les ignorants croient que

les Mages étaient des Rois. Bede fut le premier qui leur donna ce titre, en rêvant qu'ils se nommaient Gaspar, Melchior et Balthasar, son rêve a grossi à Cologne, où leurs têtes sont honorées. On vend des billets frottés à ces reliques qui préservent du tonerre, de l'apoplexie, du mal caduc et des cors aux pieds. L'Étoile qui éclaira ces Mages n'est plus lumineuse pour nous, elle l'était davantage pour eux, dit un auteur anglais; ils avaient su distinguer qu'il était né un roi aux Juifs plutôt qu'aux Égyptiens. Cette étoile, qui ne fut remarquée de personne, paraissait-elle le jour? comment savait-on qu'elle avançait ou reculait? était-ce une comète, ou un météore? On répond à ces questions, que c'était un miracle fait en étoile. A quoi bon, dira un philosophe, de faire un miracle dans le fond de l'Orient pour avertir précisément trois personnes de ce qui était arrivé en Judée? d'où vient cette préférence de gens qui en profitèrent si peu, à tant d'autres peuples dans le sein de qui il y avait des millions de personnes qui attendaient le règne de Dieu? Dieu s'é-

cartait donc de la maxime ordinaire de sa sagesse, en se révélant à des sages, pendant qu'il a la coutume de ne se faire connaître qu'aux simples et aux enfants.

Saint Antoine fut le premier qui fonda des auges pour les cochons, et des abreuvoirs pour les moines. Saint Athanase dit que saint Antoine assura que l'hérésie d'Arius serait la dernière de l'Église. Le Nostradamus de l'Égypte ne fut guère plus heureux dans ses almanachs que celui de Clairvaux. Antoine prêchait les ânes qui venaient pâturer dans ses prés. Sa tentation est un morceau admirable, il fallait que la tête du peintre fût bien pleine de diables pour avoir varié cette mauvaise espèce à l'infini. Les auteurs qui ont travaillé sur ce sujet ont excellé. Sedaine a fait une pièce jolie couronnée par une épigramme supérieure aux mérites de saint Antoine qui n'eut jamais l'industrie de faire le couplet de Toinette qui termine si naturellement la dernière antienne de la tentation.

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas ce jour-là si malin :
S'il avait pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait, la Grâce était muette,
Et saint Antoine eut volé dans ses bras.

Dans certaines provinces les paysans vendent à la porte de l'église des hures de cochon en l'honneur du saint. Cet argent entre dans l'ordinaire du curé et de sa servante, on ferait mieux de laisser le lard aux paysans. Saint Antoine ne mange point de lard.

Saint Charlemagne, qui est un saint comme saint Clovis, saint Constantin, saint Henri IV et saint Frédéric, roi de Prusse, est fêté dans l'église : les messagers de l'université de Paris font chanter sa messe et son office aux Mathurins. Le même jour, dans l'église de Saint-André-des-Arts on chante une messe de *Requiem* pour le repos de l'âme de saint Charlemagne. Il y a trois cents ans qu'on fait à Paris ces deux cérémonies comiques.

Saint Remond de Pegnafort, fondateur des PP. de la Merci. La bonne Vierge lui apparut et lui dit; rien ne serait plus agréable à mon fils qu'un ordre de moines fondé pour le rachat des captifs. La Vierge ne se souvenait plus des mathurins ni de la veille de Noël où elle avait chanté la messe de minuit avec le bonhomme Félix, frère mathurin non lettré. Remond fonda son ordre avec plus de finesse que le révérend P. Jean de la Mathe. Ce dernier voulut qu'on partageât les biens des moines avec les captifs, Remond, au contraire, permit à ses moines de prendre la dîme des quêtes de la rédemption.

La Purification, cérémonie aussi inutile que les relevailles. Un homme guéri d'une fluxion de poitrine, d'un rhume ou de la goutte, ne va point à l'église se purifier, il est étonnant que la plus utile des maladies ait besoin de cette cérémonie. Les femmes se purifiaient dans la loi de Moïse, à cause qu'un peuple crasseux et vilain comme les Juifs, avait besoin de cette précaution. En

France, où les dames se blanchissent tous les jours dans la cuvette ovale et sont sur le bon ton, cette cérémonie est hors d'œuvre. Les inventeurs de cette rubrique avaient peut-être de grosses margots qui sentaient la fleur de châtaignier. Les Poitevins appellent le jour de cette fête *Notre-Dame-la-Sèche*. La Chandeleur est la fête de Cerès et de Proserpine. Les païens allumaient ce jour-là des chandelles dans leurs temples en mémoire des flambeaux qu'alluma la déesse pour chercher sa fille.

Thomas d'Aquin, docteur de l'Église, à qui un crucifix de bois a fait un compliment académique, était un petit physicien et raisonnait comme çà. Il demandait si les anges avaient le matin une connaissance des choses plus claire que l'après-midi, s'ils passaient d'une extrémité à l'autre sans passer par le milieu. Il assure que les hommes se faisaient dans l'état d'innocence par l'intrution des idées ou d'une manière spirituelle comme par l'endroit dont parle Agnès dans l'*École des Femmes*. Il prétend que les par-

ties de la génération ne sont venues aux hommes qu'après le péché, comme les marques perpétuelles de la désobéissance du premier. Ah! saint Thomas, comment raisonnez-vous? il faut vous envoyer à l'école.

L'invention de la Sainte-Croix. Hélène, mère de Constantin, maîtresse de Constantius, fut une servante de cabaret. L'empereur s'en amouracha, lui fit des enfants et l'épousa après. Cette sainte trouva la vraie Croix, qui est réellement une invention. Jésus fut exécuté par les Romains et placé entre deux fripons. Sa croix était percée, celle des voleurs ne l'était pas; on pouvait donc, sans recourir aux miracles, distinguer celle de l'innocent de celle des coupables, les clous se trouvèrent avec la croix, puisque Constantin en fit un mors à son cheval.

Le bois de la vraie Croix a cru prodigieusement entre les mains des papes et des dévots. Tous les capucins et les jacobins en ont des morceaux. Les auteurs ecclésiastiques ont cru le bois de la Croix de quatre

sortes de bois, de palmier, de cèdre, de ciprès et d'olivier. L'histoire nous apprend qu'on a fait et dit beaucoup de sottises de cet instrument matériel de la Rédemption. Les Saints Pères ont assuré que le pied était de cèdre et le reste de chêne. Saint Anselme le croyait de l'arbre de la science du bien et du mal dont une branche fut portée en Judée malgré le suisse du Paradis terrestre, qui dormait sans doute ce jour-là. Le Père Romualde nous assure dans un gros in-folio que la croix est sortie du pepin de la pomme de l'arbre du fruit défendu. Adam conserva toute la vie ce pepin à l'endroit du gosier que le peuple appelle *le morceau d'Adam*. Le roi Adam mourut et fut enterré sur la montagne des décolés, le pepin germa et poussa un arbre dont on fit la croix où Jésus fut attaché.

Le moine Webert prétend la même chose dans un gros livre où il dit que la trompette du jugement sera d'argent. Conclusion : Hélène fit mal de faire un mors au cheval de son fils d'un des clous qui attachèrent Jésus. Si quelqu'un s'avisait de faire une flûte tra-

versière de l'os de la jambe de saint Ovide, M. de Beaumont crierait à l'impiété, et la justice ferait brûler ceux qui auraient joué de la flûte avec l'os de saint Ovide.

Saint Alexis. Sa vie est la fable la plus bête de la légende. Les moines faisaient anciennement des contes pour édifier nos pères; ils entassaient fagots sur fagots et charpentaient des histoires aussi grossières que leur génie. L'aventure d'Alexis est contraire aux lois de la religion, qui ordonnent aux maris de payer scrupuleusement la petite politesse à leurs femmes. Les moines font marier Alexis avec une belle fille qui devait avoir du tempérament dans un pays où il vient de bonne heure aux filles; il la quitte dès le premier jour des noces, sans s'inquiéter si la chair de la jeune femme se jettera sur son esprit; elle est quatorze ans à pleurer, et devient la fable de la ville et le sujet des propos indécents que son veuvage singulier occasionne; le mari reste sept années sous l'escalier de la maison paternelle, voit passer, entend gémir une mère tendre,

une épouse légitime, et s'obstine à garder le silence. Ces sacrifices sont agréables à Dieu, nous dit-on. Jésus a-t-il jamais prêché la cruauté, a-t-il défendu d'écouter les sentiments de la nature ? Alexis expire, le barbare laisse en mourant un billet qui porte le poignard dans le sein d'une famille. O cruauté, êtes-vous l'ouvrage du Ciel ? non, vous êtes l'ouvrage des moines et des prêtres.

Sainte Brigitte a reçu du ciel un boisseau d'oraisons. A la tête de ces prières on trouve imprimé qu'elles sont suffisantes pour avoir les grâces du ciel : que ceux et celles qui les réciteront, iront droit en paradis sans passer par les flammes du purgatoire ; si la lettre moulée est vraie, les oraisons de sainte Brigitte sont plus efficaces que le sang de Jésus.

Sainté Marie-Madeleine. Le panégyrique de cette pécheresse n'a jamais été bien fait. La crainte de dire la vérité empêche les orateurs de s'appesantir sur les morceaux les plus saillants de sa vie. Si quelqu'un s'écriait en

chaire : dans le temps, messieurs, que mon héroïne était tout évêque d'Avranches, et qu'elle vendait, comme les vierges de l'Opéra, des cordons verts aux honnêtes gens de Jérusalem, Madeleine faisait très mal; mais lorsqu'elle était aux genoux de celui qu'elle aimait, Madeleine faisait très bien. Elle faisait comme vous le mal et le bien, et malgré l'instruction que vous allez tirer de sa vie, vous ferez toujours le bien et le mal. Depuis dix-huit cents ans que l'on vous prêche, vous avez toujours fait de même. Le mal et le bien sont des êtres que la nature a jetés sur le fond de la vie : les choses ne peuvent s'entretenir que par le bien et le mal. L'auteur d'un pareil discours irait à Bicêtre, à cause que M. de Beaumont et l'abbé de Griselle n'aiment point la vérité.

La Chaire de saint Pierre à Rome est un mensonge, chanté, prêché et imprimé. Saint Pierre n'est jamais venu à Rome; l'endroit où il fut enterré et où l'on a dressé un temple à sa gloire, est la salle d'audience de l'empereur Néron. Néron n'a point en-

terré dans son palais celui qu'il avait condamné à mort.

Saint Dominique, fondateur des mendiants jacobins, fut célèbre et cruel dans l'église. Sa mère rêva dans le temps de sa grossesse qu'elle accouchait d'un mâtin, les dévots ont assuré que ce rêve de chien annonçait un grand homme et que l'enfant serait une des plus belles lumières de l'église, à cause qu'il y avait beaucoup de relation entre un gros dogue et une lumière. L'événement a vérifié le songe. Saint Dominique a beaucoup aboyé, son éloquence fanatique a fait égorger quarante mille Albigeois.

La création du rosaire l'a comblé d'honneur, il fallait une grande étendue de génie pour saisir cette longue suite de *Pater et d'Ave Maria*, et les enfiler si spirituellement dans la ficelle. Cette belle invention l'a rendu immortel chez les dévots, dont le royaume n'est point de ce monde, car dans ce monde on raisonne, et les dévots ne raisonnent point.

Le fondateur du rosaire fut doué de plu-

sieurs visions diaboliques ; il jouait avec le Diable comme avec son camarade. Ce mauvais sujet, si rebelle aux ordres de Dieu, était soumis et rampant aux pieds du bourreau des Albigeois. Lorsque Dominique l'appelait, il venait aussitôt ; un jour il vint habillé en oiseau, voltiger sur l'épaule du saint. Dominique le prit, le pluma devant ses confrères, et quand il fut plumé il s'envola de ses mains, tant Satan était puissant en œuvres. Un soir le prêcheur ne trouvant point son chandelier, il appela Satan, lui ordonna de tenir la chandelle pendant qu'il ferait sa prière ; comme il restait longtemps à prier, la chandelle, qui était à l'extrémité, brûlait le chandelier ; Satan, qui n'était point fait à la chaleur de nos chandelles, jurait contre le saint ; force fut à lui, dit l'histoire, de souffrir jusqu'à la dernière goutte de suif. La brûlure terrestre lui sembla plus insupportable que les feux de l'enfer.

Le Diable, continue la même légende, vint se confesser à saint Dominique. Il fit une déclaration si sincère de ses péchés, il parut si contrit que le directeur lui promit

l'absolution s'il voulait s'amander. Satan, qui était comme les chrétiens contrits, sans jamais penser à mieux faire, ne reçut pas l'absolution. C'était un grand coup que la conversion d'un sujet verreux comme Satan. Les dévots eussent tiré de là de grands sujets d'édification. Mais la grâce, pour des raisons, ne permit point la consommation de ce grand œuvre qui nous aurait assurer la vie éternelle à jamais. De pareils contes déshonorent la vérité et la raison.

Saint Dominique fut ravi au ciel et conduit devant le trône de Dieu. Ne voyant aucun jacobin dans ce séjour glorieux, il se mit à braire. Un ange, sensible à ses larmes, le consola et lui dit : « Ne pleure plus, mon camarade, suis moi, je vais te montrer de belles choses. » Ils avancèrent près de la sainte Vierge, l'ange leva le jupon de Marie et lui montra une multitude de jacobins qui y étaient cachés. La sainte Vierge aimait tellement les jacobins qu'elle les aurait mis dans sa chemise.

Sainte Claire, fondatrice des hirondelles

de carême. François d'Assise, son compatriote, disait d'elle et de ses nonnes : *Le bon Dieu nous a envoyé des frères et le Diable des sœurs.*

Saint Roch, célèbre par un chien fameux aussi fripon que le maître était honnête homme. En Flandre, on place dans chaque rue un Saint-Roch, on quête en son honneur pour avoir de quoi boire à sa mémoire, et chaque rue se saoule au moins un jour dans son octave.

Un capucin savant qui courait la province de Champagne avec les sermons de la mort, de la pénitence et le panégyrique de saint Roch, fut chargé dans un village du sermon de la Fête-Dieu. L'orateur prit son discours de saint Roch, mit à la place du nom du saint celui du Saint Sacrement et commença ainsi :

« Le Saint Sacrement, mes frères, naquit à Montpellier de gens nobles et distingués, il fut chassé de la maison paternelle pour sa grande charité. Le Saint Sacrement éxilé, n'eut pour toute consolation que son cha-

peau, son bâton et son chien. O ! chien heureux du Saint Sacrement ! vous fûtes le père nourricier de votre maître : la nature avait développé de bonne heure en vous des talents admirables pour voler du pain, vos saintes friponneries firent subsister longtemps le Saint Sacrement.

» L'orateur fait voyager son héros dans l'Italie et le fait mourir dévotement dans les bras de son chien, en s'écriant : « O ! chien digne de nos hommages ! vous fûtes choisi du ciel pour fermer les yeux à votre maître ; oui, le Saint Sacrement vous jeta ses derniers regards et vous eûtes seul ses derniers soupirs. » Il est mort, *mes chers frères*, ce bienheureux Sacrement, le ciel est aujourd'hui son héritage. Ah ! si les chiens pouvaient entrer au ciel, quel chien plus digne d'y entrer que Cartouche, l'aimable mâtin du Saint Sacrement ! Ah puissiez-vous avoir les vertus du maître, les mérites du chien et la vie éternelle que je vous souhaite, etc. »

Saint Bernard était fripon comme le chien

de saint Roch. Ses larcins se trouvent sur toutes les chartes et les fondations de ses monastères. La plupart sont construites en ces termes : « Moi, Bernard, misérable pécheur et serviteur de Dieu , je donne au Seigneur de * * * trois mille journaux de terrain en Paradis pour lui et ses héritiers, à jouir à perpétuité, en considération de trois mille journaux labourables qu'il a donnés à notre monastère de. . . . signé, Bernard, et plus bas, l'Industrie. » Nos pères étaient plats de croire que le paradis s'achetait comme une terre à clocher, et Bernard un grand voleur de profiter de leur bêtise.

Ce moine, qui connaissait sa bête, prêcha la fin du monde. Les seigneurs gaulois qui avaient peur de la fin du monde, en faisant tous les jours des enfants à leurs maîtresses, portèrent leur argent aux moines, assez fripons pour le recevoir. Bernard, fâché de voir la France si peuplée, fit des almanachs qui firent égorger en Syrie les trois quarts de la nation. Ce nostradamus fut surnommé le divin pour avoir invectivé les papes et les rois, et fait des dissertations sur les œufs

durs et les omelettes. Il a composé des méditations dévotes où il dit: *que suis-je? un homme fait d'une matière liquide; dans le moment que j'ai commencé d'exister, j'ai été formé par la semence humaine. Ensuite cette écume venant à se congeler et à croître, elle s'est changée en chair.*» Je ne crois pas que les mères laissassent de pareilles méditations entre les mains de leurs filles.

Les Quarante martyrs. Le système de la puissance de l'Église sur le temporel des rois a fait périr dix millions d'hommes en quatre siècles, qui sont autant de martyrs que l'Église n'a point canonisés. Ces hommes, égorgés à l'avidité des papes, méritaient bien, selon la logique des papes, d'être placés dans le martyrologe.

La Transfiguration, fête de l'Église. Il est étonnant que les apôtres, témoins de l'entretien de Moïse et d'Élie avec Jésus, n'aient pas parlé de ce miracle. Ce colloque devait être de conséquence.

L'Annonciation de la Vierge. Un capucin bel esprit a fait, pour honorer cette fête, un livre intitulé: *Salutation à tous les membres de la sainte Vierge.* On trouve dans cet ouvrage, avec le bon sens des capucins, des oraisons pour les pieds, les genoux, les oreilles et les mains de Marie. La vénération que les dévots ont eue pour la sainte Vierge a été jusqu'au ridicule. Marie est digne de nos admirations, c'est une femme bienheureuse et la première de toutes les femmes; elle n'est point notre avocate; nous n'avons qu'un avocat au ciel, qui est Jésus-Christ, il n'y a point de salut sans Marie, nous n'avons de salut qu'en Jésus-Christ. *Il n'y a point d'autre nom sous le ciel donné aux hommes que le sien par lequel il nous faille être sauvés*, dit l'apôtre. La Vierge n'est point reine des cieux, elle est la servante du seigneur, comme elle le dit elle-même, il faut imiter son humilité.

Saint François-Xavier. Cet apôtre du Japon, que les jésuites avaient compté parmi les leurs, écrivait à son ami le P. Ignace:

« Je fais de grands miracles, et fort peu de conversions, à cause que je n'entends point la langue du pays. » Est-il possible que Xavier ait eu le don éminent des miracles, et que Dieu lui ait refusé le don des langues sans lequel celui des miracles ne servait à rien ?

Saint Élie, prophète. Cet homme, sans avoir aucun caractère dans l'État, fit massacrer quatre cents prophètes des faux dieux : la raison que donnent nos théologiens de la conduite d'Élie fait pitié, il était inspiré, Jacques Clément croyait aussi l'être. Les hommes qui ne connaissent point les inspirations divines doivent condamner les inspirés, même au dernier supplice, s'ils occasionnent des troubles dans l'État, à cause que tout ce qui offense la raison et l'humanité n'est point de Dieu.

Des enfants, dans les environs de Bethel, furent dévorés par des ours pour l'avoir traité de chauve, à cause qu'il n'avait point de cheveux. On ne voit point de crime dans ces enfants, dit un auteur respectable, pour

mériter une aussi grande partie du ciel : celui qui pardonne soixante-sept fois, pouvait-il se fâcher pour un propos d'enfants ?

Les carmes, originaires des fondements du mont Carmel et du prophète Élie, ont disputé longtemps, avec les jésuites, sur leur prétendu fondateur. Le pape défendit aux uns et aux autres, sous peine d'excommunication, d'agiter davantage cette question. Les carmes firent un procès aux moines de Saint-Basile-de Troïna, en Sicile, parce qu'ils avaient fait peindre dans leur église Élie enveloppé d'un manteau rouge, la tête couverte d'un bonnet rouge avec des galons d'or. L'affaire fut d'abord portée devant l'archevêque de Messine, ensuite à la congrégation des Rits. Ce tribunal ordonna d'ôter le tableau et d'en mettre un autre en sa place, où Élie serait en camisole de peau et en bonnet de nuit. Ainsi fut terminé ce procès, le 16 mars 1686, après dix années de contestations.

Saint François. Les capucins l'appellent dans leurs litanies, le *chevalier du crucifix*,

le sauveur des affamés, le prédicateur des sauvages, la plante des pieds des capucins. Voilà une plante qui peut être mise dans la classe de l'*Assa Fœtida*. François prêchait les poissons et les dindons : sa vie et ses discours ne décèlent point un homme de génie. L'extraordinaire lui a donné une réputation. La ressource de la besace a fait l'admiration des gens qui ignoraient la force de la superstition et la bêtise des peuples.

Les constitutions de ce saint sont très plates. *Que les frères*, dit la règle, *qui ne savent pas lire ni raisonner ne se mettent point en peine d'apprendre l'un et l'autre. Le seigneur a soin des animaux qui ne raisonnent pas et ne savent pas écrire. Si quelqu'un attaque cet article de notre constitution, qu'il encoure l'indignation de Dieu, de saint Pierre et de saint Paul.* Ce bienheureux donnait quelquefois la commission au diable de le fouetter ; Satan faisait bien les choses : un jour il s'en acquitta si rudement que le saint alla se sauver entre deux rochers pour se cacher du diable.

Le pape Urbain VIII avait une dévotion

tendre pour saint François; en considération de ses mérites, il accorda aux capucins de Normandie la permission de lire pendant sept ans la Bible en langue vulgaire; mais, après ce temps, il leur ordonne de la jeter au feu de crainte qu'elle ne tombât entre des mains séculières.

Sainte Catherine. Sainte imaginaire que l'on chôme encore. La fable dit qu'elle confondit quatre cents philosophes. Qu'elle apparence qu'une jeune fille qui savait à peine son catéchisme ait renversé le système de Platon? L'oraison du jour de la fête dit que son corps fut porté par les anges sur la montagne de Sinaï; il faut être bien dur de foi pour croire aux songes de l'imagination.

Saint Nicolas préside à la Navigation; il a succédé à Castor et Pollux. Son élection à l'évêché de Mire a l'air fabuleux.

L'immaculée Conception n'est point encore un objet de foi dans l'Église. Marie est sortie de la masse commune de la cor-

ruption comme nous; partant de là, elle n'était pas exempte de la loi générale. Les récollets se sont rendus défenseurs de l'immaculée conception. Ces pères ont pris la défense de ce qu'ils ne connaissaient pas. Leur protection, au reste, n'ajoute rien au privilège de Marie.

Sainte Catherine de Sienne, épouse de l'Agneau sans tache, avait promis d'oublier le monde et s'occupait des affaires du monde, se donnait des airs d'écrire aux souverains, et se mêlait des affaires d'état. M. de Fleuri, qui la condamne, dit avec les honnnêtes gens que ce n'était point les occupations d'une fille consacrée à la retraite. La sainte Vierge venait pétrir le pain de la communauté avec Catherine.

Saint Jean a la porte latine. L'église dit qu'il fut mis à Rome dans l'huile bouillante. Saint Jean n'est jamais venu à Rome, Scaliger le prouve dans une dissertation savante. Les peintres représentent cet apôtre, dans la Cène, appuyé sur l'estomac ou le sein de

son maître. L'ignorance du mot latin *sinus*, dit M. Chevreau, a donné lieu de mettre saint Jean dans cette posture indécente, comme s'il était surpris de sommeil. Les théologiens et les moines sont persuadés que saint Jean reposait sur l'estomac de Jésus, sans réfléchir si saint Jean pouvait avec quelque sorte de bienséance, s'être couché à table sur l'estomac du Sauveur du monde, et sans prendre garde que le *sein* fait une équivoque dans notre langue; qu'il n'est point français en cet endroit, parce qu'il n'exprime ni le mot grec, ni le mot latin qui marque la place toujours réservée au favori, au bien aimé. C'est pour cela que saint Jean, parlant de lui fort modestement, dit que *l'un des disciples que Jésus aimait in SINU* au dessous de lui, le *sinus* des latins n'était point la place honorable, mais la place réservée pour ceux qui étaient les amis du cœur. Les juifs avaient reçu cette coutume des romains.

Sainte Barbe, patronne de la confession. Si la confession était un péché mortel, per-

sonne ne s'aviserait de le commettre. La confession est un fardeau pesant qui embarrasse beaucoup de monde. Vers la quinzaine de Pâques on sent qu'on a je ne sais quoi qui n'est point agréable à faire. Ce joug dégoûtant et pénible imposé par les souverains de Rome n'est point le joug léger de l'Évangile. Les théologiens ont été charmés de tyranniser les consciences pour se dresser un trône sur la faiblesse de nos cœurs, Dieu n'a pas promis le pardon au pécheur à condition qu'il se déclarerait au prêtre, mais s'il changeait de conduite et s'il pleurait son iniquité. Saint Paul dit à ceux qu'il appelle à la Cène, que chacun de vous s'éprouve, il ne les envoie point aux prêtres pour les éprouver.

Un prêtre peut discerner, dit-on, plus aisément que nous, la nature ou la gravité de nos fautes, et le sabre du *distinguo* à la main, discerner le péché mortel du véniel. L'Écriture n'a point distingué les péchés, ce n'est point aux hommes à donner des lois au ciel. Pontas et ses confrères étaient des étourdis et des perturbateurs de décider de leur *mor-*

talité ou de leur *vénialité*. La confession auriculaire dépend, nous disent les docteurs, de l'intention de celui qui l'administre. Si le prêtre nous trompe, Dieu a donc mis notre salut entre les mains des hommes ? il n'est donc pas suffisant pour nous sauver ? et son sang devient inutile si un moine s'avise de n'avoir pas d'intention. Où en sommes-nous ? Peut-on, en connaissant l'Écriture, croire aux imaginations humaines.

Cent millions d'arguments des écoles ne tiendront point contre la démonstration des premiers siècles de l'Église où la confession auriculaire était inconnue. Les pécheurs publics et scandaleux étaient, il est vrai, punis publiquement ; mais personne n'allait dire aux prêtres ses crimes secrets. Avant l'an douze cent on ne voit point de confessionaux dans les églises. Si la religion n'a point fait une loi de confession pendant les premiers siècles et dans les temps voisins des apôtres, pourquoi a-t-on attendu dix siècles après l'établissement du culte chrétien, à faire une loi qui impose un joug si triste et si pesant ? La rémission des péchés

que Dieu seul peut remettre est-elle améliorée en passant par la main d'un prêtre ?

Saint Macaire, connu par la pénitence de six semaines qu'il donna à un moine pour avoir tué une puce. Si on laissait faire les dévots ils feraient des pénitents de toute la terre ; malgré leurs sermons le monde va toujours son train. Il y a dix-huit cents ans que l'église prie pour l'extirpation des hérésies. Et la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne sont toujours attachées à leur réformation. Nous prions pour l'union entre les princes chrétiens, et ces princes se font la guerre plus souvent que les circoncis et ceux qui adorent le mouton blanc et le mouton noir.

Saint Lazare. Il est fâcheux que ce saint ressuscité n'ait rien dit de son état dans l'autre monde ; ses connaissances eussent assuré le dogme de l'autre vie et confondu les matérialistes. Son silence a rendu infructueux le miracle de la résurrection.

Notre-Dame-des-Neiges. La Vierge descendit du ciel le 2 août, apparut à Patrice, citoyen romain, et lui dit: je t'ordonne de sortir demain de grand matin, tu iras vers l'endroit où tu trouveras de la neige, là tu feras bâtir un temple à ma gloire: on dit que cette aventure arriva sous le pape Tibère. Saint Jérôme, auteur de sa vie, n'en a point parlé; comment a-t-il échappé une histoire si miraculeuse? Le saint docteur aimait le merveilleux.

Saint Germain allait au sabat des sorciers très régulièrement pour savoir si les femmes qui assistaient à ces bacchanales étaient sorcières; il passait chez elles et le saint n'en doutait plus en les trouvant couchées avec leurs maris.

La Commémoration des Morts. Cette fête, consacrée au soulagement des défunts, doit son invention aux moines de Clugny. L'Église ancienne n'avait pas l'usage de prier pour les morts. Le purgatoire a été longtemps inconnu; dans son origine il était comme

nos moulins à l'eau et au vent. Le pape Grégoire, au quatrième livre de ses dialogues, le compose de ces deux éléments. Un autre pape, qui n'aimait ni la pluie ni le vent, le fit de feu; depuis ce temps on brûle au purgatoire. L'Église avait un trésor dans les infirmités des fidèles, dans le mariage des cousins, elle tirait de la dîme des vivants, et par l'invention lucrative du purgatoire elle imposa, comme Caron, un tribut aux morts.

Le séjour des trépassés n'est ni dans l'enfer, ni dans le ciel, il est probablement à la droite ou à la gauche du pays des limbes, et lorsque le monde finira, le purgatoire s'en ira en fumée. Les premiers chrétiens étaient de mauvais chrétiens; car ils n'avaient ni purgatoire, ni limbes, ni confession auriculaire, ni le culte des saints; et Paul et Pierre n'étaient pas souverains de la terre. Une église qui admet ce que les les premiers chrétiens n'admettaient pas, est peut-être la meilleure, ou tout au moins très différente.

Sans disserter si longtemps sur le purga-

toire, demandons si Jésus-Christ a satisfait pour nos péchés et si les sacrements suffisent à notre sanctification. Si les docteurs nous disent que Jésus-Christ et ses sacrements nous suffisent, que feront-ils du purgatoire ? Car, en admettant ce lieu de souffrance, il nous faut deux satisfactions pour un péché, celle de Jésus-Christ qui est infinie et celle du purgatoire qui ne vaut pas tant.

Si les papes peuvent tirer les âmes du purgatoire par leurs indulgences, ils ont tort de laisser leurs indulgences dans leur trésor; si j'étais pape vingt-quatre heures, une heure après, il n'y aurait plus un chat dans le purgatoire. Je donnerais toutes les indulgences possibles, je n'épargnerais rien pour procurer à mes frères la vision de Dieu; sans disserter davantage sur cette matière où les bonnes raisons ne manquent point, je crois que la doctrine du purgatoire est contraire à l'Évangile.

Saint Jean-Baptiste était acridophage, c'est-à-dire qu'il vivait de sauterelles. Les eu-

ropéens sont étonnés de sa pénitence et nos prédicateurs l'exagèrent avec beaucoup d'emphase. M. Ludof, dans son commentaire sur son histoire d'Éthiopie, dit que les sauterelles de ce pays-là sont d'une grandeur si extraordinaire qu'elles obscurcissent quelquefois l'air par leur nombre. Ces sauterelles sont la nourriture des gens du pays, qui savent les accommoder avec du miel sauvage. Ce ragoût est bon et nourrissant. Les pères et les interprètes de l'écriture, qui jugeaient de ces animaux par ceux que nous fournit l'Europe, se figuraient que la pâture de saint Jean était mauvaise, d'autres que c'était une herbe qui portait un nom commun avec les sauterelles.

Le Carême. Son établissement est l'ouvrage d'un établissement mal entendu, ou peut-être de quelques papes infailliblement ignorants, tels que Grégoire II, et Zacharie son successeur, qui ont déclaré des viandes immondes. Ces souverains défendaient de manger en tout temps du lièvre, parce que le lièvre était une créature immonde. Au xixe livre des canons recueillis par Buchard, il

est écrit : *Si tu manges oiseaux que le faucon a assommés, ou les oiseaux qui se sont étranglés dans les filets, tu feras pénitence seize jours au pain et à l'eau.* Quand on défend de manger du lièvre, qu'on donne des pénitences aux hommes pour de pareilles bêtises, on peut établir une jeûne aussi singulier que le carême.

Les apôtres et l'évangile n'ont jamais parlé de ces puérilités. *Le royaume de Dieu*, dit Saint Paul, *ne gît point en viande, mais en justice, en paix, en foi dans le Saint-Esprit.* Saint Paul regardait le carême et l'abstinence dans celui qui les pratiquait comme une faiblesse de foi et de peu d'instruction. Il dit : *Mangez de tout ce qu'il y a à la boucherie, mangez tout ce que l'on vous donnera, sans vous inquiéter sur la conscience.*

Dans les premières années de l'établissement du carême, l'Église n'était point sévère. Un ancien canon dit expressément : *Si un jeune clerc jeûne le dimanche ou le samedi en Carême, qu'il soit déposé, si c'est un laïque qu'il soit excommunié.* Saint Ignace, dans l'Épître aux Philippiens dit : *Si quelqu'un*

jeûne un dimanche ou un samedi, il est meurtrier du Christ. Saint Ambroise, au *livre d'Élie et du jeûne*, dit : *On jeûne tous les jours de Carême hors le samedi et le dimanche.* Le premier carême de l'Église était de cinq jours avant Pâques. C'est le carême impromptu de Gresset. Dans la primitive Église on chômait un carême d'heures, c'est-à-dire 40 heures sans boire ni manger, c'est celui que pratiquent les Églises protestantes.

Maître Rabelais, qui faisait rire nos pères avec ses grosses platitudes, assure que le Carême fut institué pour « massacrer la chair, » mortifier les appétits sensuels et resserrer » les furies vénériennes de tous bons et » savants médecins, affirmant en tout le cours » de l'année n'être viandes mangées plus » excitantes, la personne à lubricité, qu'en » cettuy temps — fèves, pois, oignons, » huîtres, harangs, saleures, herbes — vous » serez bien ébahi, si le bon pape, insti- » tuteur du saint carême, voyant que c'était » lors la saison où la chaleur naturelle sort » du centre des corps, auquel s'était con- » tenue durant les froidures de l'hiver ; et se

» disperse par la circonférence des membres
» comme la sève fait des arbres, aurait les
» viandes ordonnées pour aider la multipli-
» cation de l'humain lignage, ce qui me l'a
» fait penser, c'est qu'en papier baptistère
» plus grand est le nombre des enfants en
» octobre et novembre nés, qu'en dix autres
» mois de l'année, lesquels, selon la suppu-
» tation rétrograde, tous étaient faits, conçus,
» engendrés en carême, ors qu'on attribue
» le copieux grossissement de femmes aux
» stationnaires..... en carême, sont toutes
» les maladies semées; c'est la vraie pépi-
» nière de tous les maux, si le carême fait
» pourrir les corps, il fait aussi enrager les
» âmes. »

Le poisson est plus appétissant que la chair. Cette nourriture, imaginée par les casuistes, les papes et les fondateurs d'ordre, pour remédier à la concupiscence des moines, aiguise leur santé et les rend plus vigoureux. L'auteur de l'esprit des lois, assure que dans les ports de mer, on y voit plus d'enfants qu'ailleurs, à cause que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir la

matière qui sert à la génération. C'est une des causes de ce nombre infini de peuple qui est au Japon, où il y a beaucoup d'îles, de rivages et où la mer est très poissonneuse.

Saint Pierre s'est distingué parmi les apôtres par son attachement pour son maître. Cet amour l'emportait souvent. L'épée dont il se servit dans le jardin des oliviers fut une erreur de zèle occasionné par une parole de Jésus, que lui et ses frères entendirent très mal. Le législateur avait dit : *que celui qui a un sac petit ou grand qu'il le laisse-là ; celui qui n'a point d'épée qu'il vende sa robe ou sa chemise pour en acheter une.* Le Seigneur, qui cherchait à distraire ses apôtres des biens de la terre, leur dit d'acheter une épée. L'épée que Jésus entendait était un glaive spirituel, c'était l'éloquence du ciel et le bon exemple qui doivent être les armes des papes et des prêtres. L'Église infaillible a été quinze cents ans à comprendre ce passage. Le Saint-Esprit n'a donc pas toujours été avec elle.

La Toussaint. Ce fut sous Jean XXV, l'an 995, que l'on commença à canoniser les saints. Saint Ulric fut le premier. Les évêques ont possédé longtemps le droit de faire des saints. Rome leur ôta ce privilège. Saint Martin fut le premier dont ont fit l'office. Ses reliques, placées sur l'autel, firent crier le clergé de France. Les saints dont nous faisons un des objets de notre culte, sont des êtres que nous ne connaissons que par réputation. On attend trop longtemps à les canoniser, dit le roi de Prusse; ce n'est guère que cent ans après leur mort; cette politique est bonne, ajoute le même monarque, alors il n'y a plus aucun témoin de leurs frédaines. Sœur Marie à la Coque a fait de très méchants vers sur la fête de la Toussaint que son papa, monseigneur Languet, trouvait admirable.

La Trinité. Fête nouvelle dans l'Église. Les Juifs n'ont jamais connu ce mystère. Les premiers chrétiens n'avaient point de notions claires des trois personnes divines. Le pape et toutes les églises du monde

étaient dans l'erreur au sujet de la trinité. Saint Athanase fut le seul qui ne s'écarta point de la foi et qui tint ferme contre un concile et l'infaillibilité de l'Église.

La Fête-Dieu. La procession de ce jour doit son origine aux rêves d'une religieuse du monastère de Dardaines au pays de Liège. Cette fille assura, en rêvant, que le seigneur lui avait ordonné de faire une procession en son honneur. L'évêque de Liège commença le premier. L'église et le clergé de France jetèrent les hauts cris, jamais établissement ne fut plus contesté que celui de cette fête. Le grand Erasme l'appelait la fête de Cerés. Ce jour est le triomphe de la Cène, ou du pain des anges qui fait germer les vierges. Les prêtres et les moines, qui s'en nourrissent chaque jour ne sont ni plus chastes, ni plus parfaits, que les honnêtes gens qui n'en prennent qu'une fois l'an.

Saint François de Paul. Un capucin indigne, mais garçon bel esprit, chargé de son panégyrique, fit un exorde original,

prit pour texte ce verset des psaumes : *Posuit pedem in oleo*, il a mis son pied dans l'huile, et commença ainsi son sermon : « Saint Bruno, chrétiens, mes frères, fondateur des chartreux, a mis son pied dans la solitude, saint Ignace a mis son pied dans la poussière des classes. Notre bienheureux séraphique saint François, fondateur des capucins, a mis son pied dans la merde, et saint François de Paul a mis son pied dans l'huile. Voilà pourquoi ces révérends pères mangent de l'huile. *Ave Maria.* »

Sainte Thérèse. Cette vierge a fait des efforts incroyables pour rallumer sur le Carmel le flambeau de la chasteté. Le tempérament et les filles ont eu plus de force que son style et les lettres circulaires. Le démon du midi est plus difficile à chasser du corps des carmes, que des autres nations religieuses. Le scapulaire cause peut-être chez eux des ravages dans des parties toujours tendantes au bien général de la société. Si le flambeau de la chasteté n'est plus qu'une mèche qui fume parmi eux, en re-

vanche, le feu supérieur à celui de Prométhée se conserve religieusement dans cet ordre. Le monde est si persuadé de cette vertu, qu'on dit partout il bande comme un carme.

Uu jour, le diable (cette machine est toujours montée contre les saints), voulut tenter Thérése. Depuis longtemps, Satan avait épuisé son latin. Il la vit entrer dans l'église, le démon, sans avoir peur du bénitier, s'avança vers l'autel, se plaça vis à vis de sœur Thérèse, il tenait un crayon et un morceau de parchemin pour enregistrer les immodesties qui se faisaient dans ce lieu.

Il avait déjà marqué en noir un abbé dont l'œil lascif avait couru sur la gorge naissante d'une jeune fille, le nom d'un poète qui priait Dieu par distraction, les manèges d'une jeune fille avec son amant à qui l'église servait de rendez-vous. Le diable, le pêre de la précaution, manqua ce jour-là de provision. Son parchemin rempli, ne sachant plus où mettre les délinquants, il s'imagina de l'allonger, il le mit entre ses dents et le tira si fort que le parchemin se rompit, et la tête alla donner rudement contre le pilier. Thé-

rèse, réjouie de l'accident, se mit à rire. Le diable, charmé de placer son nom avec les autres, gambada d'aise, et mit sur son registre :

Fille qui rit est, dit-on, bientôt prise.

Ce beau morceau de la vie de sainte Thérèse, nous a été conservé par saint Simon Sthoc, et les carmes en ont paré leur légende.

La décollation de saint Jean. On étale à la vénération des fidèles, la tête de Jean-Baptiste dans un plat. On croit qu'une jeune fille l'apporta dans la salle du festin, où Hérode célébrait le jour de sa naissance. Est-il croyable qu'une jeune fille qui aimait la danse eut apporté une tête sanglante à la table d'un souverain ? A Nogent-sur-Seine, on montre la cervelle de saint Jean qui fut trouvée, dit-on, sous la pierre d'une fontaine à une demi-lieue de la ville, dans deux écuelles de bois de frêne qu'on porte aux malades, et qu'on met sur la tête en guise

de calottes. Au bas de cette relique on voit un vieux couteau rouillé avec cette inscription : « *Chi est le coute là cou qui a coupé sa chervel.*

Saint Laurent. L'Église honore l'étole et la tunique de ce glorieux martyr. De son temps les diacres n'avaient ni étoles ni tuniques.

Saint Longin Martyr fut un soldat, dit la légende, qui perça le côté de Jésus. Ce soldat est appelé Longis ou Longin par ignorance. Longis était le nom de la lance qui perça le côté de Jésus ; de cette lance les légendaires ont fait un homme, de cet homme, un martyr.

Les sept dormants ont été mal récompensés de leurs vertus, ils méritaient d'aller en paradis comme les autres saints. Pourquoi les faire dormir à propos de bottes et reculer si longtemps leur bonheur ? Leur sommeil ne pouvait servir à rien à la gloire du christianisme, hors que les rêves ne soient des choses essentielles à l'autorité de la tradition.

Saint Abraham était un grand mangeur, il servit aux anges, qui vinrent lui annoncer que sa vieille épouse concevrait, un veau entier avec le pain de trois mesures de farine qui reviennent, selon le calcul de M. Fleury, à plus de deux de nos boisseaux et à cinquante-six livres de notre poids. Quatre ou cinq familles, de l'appétit d'Abraham, mettraient bientôt la famine en France. Platon n'avait pas une grande idée des gens qui mangeaient beaucoup, il disait qu'on ne pourrait jamais corriger les mœurs de la Sicile tant qu'on y ferait de grands repas.

Saint Cyrille, homme ambitieux et violent. Il attaqua les Juifs dans leur synagogue à la tête de son peuple, les chassa d'Alexandrie, permit aux chrétiens qu'ils pillassent leurs biens; il se brouilla parce qu'il était brouillon, avec Oreste, gouverneur. Cinq cents moines, émeutés par ce fanatique, entourèrent ce prince, le blessèrent d'un coup de pierre. Le moine, coupable de ce crime, fut arrêté et puni de son crime. Ce moine fanatique a été mis dans la liste des

martyrs: nous chômons tous les ans sa fête.

Les anges gardiens. Leur culte est nouveau dans l'Église. Un canon du concile de Laodicée dit expressément : *Quiconque priera, saluera et honorera les anges, qu'il soit anathème.* Le concile de Trente, au contraire: *Si quelqu'un dit qu'il ne faut point prier, saluer, honorer les anges, qu'il soit anathème.* Le saint Esprit, à ce qu'on dit, a présidé aux deux conciles.

Sainte Marguerite a succédé à Lucine dans les accouchements. Sa ceinture fait de beaux miracles dans le faubourg Saint-Germain. Les dames de la petite rue Taranne, celles de la rue des deux Anges vont se ceindre de ce précieux ruban, quand elles touchent à l'instant de mettre au monde un porteur d'eau. Les filles du monde, un peu curieuses de leur salut vont aussi, sur le point d'accoucher, faire un pélerinage à la ceinture de sainte Marguerite. Un tondu de Saint-Germain-des-Prés entoure avec le divin ruban l'énorme circonférence de la fille

et dit peut-être en lui-même, en marmottant l'oraison : Je ne voudrais pas en avoir fait autant à cette jolie fille, mais je voudrais lui en faire autant.

Saint Janvier. Le miracle de la liquéfaction de son sang est une farce. Le vice-roi de Naples ordonne chaque année, très sérieusement, aux prêtres chargés du miracle, qu'ils aient à l'exécuter. Le P. Mabillon vit cette cérémonie et ne vit point de miracle, la crainte d'être lapidé par le peuple le fit crier au miracle comme les autres.

Saint Christophe, nom grec qui veut dire *porte-Christ*. Ce saint imaginaire a été mis à la place d'Hercule. Sa statue gigantesque se trouve dans nos anciennes églises. Nos pères, qui avaient peur de mourir subitement, avaient une tradition qui leur assurait qu'on ne mourait point le jour qu'on avait vu la figure de saint Christophe : en conséquence, on le peignait comme un géant pour la commodité du public. Dans les vieux missels on trouve l'hymne singulière qu'on chantait le

jour de sa fête : elle finissait en ces termes :

Beatum Christophorum
Qui portavit Christum
Et aqua non tetigit culum !

Saint Michel. La monture de cet archange, commune avec celle de beaucoup de maris, dit la chanson, fait peur depuis longtemps à la foule des hommes. Le diable est une vieille machine, dit le roi de Prusse, qui commence à s'user depuis le temps qu'elle sert. Jamais un être n'a paré nos légendes comme le diable. Le merveilleux de la vie de nos saints disparaîtrait bientôt, si l'on ôtait les mérites que le diable leur a procurés. Cet animal ancien était autrefois dans nos châteaux, aujourd'hui il n'a plus que la petite joie d'épouvanter les sots ou d'orner les phrases de nos agréables.

Les démons, dans leur origine, étaient des anges de lumière, une partie se révolta et voulu être semblable à Dieu. C'était donc des athées, car s'ils avaient connu Dieu, l'auraient-ils défié dans sa gloire, ou conçu

l'idée d'être semblable à lui ? Une partie a résisté à la tentation d'être semblable à l'Eternel. Cette partie avait donc un degré de grâce supérieur à la partie qui s'est révoltée. Les anges n'étaient donc pas au séjour de la perfection dans l'état parfait de leur nature. Les parfaits ne sont donc pas au Ciel, on peut pécher dans le séjour de la grâce. D'où venons-nous ? Nous sommes pécheurs dans le monde d'hier, puisque nous naissons dans le crime, nous péchons dans le monde d'aujourd'hui; l'exemple des anges nous fait croire que nous pourrions pécher dans le monde de demain. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Le diable est sans contredit le plus grand de nos mystères. Dieu crée l'homme innocent ; cet ouvrage de la providence ne reste pas deux heures sans devenir l'enfant du diable. Le Ciel noie les hommes dans un déluge, à cause qu'ils étaient les enfants de la chair et du diable, la race qui succède devient encore la proie de ce malheureux. Dieu descend lui-même pour remporter la victoire sur l'esprit malin et le démon triom-

phe encore par la quantité de serviteurs qu'il se fait dans l'univers. L'avantage du diable sur le ciel est de cent mille pour un. Prenez barême et l'histoire, comptez : j'ai peur que le calcul ne soit d'un million contre un.

Saint Bonaventure, docteur de l'Église, est l'auteur du psautier de la Vierge, imprimé avec l'approbation de la Sorbonne, en 1601, chez N. Fosse, rue Saint-Jacques à Paris. L'auteur de cet ouvrage a pris grand soin d'altérer les psaumes pour honorer la Vierge. Le jésuite Baradius, qui a travaillé sur cet ouvrage, demande à Jésus pourquoi il n'a point conduit sa mère avec lui dans le ciel! *C'est que vous aviez peur*, lui dit-il, *que la Cour céleste ne fût en doute lequel de vous deux était son seigneur ou sa dame.* Ce jésuite appelle la Vierge mère de Miséricorde : il n'y a que Dieu qui fasse miséricorde, et l'idée que nous attachons à ce terme peut être appliqué à Marie.

Saint Jean, pape, fit un miracle impertinent, marqué au coin de la plus noire in-

gratitude. Ce représentant de Jésus, poursuivi par un antipape dans le siècle où Jésus-Christ avait deux ou quatre chefs visibles, qui s'égorgeaient réciproquement et s'anathématisaient pour avoir le Saint-Esprit de leur côté ; bref, le pape Jean passa chez un seigneur qui lui prêta à cause de son grand âge, le cheval de madame. Le cheval mena très doucement le saint-père. L'animal, glorieux d'avoir porté le père commun des fidèles, ne voulut plus porter que des papes. Madame, quelques jours après, voulant se servir de sa monture, le cheval la jeta rudement à terre et lui cassa une cuisse. Le seigneur jura contre le souverain pontife d'avoir gâté son cheval et cassé une cuisse à sa femme. Ce pape n'avait ni monde ni charité. Le seigneur avait raison de se fâcher, un pareil tour n'est édifiant que dans le bréviaire où les plus grosses platitudes sont chômées de première classe.

La Conversion de saint Paul. Ce grand apôtre a vu le paradis. Il est certain que ceux qui ont écrit de ce séjour n'y ont ja-

mais été. Nous avons beaucoup de romans du paradis et pas une bonne histoire. Saint Paul, qui parlait la bouche ouverte, parce que les hommes ne peuvent parler quand ils n'ouvrent point la bouche, dit qu'il a été ravi jusqu'au dernier ciel, qu'il a entendu des *acana verba*, c'est-à-dire des bons mots, et, pour nous laisser une exacte description de ce lieu de délices, il dit fort éloquemment : « Ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'œil n'a jamais vu, est précisément le paradis. » Avec des notions aussi claires on est furieusement instruit.

Mahomet en a parlé plus joliment. Son paradis est meublé de houris, de belles femmes avec de grands yeux bleus. De jolies femmes avec de grands yeux bleus valent mieux que des bons mots ou des contes bleus. Le prophète des croyants donne des plaisirs à ses bienheureux proportionnés à leurs organes. Le paradis des chrétiens ne promet rien de pareil; ce ne seront que des extases : hélas! toujours chanter *Gloria patri*.

L'histoire sainte donne une mauvaise idée

du paradis. M. Satan, ancien bourgeois respectable de ce pays là, et même homme en place, n'était dans le fond qu'un coquin; sans le bienheureux Michel, qui mit un peu de police dans le paradis, ce séjour divin devenait un séjour de brigands. Nous dirons ici bas, et cela pour le plaisir de médire du prochain, que les parfaits sont là haut, que notre argile en paradis ne pêchera plus; les livres saints disent pourtant que les anges, qui n'étaient point de boue et de crachat comme nous, y ont péché. La chair se corrompt peut-être moins que l'esprit, et la boue sans doute se conservera mieux au ciel : cela est drôle.

Toutes les belles choses qu'on a dites du paradis, ne donnent à personne l'envie d'y aller : l'horreur que nous avons de la mort marque que l'amour du paradis ne nous est point du tout naturel. Les malades tâchent de reculer ce voyage le plus qu'il leur est possible; ils ont raison : le Paradis s'embellit de jour en jour, plus nous tarderons, plus nous y trouverons de gens de notre connaissance.

Saint Ovide, honoré à Paris d'une foire où l'on vend des colifichets à deux jambes gauches. Ce bienheureux est invoqué pour les yeux. Les Quinze-Vingts ont une vénération marquée pour sa mémoire; laissons les saints, parlons des aveugles. Les échevins de Paris ont fait un logement magnifique pour les Quinze-Vingts, afin de les mieux nicher près des gouttières. L'étranger admire cet édifice et s'étonne qu'il ne soit pas pour ceux destinés par la fondation à l'occuper, il est encore plus surpris lorsqu'il rencontre dans les rues de Paris messieurs les Quinze-Vingts qui lui demandent la charité. Comment! s'écrie un anglais qui écorche notre langue et nos usages, les milords qui habitent le palais des Quinze-Vingts, les pensionnaires royaux de sa majesté vont gueuser d'église en église; sont logés près des gouttières pour laisser le premier, le second et le troisième étages de leur palais à des garçons tailleurs qui font des culottes sans être passés maîtres en culottes; ce monde et Paris sont remplis de bonnes choses et de contradictions.

Notre petite salle de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent, est assez jolie. Notre Pont-Neuf serait un beau morceau s'il n'était pas gâté par une cage à poulets que nous appellons la Samaritaine. Il est étonnant qu'on fasse de si belles choses à Paris et qu'on ne rétablisse point Mont-Faucon.

Ce lieu si célèbre dans l'histoire n'étale plus aux étrangers que deux colonnes mutilées. Ne pourrions-nous pas engager l'État à le rétablir ? Il serait satisfaisant pour le public qu'on donnât cette commission aux fermiers généraux, voici pourquoi : Pasquier a remarqué que les fourches patibulaires de Mont-Faucon ont porté malheur à tous ceux qui s'en sont mêlés. Enguerand de Marigny, qui les fit bâtir, et Pierre Remi, surintendant des finances sous Charles-le-Bel, qui les fit réparer, y furent pendus. Jean Monnier, lieutenant civil de Paris, y ayant fait mettre la main pour les refaire, y fit amende honorable. La remarque de Pasquier, dit M. de Sainte-Foix, est bonne, en ce qu'elle fait voir qu'il a été un temps en France où l'on faisait justice des grands comme des petits voleurs.

Saint Antonin, homme éclairé, a édifié son siècle par de beaux songes. La Vierge, une nuit, dit ce bienheureux, se promena dans le dortoir des jacobins en passant et repassant le long des lits, elle donnait la bénédiction aux moines qui dormaient, elle la refusa à un gros moine couché sur le dos dans l'attitude du vieux Noé. Antonin fut canonisé par Clément VII, qui aimait les belles choses.

Saint Alberic a reçu un capuchon blanc de la Vierge, et lorsqu'elle le lui mit sur la tête, les capuchons, de ses moines, qui étaient noirs, devinrent blancs.

Crédulité, c'est le savoir des sots.

Saint Hilarion n'a point été canonisé par les papes, il le fut par le grimoire, qui servait autrefois à la béatification des saints. Le grimoire était un livre farci d'oraisons et d'invocations qu'on récitait la nuit, à la lueur d'un cierge triangulaire. Un prêtre le lisait pour savoir si un homme méritait d'être au

rang des saints : les oraisons achevées, le prêtre se couchait ; si, la nuit, il faisait un songe agréable, il assurait que la personne pour laquelle il avait lu le grimoire était en paradis.

Saint Simon-Stoch. La sainte Vierge lui apporta du ciel le scapulaire du Mont Carmel en lui disant : compère Simon, celui qu sera vêtu de ce chiffon sera sauvé. Ceux qui le porteront, dit la bulle sabatine de Jean XXII, confirmée par Alexandre V, ne demeureront en purgatoire que jusqu'au samedi suivant de leur décès.

Saint Ambroise, dans l'apologie de David, avance, au sujet du meurtre d'Uri, un principe abominable et contraire à l'humanité. *David*, dit-il, *ne pécha point envers Uri lorsqu'il le fit mourir, parce que les rois étant les maîtres de la vie et des biens de leurs sujets peuvent les leur ôter lorsqu'ils le jugent à propos, sans qu'ils soient coupables.*

Notre-Dame du saint Rosaire. Le saint

Rosaire, dit le livre de la Confrérie, imprimé à Saint-Omer, est une chose mystérieuse, c'est un signe d'élection d'être de cette frérie. *Les réprouvés deviennent enfants de Dieu dès l'instant qu'ils sont confrères. Leurs noms, écrits dans le livre de la confrérie, sont aussi écrits dans le livre de vie, parce que le livre de vie et celui de la confrérie est bonnet blanc*, *ou* blanc bonnet. Ceux qui feront écrire les noms de leurs pères et mères, seront assurés que leurs parents sortiront du purgatoire au moment même que leurs noms seront écrits dans ce livre.

Toute la cour céleste et Dieu le père sont de la confrérie. En disant le vénérable rosaire, on gagne trois cent soixante-neuf mille ans d'indulgences, sept quarantaines, et l'on délivre chaque fois une âme du purgatoire : ces sottises ont été approuvées par Pie V, Sixte IX, Innocent VIII, Alexandre VI, Adrien VI, Clément VII.

Saint Constantin, empereur. Saint fort équivoque. Son baptême et la guérison de sa lèpre par le pape Sylvestre est une fable.

Les historiens anciens disent que cet empereur se fit baptiser un peu avant sa mort; au faubourg de Nicomédie, par Eusèbe Arien.

Noé, saint du Vieux Testament, fameux par le grand coffre qu'il fit pour sauver les hommes. Benjamin Tudèle, juif, dit le khalife Omar employa les débris de l'arche à bâtir une maison à Mahomet. George, dans son déluge de Deucalion, dit après d'Haïton, que sur le mont Ararat on voit quelque chose de noir, qui a l'air d'une arche. L'imagination des fanatiques est comme celle des enfants, ils voient des choses que les philosophes ne voient point. Nous connaissons par l'histoire trois déluges, celui de Noé, celui d'Ogygès dans l'Attique et celui de Deucalion en Thessalie. L'histoire de ces déluges est remplie de fables et d'absurdités qui font rire le lecteur.

Après le déluge de Noé, le vin fut connu, et le vin amena avec lui la débauche sur la terre. On croirait, dit un savant, que les hommes avant le déluge, étaient plus sages

que ceux qui vinrent après. Si l'on considère les désordres que le vin a fait commettre, il est probable que l'impudicité devint plus grande, si l'on croit cet axiome:

Sine Baccho friget Venus.

Saint Jacques, dans son épitre catholique, dit que la foi sans les œuvres ne justifie personne. Saint Paul, que les œuvres ne justifient personne, que la seule foi justifie et non pas les œuvres.

Saint Job est un poète ancien; son style est rempli d'expressions hardies: les ouvrages qu'on lui attribue ont été composés à loisir, et ne paraissent pas être des impromptus faits sur le fumier. On trouve des idées très profanes dans ce prophète, celle où il appelle le grand Jéhova, le maître des dieux est singulière. L'effort poètique qu'il se donne de faire convoquer par Jéhova l'assemblée céleste et de faire critiquer par Momus, sous le nom de Satan, les actions de Dieu, est extrêmement libre. Il faut un

esprit supérieur pour croire ce livre, inspiré par le Saint-Esprit.

La Fête de la présentation de la sainte Vierge, chômée en mémoire de Marie, présentée à l'âge de trois ans au Seigneur. La légende dorée assure sérieusement que le grand prêtre la logea dans le Saint des Saints, d'où les femmes n'approchaient jamais, et où le sacrificateur n'entrait qu'une fois l'an. Le vénérable sanhedrin des Juifs viola, en faveur de Marie, les lois de Moïse, et il fit construire une chambre sous l'autel de l'arche de l'alliance où les anges venaient servir la sainte Vierge.

Lorsque Marie eut atteint l'âge de quinze ans, le sanhedrin, chargé de la marier, la proposa aux jeunes gens de la tribu de David. On fit annoncer dans un programme que ceux qui voulaient aspirer à l'honneur de sa main, eussent à se rendre au jour assigné dans le temple avec une verge à la main. Un vieux garçon à barbe grise, qui lisait les gazettes, se trouva au rendez-vous.

Honteux de se voir en face d'une jeunesse brillante, il cacha sa verge sous sa robe; au moment que le grand prêtre prononçait les paroles du rituel juif, le Saint-Esprit descendit sur Joseph et dans l'instant sa verge fleurit. A ce miracle on reconnut le doigt du seigneur et le vieux garçon fut nommé l'époux de Marie.

Marie survécut à son époux et poussa très loin sa carrière ; quelques jours avant sa mort, un ange vint lui annoncer que dans trois jours elle mourrait. Les apôtres, dispersés par toute la terre, se trouvèrent à sa mort. Le bon vent les avait apportés dans des nuages à la porte de sa maison. Alors on entendit des concerts divins, la palme se changea en feuilles dorées. Les apôtres virent Marie enlevée au ciel, soutenue par des anges. Le savant M. de Launoy assurait que cette assomption était un conte, comme celle de Fatime, femme de Mahomet, que les fidéles croyants chôment à l'exemple des fidèles chrétiens. L'Église, qui n'a pas encore mis cette histoire au nombre des articles de foi, n'oblige point ses enfants à la croire.

Cette fête fut instituée à Aix-la-Chapelle par un prélat qui faisait de beaux rêves.

Le 16 août, Saint Hyacinthe. Les Tartares assiégeant son couvent, il prit le ciboire, et comme il se sauvait avec ce dépôt précieux, une grosse notre-dame de marbre lui dit : « Mon bon ami, à quoi penses-tu ? Comment, tu sauves le fils et tu laisses la mère exposée à la rage de ses ennemis ? Le saint s'excusa sur la pesanteur de la statue. Marie insista. Hyacinthe la prit et la trouva légère comme une plume, parce que rien n'est impossible à Marie et à ses statues de marbre. Ce bienheureux est le protecteur des femmes enceintes à cause de son nom qui rime avec une fille enceinte. J'ai lu à la porte des jacobins de Bruxelles une affiche conçue en ces termes : *On célébrera jeudi, dans cette église, la fête du glorieux Hyacinthe, religieux de l'ordre des frères prêcheurs. Le saint est original et singulier pour les femmes grosses, il y aura indulgence plénière sans miséricorde.*

Le bienheureux Ruffin, compagnon de saint François, tenté par le diable, consulta son patriarche sur ce qu'il devait faire pour se déliver d'une pareille bête. François lui dit: « Mon frère, quand le diable vous tentera, vous lui direz: Satan, ouvre ta bouche, je chierai dedans. Chaque fois que Ruffin faisait ce compliment au diable, le diable courait comme un diable. Je suis étonné qu'on n'ait pas inséré cette recette merveilleuse dans le livre des exorcismes; on craignait peut-être de faire tort à l'eau bénite.

La Portioncule, nom que les capucins donnent à des indulgences apocryphes. Saint-François, rêvant debout dans une chapelle, vit l'Église de Rome en feu, il alla chercher de l'eau pour éteindre l'incendie; sur le bord d'un ruisseau trouva la sainte Vierge portée sur des têtes de chérubins; elle lui dit : je descends du ciel pour te combler de mes faveurs, demande moi ce qui te flattera davantage, je te l'accorderai. Après quelques compliments, François lui demanda une in-

dulgence plènière pour les pécheurs qui entreraient dans la chapelle de la Portioncule. Le bon Jésus, en considération de sa mère, ratifia l'indulgence, à condition que le patriarche des capucins la ferait confirmer par le pape. Ce dernier fit assembler le sacré Collège, on traita le moine d'insensé et on l'envoya prêcher ses frères les lapins (1). Le pape se rappelant quelques jours après le besoin qu'il avait des moines pour défendre ses prérogatives, lui accorda sa demande. Le comique de cette indulgence, c'est que le bon Jésus l'avait donnée à François pour tous les jours de l'année, et que le pape la fixa à un seul jour.

---

(1) St. François appelait les lapins et les dindons ses frères, il était encore de la famille des poux, il les ramassait quand ils tombaient et n'osait les tuer à cause du sixième commandement, *tu ne tueras point*. Sa sœur l'alouette était celle de sa famille qu'il estimait davantage. Les Capucins ont pris la couleur de cet oiseau à cause qu'il avait un Capuchon, et que leur fondateur avait dit que sa sœur l'alouette était l'image d'un bon religieux.

Quelques mauvais garnements avaient flétri la réputation de saint François, en l'accusant d'avoir commis quelques jolies misères avec une fille du monde. L'accusé, pour montrer son innocence, se dépouilla et parcourut les rues d'Assise. Les gens d'Assise connaissaient sans doute les signes de virginité chez les hommes. Cet exemple fut imité par le F. Léonard, élève de saint François.

Dans le temps que les crucifix parlaient, c'est-à-dire dans le bon temps des moines, un crucifix de bois dit à saint François : mon ami, va-t-en refaire ma maison. Le saint, qui prenait les choses à la lettre, alla apprendre le métier de maçon ; et dès qu'il sut un peu manier la truelle, il sut réparer une vieille église qui tombait en ruine. Le crucifix s'apercevant qu'il avait affaire à un sot, s'expliqua plus clairement. Nous ne nous entendons pas, lui dit-il, mon ami François, vous avez l'esprit où les poules ont l'œuf; l'église qui tombe en ruine, c'est mon église apostolique, catholique et romaine.

Dans ce temps-là l'Église n'était pas encore infaillible; car ce qui est infaillible ne peut périr, et n'a pas besoin de réparation.

Saint Junipère, capucin, avait lu dans l'Écriture, qu'il fallait devenir enfant pour entrer dans le royaume des cieux; en conséquence il chiait dans son lit comme font les enfants, il jouait avec eux à la bascule. L'odeur de sa sainteté était si forte, qu'on la sentait à vingt pas à la ronde, surtout les jours qu'il avait chié au lit.

Le 4 Novembre, Saint Charles Boromée. Il fut longtemps la dupe des jésuites. Le P. Ribera, son confesseur, commettait régulièrement dans son palais le crime que Duchaufour enseignait à Paris.

La Conception de la Vierge. L'Église jusqu'à l'an 1150 a cru que Marie avait été conçue dans le péché originel. Jean Duns, dit l'Écossais, fut le premier qui prêcha l'immaculée conception, qui fut

soutenue par les cordeliers contre les jacobins. Sixte IV, général des cordeliers, devenu pape, ordonna la fête de la conception, et cela à propos de l'aventure d'un chanoine en commerce avec une femme. Le prêtre, pour aller voir sa maîtresse passait la Seine; en entrant dans le bateau il avait le saint usage de réciter l'*Ave Maria*. Un jour, le diable et le vent le culbutèrent au fond de l'eau : il se noya, et le diable emporta le chanoine adultère aux enfers. Le troisième jour de sa damnation, la sainte Vierge descendit aux enfers, redemanda le chanoine au diable, disant qu'il lui appartenait à cause qu'il récitait fréquemment la salutation angélique. Le diable, qui avait de meilleures raisons que la Vierge, soutint que M. l'abbé lui appartenait, que les *Ave Maria* n'équivalaient point quelques milliers d'adultères, et que le chanoine était de bonne prise. Après beaucoup de disputes, l'*Ave Maria* l'emporta sur l'adultère. Le chanoine ressuscita, et la Vierge lui ordonna, en reconnaissance, de réciter son office et de

chômer la fête de la conception immaculée.

HISTOIRE DE SUZON ET DE DEUX PRÉSIDENTS A MORTIER,

Extraite du livre qui doit paraître après ma mort.

Qui de vous aujourd'hui se fierait à Suzon ?

Les jacaux avaient beaucoup de femmes sages, des filles très honnêtes et un beau sexe qui changeait quelquefois de chemise. La perfection de la perfection était parmi les femmes à cause que la loi les faisait pendre ou caresser à coups de pierre, lorsqu'elles se laissaient caresser par les Gréluchons. Une jeune mariée nommée Suzon, belle comme une médaille, droite comme un I, vivait chastement. Deux vieux présidents à Mortier du grand Châtelet de Jéricho s'en amourachèrent ; comme ils étaient fort en-

tendus sur les coutumes de la banlieu de Jéricho, ils firent comme le R. P. Gribourbon et le muletier adorateur des gros charmes de Jeanne d'Arc, ils s'unirent pour avoir ses faveurs.

L'aîné de ces robins se nommait Gautier, il était âgé de quatre vingt-dix-neuf ans neuf mois, trente et un jours, vingt-trois heures quarante-neuf minutes et quatre-vingt-quatre secondes. Le cadet, Gargguille, n'avait tout au plus que quatre-vingt-dix-huit ans, vingt-trois mois, trente et un jours, cent-neuf minutes et vingt-trois secondes. Les deux présidents ne présidaient plus à rien. Il y avait au moins trente-cinq ans que leurs chastes présidentes n'avaient vu les pièces sur le bureau, le ruban d'or était retiré et ne conservait plus de son ancien éclat que le lâche de la houpe de leur bonnet carré. Un reguain de jeunesse prit à ces Messieurs, ils crurent que la pensée et la volonté étaient chez eux dans le degré de la perfection de Crémistic, en conséquence ils envoyèrent des poulets à Suzon. La belle les renvoya, elle ne voulait pas de poulets qu'elle ne les

eût apprêtés elle-même, elle craignait qu'ils n'eussent été lardés, à cause que le lard avait été défendu par sa loi.

Les poulets, ni le beau style épistolaire ne faisaient rien sur son cœur ; les magistrats s'imaginèrent que leurs vieux visages feraient plus d'impression. Un air ancien, disaient-ils, est respectable. Nos physionomies ne sont point de ce siècle, mais nos perruques sont de l'an passé. Quoique l'hiver ne soit pas le printemps, un soleil de décembre réjouit encore, et la nature fait quelquefois des miracles.

Suzon aimait la propreté, sa religion prêchait les ablutions et les chemises blanches. Un canon de sa loi faisait manger des pigeonneaux aux prêtres, augmentant leurs ordinaires, quand les filles n'étaient point extraordinaires. La jeune femme avait été affligée pendant cinq jours d'un accident périodique, dans une partie sujette à tant d'autres. Le cinquième jour de la maladie, elle prenait les remèdes de la loi, de l'eau claire et une chemise blanche; elle choisissait pour cette cérémonie religieuse

un endroit écarté de son jardin où il y avait une fontaine, appelée la *Cuvette ovale*. Les vieux sénateurs savaient les rubriques de la loi, les us et coutumes des Pays-Bas, ils se cachèrent dans le jardin, à dessein de voir les cérémonies de l'ablution.

La chaste Suzon alla à la fontaine de la Cuvette ovale, regarda autour d'elle et ne voyant personne se déshabilla. Aussitôt qu'elle eut ôté un grand fichu et montré une gorge éblouissante, les présidents qui la regardaient de loin avec des lorgnettes d'opéra, furent émus de ses charmes et dirent entr'eux: « Confrère, sentez-vous remuer le vieil homme ? — Non encore, répondit le président Gautier. » Suzon découvrit son derrière. A ce spectacle les mortiers s'approchèrent et dirent à la belle: « Madame, l'occasion fait le larron, vous êtes sans jupon et sans chemise, c'est une charité de couvrir ceux qui sont nus; comme nous savons notre catéchisme, nous sentons une joie inexprimable d'être bienfaisants au prochain et surtout quand le prochain est coiffé comme vous. De grâce, agréez la peine que nous

voulons prendre de cacher votre nudité; ne rougissez pas, Madame, de vous abandonner à notre charité. Cette vertu est ingénieuse, douce, discrète et tranquille. »

Un si beau serment sur la charité devait produire son effet sur un cœur qui n'était point encore endurci. Suzon, honteuse d'avoir montré son derrière à deux présidents du grand Châtelet, ne savait quoi répondre. « Auriez-vous, la belle dame, lui dit un des magistrats, le mauvais goût d'aimer votre mari? En vérité c'est vous anéantir, votre mari est un impertinent de vous enterrer dans ses bras; êtes-vous faite pour un mari? donnez sans scrupule, madame, cent coups de canif dans le contrat de mariage, cette misère griffonnée est un chiffon... vive le plaisir de faire un mari cocu... » Le président Garguille s'émancipait; on pardonne ces étourderies à la jeunesse, et les femmes aiment les étourdis.

La jeune femme, revenue de son étonnement, dit à ses amants : « En vérité, messieurs, vous n'êtes point honnêtes de prendre ainsi les dames au saut de la Cuvette ovale·

Cela est effroyable ; quel langage tenez-vous pour des tuteurs du roi de Jéricho? Vous devriez être plus sages qu'un chanoine de Notre-Dame. Comment, vous envoyez les filles à Saint Martin et vous cherchez à me corrompre ! comment, une fille comme moi, qui a été élevée à Saint-Cyr !... Comment voulez-vous que je fasse mon mari cocu ? Je n'ai point vu cela dans mes heures ; voyez ces messieurs, ils veulent... il faut du temps pour faire un cocu.—Ne vous fâchez pas, Madame, dit le président Gautier, c'est la plus petite chose du monde, il faut pour faire un cocu le temps précisément de cuire un œuf frais. — Cela vous plaît à dire, répondit la chaste Suzon ; à quatre-vingt-dix-neuf ans on ne jette pas sitôt les cocus en moule. — Oh ! dit le jeune président Garguille, des yeux éblouissants comme les vôtres, Madame, une main aussi charmante est un trésor dans un ménage, nos biens grossissent dans les mains d'une femme sage; heureuses mille fois heureuses celles qui savent manier les pelotons de laines et l'aiguille, dit le sage Pangloss dans la femme qu'on ne trouve point.— Vous avez

bien de la foi à mes reliques, Messieurs, je n'en ai pas tant aux vôtres, si vous n'aviez que vingt ans... tenez, en vérité. vous avez tort... pourquoi êtes-vous si vieux ? vous vous en tireriez fort mal, croyez-moi, ne déshonorez point le mortier. »

Le président Gautier, devenu plus tendre par la résistance de Suzon, lui dit : Madame, nous nous flattons d'un heureux succès, dussions-nous périr sur le champ d'honneur, nous pousserons notre pointe ; vous avez entendu parler Titon, eh bien ! l'aurore préférait ce vieillard aux blondins et aux agréables. » Suzon qui n'avait lu que les fables de son pays, ignorait celles des Grecs, qui, aux noms près, étaient les mêmes fables, dit à ses amoureux : « Finissez, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on me chansonne dans Jéricho ; vous savez qu'il y a de mauvais rimeurs, et puis que penseraient les femmes ? Voyez-vous diraient-elles, la Suzon donne ses faveurs à Gautier, à Garguille. » La chaste Suzon tint ferme aux instances des magistrats. L'entêtement d'une jeune femme, qui a des préjugés contre les vieillards, est terrible ; le sexe

est toujours vertueux vis-à-vis des gens qu'il n'aime pas.

Les soupirants, rebutés de la fermeté de Suzon, l'accablèrent d'injures, la traitèrent de coquine et la menacèrent de la faire pendre. « Vous avez un mauvais goût pour les jeunes gens et les vieux jansénistes. Vous nous refusez vos soins parce que nous sommes molinistes, pour vous empêcher d'être contraire à notre parti, nous allons vous accuser au grand Châtelet de vous avoir surprise ici dans les bras d'un janséniste. » Suzon, répondit sans s'émouvoir : « Messieurs, comme il vous plaira. »

Dans ce temps-là, on avait une idée fort triste du cocuage ; les jacaux qui n'avaient point lu les *Métamorphoses d'Ovide*, ni les bons livres, ne voulaient pas que les femmes se mêlassent de changer les hommes en oiseaux. Ils faisaient pendre celles qui se chargeaient de la coiffure de leur mari. L'ignorance est une terrible chose.

L'affaire de Suzon, portée au tribunal d'un peuple qui pendait les belles femmes pour une faiblesse, eut un malheureux succès.

L'accusée fut condamnée à être pendue. On allait exécuter la sentence lorsqu'un écolier de douze ans, nommé Poucet Dandin, revenant du collége, passa heureusement dans la cour du grand Châtelet. Le jeune enfant voyant tout ce peuple amassé demanda à un Parisien qui était auprès de lui, ce qui amenait tant de monde. « Dame, lui dit le bourgeois de Paris, mon garçon, vous n'avez donc pas entendu crier la sentence d'une coquine qui gâte les jansénistes ? C'est la belle Suzon qu'on va pendre au Carrefour de la Croix-Rouge. — Est-elle jolie, dit l'écolier ? — Oui, c'est une grivoise qui *aimait* les amoureux comme le pain blanc ; deux présidents à mortier l'ont attrapée avec son vieux Gréluchon de janséniste. — Vous vous trompez, dit le petit Poucet, cela ne peut être ; quand une jolie femme fait son mari cocu elle n'appelle jamais Messieurs de la grande chambre ni les présidents du Châtelet. — Qui voulez-vous donc qu'elle appelle, dit le badeau ? — Personne, répondit Dandin ; » et Dandin avait raison.

L'écolier, touché du sort de Suzon, monta

précipitamment dans la grande chambre du Châtelet, et s'adressant aux magistrats, il leur dit : « Messeigneurs du grand Châtelet, vous n'êtes que des ânes. » C'était l'usage dans ce temps-là d'insulter les magistrats. Les jésuites de Jéricho enseignaient cette mauvaise morale à leurs élèves et cela à cause que les écoliers de douze ans avaient beaucoup d'autorité dans les trois chambres du grand Châtelet de Jéricho.

Les magistrats, qui prenaient les sottises pour des compliments, firent attention à l'éloquence du petit Dandin, ordonnèrent un sursit d'exécution, et mirent l'écolier à la place de leur premier Président, en lui disant : « Mon jeune garçon, vous avez l'air d'un morveux bien élevé; vous êtes probablement un premier de sixième, vous descendez peut-être de la bonne race des Georges Dandin ou de la branche des Dandin qui jugeaient dans les caves et dans les gouttières les grandes causes des chats et des chiens. Vu ces raisons, la Cour vous choisit à perpétuité pour son premier Président. »

Poucet Dandin, flatté du rang que le grand

Châtelet venait de lui donner, remercia la Cour, et s'adressant à toutes les chambres assemblées, il leur dit : « Messieurs, j'accepte le rang que vous me donnez, avec ces sentiments qu'on doit à l'estime que vous avez pour les écoliers. Dans l'affaire de Mme Suzon vous avez dormi à l'audience ; il ne faut jamais dormir dans la cause d'une jolie femme ; qui sont les témoins qui déposent contre elle ? — Monsieur l'écolier, dit l'avocat général, ce sont les nommés Michel-Cassandre-Mathusalem Gautier, Adam-Blaise-Hérode Garguille, présidents à Mortier de cette chambre. La Cour dans l'affaire a suivi le § LXXXIXe du traité des causes véreuses de Dumoulin, où, sur l'explication du *Digeste testis titicu... cu... Cujas*, après Charondas et Bacquet, assure que le témoignage de deux vieillards est préférable à celui d'un écolier de sixième, en conséquence la Cour a prononcé la sentence de mort contre la nommée Suzon, atteinte et convaincue d'avoir vendu ses faveurs au parti janséniste. »

L'homme du roi ayant parlé, le petit Dan-

din se leva et dit à l'assemblée : « Messieurs, vu les raisons solides de l'avocat du roi, je condamne les nommés Michel-Cassandre-Mathusalem Gautier, Adam-Blaise-Hérode Garguille, à être préalablement conduits ès prisons du petit Châtelet pour être appliqués à la question ordinaire et extraordinaire. » On arrêta les deux vieillards, on les conduisit en prison, où on leur fit subir la question.

Dans ce temps-là, la question ordinaire était exécutée par deux sœurs du Pot qui administraient au coupable, de cinq en cinq minutes, un lavement d'eau à la glace. Elles appliquaient, tous le temps que durait la question, trente-six emplâtres de mouches cantarides au patient, trois au derrière, deux aux aînes ; en posant ces dernières, les sœurs du Pot élevaient leurs cœurs à l'Éternel.

La question extraordinaire se faisait avec les oraisons et les prières anciennes qui servaient aux épreuves du fer chaud et aux eaux chaudes. On passait une longue perche dans le derrière du patient. on le portait ainsi en

procession, il était précédé de la bannière de la paroisse et suivi du chapitre de Notre-Dame de Jéricho, M. l'archevêque à leur tête. Les chantres entonnaient ce verset du psaume : *Manducaverunt Jacob, ils ont mangé Jacob.* Le chœur répondait : *On a commencé par les fesses parce que la moutarde venait après.* On faisait soixante-sept stations, à chaque on secouait soixante-sept fois le patient perché au bout du bâton. Cette cérémonie faite, monseigneur et les chanoines venaient lui cracher au derrière. Les présidents, qui n'avaient pu soutenir les honneurs de la procession, se coupèrent dans les interrogations. Le président Gautier avoua qu'il avait vu la Suzon et son janséniste sur un pommier, Garguille déclara que c'était un poirier.

Le petit Dandin voyant que ces MM. se coupaient s'écria : « Voyez-vous que ces deux malheureux n'ont pas les premières notions de la botanique, ils ne connaissent que la plante des pieds ; Suzon ne peut avoir accordé ses faveurs sur deux arbres, les vieux jansénistes ne font point, comme les

francs-maçons, les choses par trois; ainsi messieurs, vos présidents sont coupables. » Le grand Châtelet de Jéricho vit bien que l'écolier Dandin était éclairé par Crémistic. On prononça l'arrêt de mort, et les coupables furent pendus.

Ce jugement, qui a extasié l'antiquité, n'est point si admirable. Les deux vieillards, épris des charmes de Suzon, pouvaient équivoquer facilement en prenant un arbre pour un autre, surtout dans un jardin où les pommiers et les poiriers étaient multipliés. Un mari qui surprend sa femme sous des arbres entre les bras d'un autre ne va point regarder au ciel pour savoir sous quelle constellation se fait la jonction du Capricorne, ou s'il y a des pommiers. Les deux présidents connaissaient peut-être mieux les filles que les arbres. L'écolier de Jéricho n'avait aucune autorité dans la Cour souveraine du grand Châtelet pour casser la sentence, et donner, à douze ans, la loi à d'anciens magistrats. L'histoire de Suzon est un vrai comte de ma mère l'oie.

HISTOIRE MERVEILLEUSE ET ÉDIFIANTE DE GODEMICHÉ,

Trouvée dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de la Sacrée Congrégation des Rits.

Son air natal est celui de la Grille.

Godemiché, italien de naissance, naquit de parents catholiques, l'an premier de la création des vœux monastiques; de jeunes filles de quinze ans, à qui les lois ne laissaient pas la liberté de disposer de leur patrimoine, avaient disposé, dès cet âge, de leur liberté, bien précieux sans lequel les autres sont sans substance. Ces innocentes avaient fait le marché de bonne heure, dans la crainte de faire des enfants ou d'être sollicitées par de beaux garçons, qui sollicitent toujours les filles à en faire.

Les porte-collets de ce temps-là, plus froids que les porte-collets de ce temps-ci, avaient prêché et assuré à ces filles qu'un habit de bon goût offensait le ciel, qu'un

vêtement ridicule et grotesque allait mieux à des vierges destinées par la création de l'argile du premier homme à jouir du bonheur éternel. Les haillons, qui rendent la vertu maussade, sont de très saintes choses. Un capucin habillé en satire, en égipan, est un objet très récréatif pour les anges. Ces indignes mal vêtus dans ce monde, seront richement habillés là-haut où ils occuperont les premières loges. Leur crasse, leur vilaine barbe et leur vermine, placées à côté de l'agneau sans tache, jetteront un furieux éclat dans le paradis. L'incroyable et l'extraordinaire entrent aisément dans l'esprit des filles de quinze ans, parce que les filles de quinze ans sont très crédules.

Une nonnaine, nommée sœur Conception, était rongée de certains cousins issus de la même nation de ceux dont se plaignait l'apôtre des nations. Le directeur du couvent s'amouracha d'elle, il cherchait à triompher de sa vertu. La sœur, qui avait fait vœu d'être stérile à dessein d'augmenter la gloire de l'Être suprême, s'opposait aux désirs naturels du directeur. Le moine, vigoureux, ai-

mait les filles à cause que sa mère avait été fille, lui disait : « En vérité, ma chère sœur, votre caprice est inconcevable, pourquoi vous laisser manger des cousins ? Un malade qui peut se soulager et qui ne le fait pas, offense le ciel. La pâleur mortelle répandue sur votre front annonce que vous ne garderez plus longtemps votre pucelage. Quel chien de plaisir de laisser pourrir de si belles choses dans la terre ? Ah ! ma chère sœur, n'enfouissez point vos talents, il vaut mieux faire un enfant que de ne rien faire. La nature pour engager les filles au travail, attache des plaisirs à cette besogne. Quelle sensation trouvez-vous d'obéir à une supérieure stupide, croyez-moi, tuez vos cousins ; tenez, ma sœur, je me charge volontiers de l'opération ; essayez, l'instrument meurtrier vous fera plaisir. » La sœur, ébranlée par les discours de son directeur, consentit à la mort des cousins.

Aussitôt que la sœur vit l'appareil et surtout l'instrument qui devait tuer tous les cousins, elle recula et parut étonnée : « Comment, mon Révérend Père, lui dit-elle,

croyez-vous tuer mes cousins avec une misère comme votre instrument, il faut un bras plus fort que celui-là. — Ne vous inquiétez pas, lui dit le cordelier, c'est le meilleur de l'ordre, il a eu trente-six voix au dernier Chapitre général. » La nonne qui croyait en Dieu et dans le père directeur, se laissa persuader. Le pater tua les cousins. La sœur trouva l'opération si douce, l'instrument meurtrier si agréable, qu'elle désirait d'avoir encore des cousins à détruire.

Depuis le massacre des cousins, le directeur était intrigué sur les suites de cet assassinat. Il craignait que les cendres de ces animaux ne renaquissent comme celles du Phénix et ne produisissent un gros garçon. L'inquisition, les pères jacobins et la Sac rée Congrégation des rits défendaient dans ce temps-là aux cordeliers, aux moines et aux confesseurs de faire des enfants aux filles ; à cause qu'ils avaient dit des paroles qui n'étaient point dans la loi. Un directeur était brûlé par les bourreaux du Saint Père, quand il s'avisait de diriger le corps de ses pénitentes. Le cordelier alla consulter une vieille

sorcière logée dans une cabane aux pieds du *Monte Cavallo*. Cette femme avait été protégée de plusieurs papes à cause qu'elle avait deviné en jouant les cartes que le Saint-Esprit les choisirait. Les cardinaux allaient la consulter chaque fois qu'il mourait un pape, et la sorcière était fort considérée du Sacré Collège.

Le moine, en l'abordant, lui dit. « La signora Moïsa Merlina Dandora, j'ai connu en chair et en os une jeune nonne qui avait la peau blanche comme du pain béni, la taille droite comme un cierge pascal, le visage vermeil comme le sang de Saint Janvier, des yeux brillants comme les œufs de Pâques, une fille enfin charmante comme les onze mille vierges. — Vous avez fait sans doute un enfant à cette belle nonne, lui dit la sorcière. — Oui, la signora, répondit le moine. — Mon père, il n'y a point de mal à ça, les abbés font de cette magie-là tous les jours, sans aller au sabat ; que voulez-vous donc de moi ? — Je voudrais, dit le moine, que la sœur ne devint pas enceinte. — Cela n'est point aisé, cependant je vais consulter mon

grimoire. » La sorcière prit un jeu de cartes, c'était son livre de magie, elle fit passer et repasser des carreaux, des trêfles, sans rien découvrir, le valet de pique, accompagné d'un as rouge, parut tout à coup ; à ce spectacle la sorcière s'écria : « Vive le diable, la religieuse accouchera d'un mâle. — Notre Dame de Lorette, dit le directeur, je suis perdu ! — Ne craignez rien, lui dit la signora, ce qu'elle mettra au monde ne sera point un enfant. Une vieille sibille de la marche d'Ancone a prédit dans le chapitre 23 de la bonne foi au diable, que l'an premier de l'ère monastique, une Vierge enfantera Godemiché. Cet enfant, l'image de la virilité, sera le consolateur des filles et l'allègement des misères de la grilie.

» Afin que le miracle réussisse, vous ferez manger des mandragores à la nonne. Du temps d'un ancien patriarche qui n'était point du tout sorcier et qui fut le père d'un peuple qui n'était point sorcier, on croyait que les mandragores faisaient des enfants, à cause que leurs racines portaient la figure des choses qui font les enfants. Vous savez qu'en

bonne physique la figure ne produit jamais la réalité, en sottise et en sorcellerie la figure détruit la réalité. Vous prendrez donc une livre de mandragores, une once d'étoupes(*) qu'on a brûlées fort inutilement à l'exaltation du dernier pape ; vous délayerez ces simples dans une pinte d'eau lustrale et demi-setier de lait d'anesse : du tout vous ferez un boudin blanc que vous ferez manger à la sœur enceinte.

» Après que la nonne aura pris cette potion, vous direz l'oraison des quarante jours que vous trouverez dans de mauvais livres de prières. Le dernier jour de la quarantaine vous demanderez à la Sainte Vierge que le sortilège s'accomplisse à cause que vers la fin de l'oraison des quarante jours il y a une pause où la rubrique avertit de demander ce

---

(1) On brûle des étoupes à l'exaltation des Papes en leur criant bien fort aux oreilles *Sancte Pater sic transit gloria mundi.* Saint Père voilà comme passe la gloire du monde. Malgré ce feu d'artifice le Pape est fort attaché au patrimoine, à ses trois couronnes et à ses prérogatives.

que l'on veut, que la Vierge l'accordera à ceux et celles qui le lui demanderont dévotement Après l'oraison vous prendrez de l'eau bénite, vous ferez signe de la croix le trois fois, et au lieu de dire *in nomine patri* etc. vous direz ces paroles de Despautere *Corbafus hic aut hæc grossus*. Pendant neuf jours vous direz l'oraison suivante à saint Guinolé : le latin de cette oraison ne vaut pas le diable. Ne vous en étonnez point, on sait par l'histoire de Loudun, et la tradition de tous les possédés, que le diable parle latin comme un fiacre. »

L'oraison que la signora Moïsa Martina Dandora donna au directeur était bâtie en ces termes.

Oremus.

Sanctus Guinolus confessor Ecclesiæ, rogo te per gloriam tuam collatam a sanctissimam papam et per fidem quem provinciam armoricam habet circam tuam reliquiam ut sororem conceptionem largire digneris à peste à furore normandorum liberare ac puerum de ejus utero rejicere sicut sacerdos templi tui repulsat scipionenem tuam quando mulieres devotas eunt scabere tuum sanctum instrumentum.

Per sanctum dactilum tuum compositum longo cum duobus brevitus. Amen. (*).

Le directeur exécuta toutes les oraisons sans scrupule. Il avait étudié son traité du scandale chez les jésuites, il était persuadé qu'on pouvait en conscience commettre saintement dix crimes pour en cacher un. Il fit un boudin de mandragore et le fit manger à le sœur Conception.

Quelques jours après avoir manger le boudin la nonne enfla. La mère abbesse, qui connaissait la bonté des verrous et des grilles de son parloir, ne savait à quoi attribuer l'épaississement de sœur Conception. Elle crut quelque temps que c'était un mystère.

---

(1) Saint Guinolé, confesseur de l'Eglise, je te prie, par la gloire que t'a conféré le Saint Père et par la foi que la province de Bretagne a pour ta relique, que tu daignes délivrer la sœur Conception de la peste, de la fureur des Normands et rejeter de son sein l'enfant qu'elle a conçu, ainsi que le prêtre de ta chapelle répousse ta béquille quand le devot sexe va gratter ton saint instrument : par ton S. dactile composé d'une longue et de deux brêves : Ainsi soit-il.

Le mystère croissant chaque jour elle eut des inquiétudes. En fille prudente, elle appella le confesseur extraordinaire pour interroger la nonne, et savoir si le diable ne pouvait point engrossir les filles. Le confesseur, qui était un mathurin, demanda à la nonne si elle n'avait point 'greluchonné avec des faraux. « Non, mon révérend, lui dit la sœur. — Mais n'auriez-vous pas joué au *qui met-on*, il y a sept à huit ans, avec de beaux garçons ?— Hélas mon Père, je n'avais alors que sept ans, est-on si longtemps à faire un enfant ? — Oui, dit le Père mathurin, surtout quand les filles sont difficiles à accoucher ; nous savons par l'Écriture Sainte que la mère de Saint Christophe a été dix-huit mois à le faire ; peut être que vous avez un Saint Christophe dans le ventre ! en ce cas, je vous plains, ma chère sœur ; car le gros Saint-Christophe a occasionné de furieuses douleurs et de terribles coliques à madame sa mère en le mettant au monde: Dame, aussi il était si grand que ça faisait trembler. » Le casuiste ne concevant rien à la grossesse de la sœur Conception, l'attribua au diable,

selon l'usage de ce temps-là, de charger cette bête des accidents ou des événements que l'ignorance ne concevait pas. Sans le diable, les directeurs seraient souvent sans bonnes raisons.

Le cas de la sœur enceinte étant regardé comme un cas réservé au Saint-Siège, on le proposa à la Congrégation du Saint Index qui décida avec le Saint Père qu'il fallait derechef interroger la nonne, la menacer sous peine d'excommunication majeure de déclarer la véritable cause de sa grossesse. On députa en conséquence un légat à *latere*, qui conjura la sœur par la chaise percée du Saint Père de lui déclarer la vérité. La religieuse tenant ferme contre les foudres du Vatican, n'avoua rien. Le légat ne pouvant tirer aucun éclaircissement s'avisa de demander si elle n'avait pas mangé du boudin. La nonne avoua qu'elle en avait convoité longtemps, que son directeur lui en avait donné et que le boudin lui avait procuré des rapports et des envies de vomir.

Le légat rapporta l'affaire à la sacrée Congrégation des Rits, qui convoqua la sacrée

Congrégation *de auxiliis* et tous les cardinaux (*). On fut longtemps avant de décider, mais non pas un siècle comme dans la cause des capuchons pointus des cordeliers qui occupa quatre souverains pontifes. Les congrégations assemblées décidèrent qu'il fallait s'informer de quelle couleur était le boudin que la sœur avait mangé; en conséquence on renvoya le légat chargé de nouvelles instructions relatives aux couleurs.

L'envoyé du Saint-Siège rapporta que la sœur avait mangé du boudin blanc. Les docteurs consultèrent l'Écriture, ils trouvèrent un passage où Salomon parlait de boudin, mais ce passage ne décidait que pour le boudin noir. Il était conçu en ces termes : *nigra sum sed formosa*. Pour l'approprier au boudin blanc, on consulta les auteurs grecs, les vieilles poliglottes, le talmud, le texte hébreu, le samaritain et la

---

(1) On donnait ce titre de cardinal aux curés du Rome : aujourd'hui on le donne à des êtres inutiles qui, inférieurs aux évêques, ont acquis, on ne sait trop pourquoi, le pouvoir d'élire les papes.

bible de Mons. Ces livres, qui se contredisent toujours, furent par hasard d'accord sur le boudin noir. Les sacrées congrégations ne pouvant rien décider sur cette grossesse, renvoyèrent l'affaire aux médecins.

Il y avait à Rome dans ce temps-là, deux cent-treize Hippocrates ignorants comme le sont ordinairement ces docteurs adversaires de la santé. La faculté, avec monsieur le doyen en tête, examina le cas de la sœur Conception : après beaucoup de grec et de latin inutilement prodigué, on décida que le boudin, composé de graisse et d'autres viandes indigestes, ne pouvant se dissoudre aisément dans l'estomac, séjournait longtemps dans les dernières voies, et s'arrêtait avec irritation dans le boyau rectum, et que de là provenait l'enflure de la malade; à cause que Gallien a dit que le ventre rempli de boudins était plus enflé ordinairement, que le ventre d'un homme qui n'avait pas mangé depuis trois jours, *repletio betolii pessima.*

Un accident malheureux fit accoucher la sœur avant terme, elle rêva qu'elle était à

sa toilette à mettre des bijoux à ses oreilles, elle croyait dans son rêve que ses bijoux étaient des diamants ; mais aussitôt qu'elle prit son miroir pour voir l'effet que les bijoux feraient, elle fut effrayée de voir en leur place les deux pendants d'oreilles qu'Origènes se coupa pour avoir le royaume des cieux. Au cri perçant qu'elle jeta, elle fit accourir la mère abbesse et les quatre discrètes ; à peine ces nonnes furent-elles entrées dans la chambre de sœur Conception, qu'elle sentit les grandes douleurs de l'enfantement.

Godemiché commençait déjà à paraître à la porte du monde. Les discrètes, les lunettes sur le nez, regardaient son entrée triomphante et s'écriaient de temps en temps : *Jesus*, *Maria*, le boudin avance. A chaque effort de la sœur Conception, le corps de Godemiché sortait de plus en plus. Les vieilles, un chapelet à la main, priaient le ciel, notre Dame des Sept-Douleurs ou de la Compassion, pour l'heureuse délivrance de leur consœur, et de temps en temps encourageaient de leur voix rauque la pauvre

malade. Bref, l'enfant vint au monde. La jeune abbesse le reçut dans une guimpe fine, les discrètes étonnées, le prirent d'abord pour un écritoire. Vive Jésus ! dit la plus vieille, le boudin est un écritoire : voyez-vous l'encrier et le sablier ? L'abbesse, qui n'était pas si bête, sentant palpiter l'écritoire dans sa main, le mit dans sa gorge pour le ranimer.

Godemiché n'était pas comme les hommes obligé de passer par les misères de l'enfance. Dès qu'il fut dans le sein de la jeune abbesse il s'électrisa et prit aussitôt l'âge de puberté. Le premier usage qu'il fit de son existence fut de glisser du corset de l'abbesse vers un endroit que la pudeur m'empêche de nommer dans un siècle où la décence est un si beau mot. L'abbesse tomba dans l'instant en extase, ses yeux mourants et presque fermés par le plaisir : un mouvement délicieux l'agitait voluptueusement; à chaque secousse que lui donnait Godemiché, elle s'écriait : Ah !..., ah ! j'expire... mon bon Jésus, est-il possible que ta bonté ait rendu tes créatures susceptibles de tels ravissements ?

A peine Godemiché eut-il rempli de son onction la mère abbesse, qu'il s'envola sous le jupon d'une jeune novice : la nonne tomba à l'instant dans cet état charmant, qui rend les mortels égaux aux dieux. Ah cœur ! s'écria-t-elle, ô plaisir... je meurs... j'expire... attends... finis. . non, continues. Un silence enchanteur succéda à ce barbouillage ; bref, Godemiché, comme un papillon volage ou comme un Français, voltigea de nonnes en nonnes, les combla de plaisirs. Fatigué de tant d'exploits, le héros tomba à terre. Une vieille discrète le ramassa, et croyant le ranimer dans son sein comme elle avait vu faire à son abbesse, elle ne fit que hâter le moment de son trépas : le valeureux Godemiché, épuisé de fatigue et saisi par le froid qui le prit subitement dans les tetons secs de la douairière, expira.

L'abbesse et les nonnes, revenues de l'extase où le plaisir les avait plongées, demandèrent où était le dieu qui les avait enchantées. La vieille le tira de son sein et leur montra le pauvre Godemiché sans vie : à ce spectacle, elles versèrent un torrent de

larmes; l'amour, ce vrai consolateur du monde, leur donna l'idée de faire une figure semblable à celle du défunt. On la fit d'abord de chamois, quelque temps après de velours (*a*) et les siècles perfectionnèrent tellement l'instrument qu'on introduisit dans son sein un petit réservoir de lait chaud qu'un piston artistement construit élance avec vigueur dans le séjour constant des plaisirs; depuis ce temps, l'image sert de réalité : la figure du mort a passé dans tous les couvents où il a pris le nom honnête de bréviaire du diocèse.

---

(1) Dans un abbaye en champagne, un notaire un peu mouton, faisait l'inventaire des meubles d'une abbesse mit bêtement sur la liste. Item *un instrument de velours à l'usage de la défunte.*

HISTOIRE DES SEPT FILS AIMON.

Extraite du livre qui paraîtra après ma mort.

Que l'affreux fanatisme a troublé les mortels!

Alexandre, surnommé le *Grand*, pour avoir été le plus fameux bourreau de la terre, était comme dieu fils de Jupiter, et comme homme, fils de Philippe, roi de Macédoine. Le divin Alexandre mourut. Le destin le permit ainsi, dans la crainte de scandaliser les hommes assez méchants pour mépriser la Divinité, si elle eût fait un fils mortel. Car un Dieu immortel qui fait un enfant à une petite créature humaine commet une espèce de bestialité, plus grande que celle pour laquelle on brûle tant de malheureux bergers et de garçons d'écurie, qu'on retirerait aisément de ce vice, si on leur donnait tout naturellement une jolie fille. Mais on aime mieux faire de la cendre avec des hommes, parce qu'ils sont nécessaires à l'État.

Après la mort de ce monarque, un enfant nommé Antiochus, trouvé parmi les œuvres de sa majesté, succéda à quelques fragments du royaume de son père. Il fit la guerre aux Jacaux et pris Jérusalem. Quelques honnêtes bourgeois de cette ville, ornés d'un peu de sens commun depuis qu'ils se communiquaient aux étrangers, se rangèrent du parti du roi, prirent le ton aimable des gentils, ne coupèrent plus le prépuce à leurs enfants, mangèrent du jambon, des poulets piqués, et trouvèrent que cela était bon.

Pour subvenir au besoin de l'État, Antiochus avait enlevé de Jérusalem, les chandeliers d'or, les ustensiles et toute la vaisselle du saint suaire. La perte de la vaisselle et des ustensiles consterna tellement Jésusalem, que les filles, dit le P. Berruyer, *furent affaiblies, la beauté des femmes fut changée*, et cela à cause qu'il n'y avait plus d'ustensiles dans Israël.

Cette vaisselle changée en écus fut la cause qu'on ne fêta plus le dimanche dans Sion, parce qu'on ne pouvait chô-

mer cette fête sans vaisselle ; comme si les chandeliers, les pelles à feu et les encensoirs étaient nécessaires à marquer l'honneur et la reconnaissance qu'on doit si naturellement à l'auteur de tout bien.

Le roi, instruit que ces petites misères n'avaient rien de commun avec le vrai culte, ordonna à ses sujets d'observer la loi naturelle, d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, de ne plus égorger ceux qui ont des prépuces, d'abandonner généreusement le sabat aux sorciers, de ne plus brûler des poumons de bœuf, des pieds de mouton et des rognons de veau. Sa majesté représenta qu'il valait mieux donner le bœuf aux pauvres, qu'elle savait très particulièrement que Crémistic n'était point anglais, qu'il n'aimait point le rosbif. Ici le P. Berruyer assure que pour faire observer son ordonnance, Antiochus fit étrangler les petits enfants au cou de leurs mères. Un monarque élevé à la cour des Césars, où il avait sucé la douceur et l'urbanité romaines n'était pas capable d'une action aussi indigne. Le P. Berru-

yer, comme disent les Italiens, nous conte des couillonnades.

Mathieu Aimon, fils de Simon Aimon, la véritable souche de la famille des quatre fils Aimon, était depuis peu de temps sacristain de la chapelle du Saint-Suaire. Mathieu avait sept enfants prêtres, habitués de la même chapelle. Ces églisiers murmuraient contre les ordonnances du roi, se plaignaient surtout de ce qu'il avait enlevé la vaisselle, et que les Jacaux ne venaient plus chercher des évangiles.

Antiochus, informé de leur révolte, envoya un exempt de la connétablie d'Antioche pour les contraindre à se soumettre à ses lois. Mathieu et ses fils répondirent à l'envoyé au bâton : que leur religion leur défendait d'obéir au roi. Un des records, qui accompagnait l'exempt, dit à Mathieu : « mon révérend, vous avez tort, saint Paul recommande expressément l'obéissance aux souverains, votre mauvaise doctrine sent terriblement celle des jésuites. » Mathieu, rempli du saint zèle de la désobéissance, tua le record et l'exempt.

Cette action fanatique est sanctifiée par le P. Berruyer, qui assure : « que Crémistic inspira à Mathieu de désobéir au roi, de tuer ses envoyés et tous ceux qui avaient raison. » Antiochus, irrité de cette insolence, envoya une armée nombreuse contre Mathieu et les Jacaux que ce deravait soulevés. Les troupes de sa majesté se trouvèrent en face des ennemis un jour de sabat. Le général proposa la bataille aux révoltés ; ils la refusèrent sous prétexte que leur loi ne leur permettait pas de défendre leur vie le dimanche. En conséquence de cette rubrique ils se laissèrent égorger comme des moutons. Depuis cette aventure le P. Mathieu ordonna aux Jacaux de ne plus être si bêtes et surtout de se battre le jour du sabat.

Mathieu et ses fils coururent le pays, circoncirent les enfants qui avaient leur prépuce. Cette guerre dura longtemps ; les fils du bonhomme Aimon commandèrent tour à tour les révoltés, et furent tantôt battus, tantôt victorieux ; c'est le sort ordinaire des armes.

Depuis quelques mois, Antiochus avait entendu parler d'une société nommée la Franc-Maçonnerie. Les hommes initiés dans cet ordre étaient frères. On raisonnait diversement de cette fraternité. Les uns disaient que les maçons étaient des jésuites, les uns des innocents qui jouent à la chapelle comme font les enfants, les autres disaient qu'ils étaient des chimistes qui faisaient de l'or entre deux piliers, et qu'ils avaient une loge dans le temple de Jérusalem remplie de bijoux, d'ornements, de richesses et d'une tête à perruque. Le roi voulut connaître cette frérie ; il envoya à Jérusalem un certain Héliodore pour s'informer de ces hommes extraordinaires. L'envoyé arriva la veille de la saint Jean, il alla frapper de la part du roi à la porte de la loge. Il fut arrêté par le frère terrible, qui se mit à crier : *il pleut.*

Comme l'envoyé était un profane, deux sacrés apprentis vêtus de leurs tabliers blancs parurent aussitôt et rossèrent le profane ambassadeur à coups de règle.

Ce dernier se mit à faire le signe de *miséricorde* et à crier: *A moi les enfants de la veuve*. Il avait appris ce signe et ces paroles d'une fille du monde, à qui un jeune Français discret l'avait confié. A ces mots, la loge s'ouvrit, Héliodore vit quatre-vingts canons chargés qui l'épouvantèrent moins que le frère terrible. On reçut Héliodore maçon, et dans l'instant il vit, à ce que disent les francs-maçons, ce que l'esprit humain ne peut comprendre.

L'ambassadeur, étonné des vertus qu'il trouva parmi les maçons, ne put s'empêcher de leur dire : mes frères, depuis que j'ai l'honneur d'être de votre illustre société située à *l'orient de Jérusalem*, je m'aperçoit que le pape (1) est un sot de vous avoir excommunié. Vos lois sont dignes de l'humanité, celui qui a imagi-

(1) Rome a excommunié les francs-maçons. Cette censure est aussi ridicule, que celle de jeter un interdit sur un royaume à cause que le souverain ferait du bien à ses sujets et l'aumône aux pauvres.

né vos mystères, avait assurément plus d'esprit que celui qui a imaginé la messe. Vos canonnés de poudre forte valent mieux que la première et la seconde ablution de la messe, et le *memento* pour les trépassés.

Le vénérable, pour répondre aux politesses de l'ambassadeur, ordonna au frère premier surveillant de charger pour une santé respectable. Le vénérable frère surveillant se leva et dit : mes frères, la santé proposée par le très vénérable, est celle du roi Antiochus, notre auguste souverain ; nous la célèbrerons avec tous les honneurs de la maçonnerie par trois grands coups qui partiront de l'orient et seront répétés à l'occident ; alors on but à la santé du monarque et l'on fit un grand feu.

Mathieu Aimon mourut ; un certain jason obtint, pour une somme d'argent, la cure du Saint-Suaire. Le nouveau pasteur attaché à la cour, changea toutes les rubriques de l'office de la sainte Face, et fit construire vis-à-vis de la chapelle une place pour avoir des danseurs de corde et des joueurs de go-

belets, qui savaient escamoter les chapeaux aussi promptement que leurs descendants escamottent les mouchoirs dans la bourse d'Amsterdam (1).

Il y avait alors à Jérusalem un bonhomme nommé Nicodème, à qui l'on voulait faire manger de bonnes choses, entr'autres une cuisse de poulet piqué et une tranche de jambon. Comme le bonhomme avait peur de gâter son âme avec du jambon, il préféra la mort; et cela fut très agréable à Crémistic. Une bonne femme, le pendant du bonhomme, avait sept enfants qui ne mangeaient pas de lard. Le roi les fit venir et leur ordonna d'en manger, la famille protesta qu'elle n'en mangerait point. Le souverain les fit mourir

---

(1) Malgré l'apologie qu'un juif a fait composer en faveur de sa nation, les juifs n'ont jamais cultivé d'autre art que celui dont parle Arlequin cité devant la justice et condamné à être pendu pour l'amitié qu'il portait aux Belles-Lettres. Ceux d'Amsterdam unissent aux connaissances littéraires, le talent d'escamoter les mouchoirs; ils m'en ont pris trois en traversant leur quartier. C'est en reconnaissance de cette friponnerie que je les honore de ce petit *memento*.

comme des rebelles à ses ordres. La mère chanta pouille à Sa Majesté, et tout ce train se fit pour une misérable tranche de jambon.

Ce fut dans le temps des sept fils d'Aimon que le système de l'immortalité de l'âme et la résurrection future commença à prendre croyance. Quelques Jacaux s'imaginèrent d'autant plus aisément qu'ils ressusciteraient un jour, qu'ils voyaient les os de leurs pères empaquetés et confondus dans le cimetière où tous les hommes sont égaux.

Les corps, disaient les théologiens seront glorieux, parce qu'ils seront en cendres. Il est tout naturel de réduire en poussière ce qu'on veut rendre immortel, et vous voyez clair comme le jour, que la destruction de votre corps est une preuve triomphante de sa résurrection. Certain Jacaux qui savaient lire, disaient aux partisans de ce système : La résurrection des morts n'a pas été connue de nos pères. Le ciel leur avait bien promis le pays de Béthanie, du lait, du miel et des agneaux qui badineraient avec la gueule du loup, mais pas un mot de résurrection.

D'autres plus éclairés soutenaient que les animaux ressusciteraient aussi à cause qu'ils mouraient et pourrissaient comme les hommes. *Si la destruction de l'homme*, disaient-ils, est une preuve de sa résurrection, les brutes ont la même preuve.

La nature ne donne aucune autre idée aux hommes et aux animaux de leur résurrection, que celle de la métamorphose naturelle ou le changement des formes. La nature détruit les corps et les reproduit. Un vrai fidèle, un bon chétien enterré au pied d'un bon chrétien qui promet de bonnes poires, engraisse l'arbre; la substance de l'homme passe dans celle des poires, un petit maître mange de ces poires, sa maîtresse en mange aussi, il couche avec elle, lui donne du bon chrétien et le suc de la poire produit du bon chrétien après quelque séjour dans le sein virginal de la belle. Voilà comme la résurrection naturelle se fait et comment se forment les générations. La matière est une navette que la nature tient en main et fait jouer sans cesse.

La résurrection des hommes, disaient les

prêtres, est démontrée parce que cette promesse est imprimée et reliée dans un vieux livre. Ce livre, il est vrai, n'est point la nature, mais il est préférable à la nature, parce qu'il est plus riche et plus magnifique dans ses promesses que la nature. Un cordonnier qui donne 24 sols de la façon d'une paire de souliers trouvera plus d'ouvriers qu'un autre qui ne donnera que 12 sols. La nature est le second cordonnier, la révélation est le premier. Cette dernière est d'autant plus croyable, que la nature peut nous tromper et qu'il est impossible qu'un livre bien relié puisse nous tromper. Ces beaux raisonnements trouvaient des admirateurs qui assuraient que les prêtres raisonnaient fort juste sur des choses qu'ils n'entendaient pas.

Les hommes, disaient les uns, seront plus ou moins glorifiés à proportion de ce qu'ils auront souffert plus patiemment les misères de ce monde. Les animaux, disaient les autres, seront glorifiés comme les hommes à cause qu'ils souffrent davantage et ne murmurent point tant contre le créateur dont ils sont les très humbles créatures.

Les chevaux de fiacre de Jérusalem et de Paris sont réellement malheureux et par là dignes d'un meilleur sort; car il n'est point possible que la nature les ait destinés à tant de maux. C'est l'état déplorable des pauvres chevaux de Paris, qui a donné à Jean-Jacques Rousseau l'idée de son système de l'inégalité des conditions; son ouvrage ferait le comble de l'absurdité, si on voulait l'entendre de la nature de l'homme. J'ai un exemplaire de ce fameux discours ou j'ai mis à la place du mot *homme*, le mot *cheval*, par ce moyen j'entends parfaitement mon Jean-Jacques.

LES TROIS COUVENTS DE JÉSUITES.

Histoire extraite du livre en question.

Le feu sans doute aura pris par derrière.

Il y avait dans l'Orient trois couvents de jésuites qui n'aimaient pas les filles. Les ré-

vérends avaient détourné les canaux de la génération dans l'espoir de faire de beaux garçons sans le secours des belles filles. Le grand Crémistic, irrité de la conduite de ces moines, forma le dessein de les détruire, mais en garçon prudent, il consulta un certain Abraham Chaumeix qui avait des préjugés légitimes pour aimer les jésuites. Maître Abraham, lui dit-il, vous savez que la cousine de M. Vadé a dit publiquement *qu'elle avait des préjugés légitimes*, *que vous étiez un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soit mêlé de raisonner*, c'est une femme d'esprit que la cousine du cousin Vadé ? Enfin maître Abraham, comme vous êtes ce que vous êtes, je requiers votre avis sur le cas des jésuites qui se noircit de plus en plus. Le cri des filles qui sèchent sur pied comme les plantes sans rosée, est monté jusqu'à moi ; je n'aime pas, comme vous le savez, les restrictions mentales, les fripons, les contrebandiers et surtout les chevaliers de la manchette. Je veux détruire les trois couvents de jésuites et cet ordre meurtrier, s'il est possible.

Abraham Chaumeix avait des entrailles pour les préjugés et pour les jésuites, il fit un marché d'écolier avec Crémistic. Dans leur savant colloque on croit entendre deux enfants qui jouent aux épingles. Après avoir longtemps disputé, Chaumeix dit à Crémistic : « S'il se trouvait par hasard, monseigneur, parmi mes bons amis, une cinquantaine d'honnêtes gens qui aimassent les filles; ne pardonneriez-vous point à ceux qui aiment les beaux garçons. » Volontiers, dit Crémistic. Abraham n'ayant pas trouvé ce nombre, en proposa vingt-cinq. Crémistic qui ne voulait point gagner dans ses marchés et qui cherchait des préjugés légitimes pour pardonner, acquiesça encore à la proposition.

Chaumeix, enhardi par la bonté de son maître, lui dit : « Vous n'êtes pas si méchant que les vieux livres le disent, là, tout de bon, ne pardonneriez-vous point aux enfants d'Ignace s'il se trouvait parmi eux une demi-douzaine qui ne fut pas de la confrérie de la manchette ? Crémistic agréa la proposition. Abraham, ne pouvant trouver ce nombre et voyant qu'il usait ses poumons à plaider une

mauvaise cause, dit à monseigneur : faites comme il vous plaira, je vois à présent que le parlement de Paris a raison, que les auteurs de l'Encyclopédie et M. de Voltaire valent mieux que les jésuites.

Avant de mettre le feu aux trois couvents, Crémistic, qui aimait prodigieusement les grands hommes issus de la copulation de Jeanne d'Arc et de l'âne de saint Denis, sachant qu'Abraham Chaumeix avait un neveu nommé Martin Fréron qui faisait auprès des trois couvents le métier de barbouilleur de papier pour gagner dix écus, voulut le sauver de l'incendie.

Martin Fréron était un très mauvais sujet, que les jésuites, qui étaient aussi de très mauvais sujets, avaient chassé de leur société. Martin, à la sortie de chez les jésuites, s'était attaché au derrière d'un certain abbé Desfontaines, qui avait succédé à la chaire d'un ancien professeur nommé Duchauffour. L'abbé était le fléau des sots et le censeur des bons livres. Fréron se crut aussi habile que son professeur, mais comme il n'avait pas son génie, il se borna à ramasser les

saillies de cafés, les bons mots du parterre, pour remplir des feuilles périodiques que les sots admirent.

Crémistic, qui ne se fâche jamais contre les faiseurs de livres, à cause que quand Jupiter tonne, Jupiter a toujours tort, n'en voulait point au malheureux héros de l'écossaise, parce que dans le fond il n'avait point d'autre défaut que celui de mal juger des livres, d'injurier les talents et de mentir pour dix écus.

Monseigneur envoya deux jeunes postillons dans la ville où étaient les trois couvents des jésuites. Ils descendirent chez le neveu d'Abraham Chaumeix. Les Loyala, qui n'avaient plus de beaux garçons depuis l'arrêt du six août, étaient affamés de beaux garçons ; dès qu'ils surent l'arrivée des deux Greluchons, ils vinrent chez Fréron en procession avec la bannière de la Congrégation, où était cette devise parodiée de l'ode à Priape,

Et sans nos jeunes Alcibiades
Nous n'eussions pas médit des cœurs.

Ils entourent la porte du périodiste Le neveu d'Abraham voyant qu'ils voulaient insulter ses hôtes alla vers eux, et pour les détourner de leur mauvais dessein, il leur dit d'une façon honnête : Mes Révérends Pères, j'aime votre société, daignez entrer chez moi, j'ai d'excellents vins, nous boirons un coup, et si vous aimez la bagatelle, j'ai une femme qui n'est point jolie, mais elle est bonne assez pour vous ; vous savez le refrain de la chanson déshonnête de l'abbé de Lattaignant,

Qui peut lire le mari,
Peut bien caresser aussi
La femme.

Si ma compagne ne vous suffit pas, j'ai deux filles, et la vieille maîtresse de l'abbé de la Porte, c'est une vierge au moins qu'il faut ménager, elle ne tient plus à rien, elle tombe comme les productions de monsieur l'abbé.

Ses écrits
Plus pourris,

Que sa garce ;
Tombent comme elle en lambeaux,
Sur les quais par morceaux,
Chaque feuille est éparse.

Les jésuites répondirent au neveu d'Abraham : « Vous êtes bien honnête, Martin, de nous offrir une garce et deux pucelles, gardez-les pour vous. — Nous sommes profès du quatrième vœu, nous avons renoncé aux filles, nous devons une obéissance aveugle à notre général, vous voyez qu'il nous faut absolument les deux beaux garçons que vous recellez chez vous. »

Les postillons indignés des procédés des inigistes, pressèrent Martin de quitter au plutôt sa maison, de fuir dans la campagne avec son épouse et ses deux filles qui étaient encore pucelles et qui l'auraient été longtemps sans leur industrie. Les postillons en leur ordonnant de fuir, leur avaient défendu de regarder derrière elles, à cause que c'était par derrière que le feu devait prendre naturellement aux trois couvents. A peine Martin, sa femme et ses trois filles furent sortis

de la ville qu'il tomba du ciel de la giboulée de soufre et de bitume enflammés.

La curiosité, le quatrième élément des dames, fit le malheur de la femme du neveu d'Abraham Chaumeix. Madame épouvantée au bruit du soufre et du bitume, regarda derrière elle pour voir ce qui se passait ; dans l'instant elle fut changée en statue de *sel*. Ici le P. Berruyer n'est pas trop intelligible. L'aventure de cette femme métamorphosée en sel, doit s'entendre autrement.

Les Hébreux et les Orientaux avaient pris le sel pour le symbole de l'éternité. Le mot de sel signifiait chez eux *perpétuel*. Dans le cinquième chapitre des nombres, verset 18, il est dit : *Je ferai avec vous une alliance de sel*, c'est-à-dire, une alliance perpétuelle. Par cette manière d'expliquer cette aventure, on voit qu'elle n'est que symbolique. Mais comme le P. Berruyer n'ose avoir que la foi du charbonnier, c'est-à-dire une foi stupide, et qu'il ne nous est pas permis d'en avoir une autre, il faut croire avec ceux qui font du charbon que la femme de Martin fut changée

en statue de sel et que cette figure a resté longtemps dans l'Orient.

Quelques années après cette métamorphose, les Mèdes s'aperçurent que le sel conservait la santé des paysans. Les Maltôtiers du pays persuadèrent à l'état que les gens de campagne étaient nécessaires à la culture des terres et que le sel entretenant leurs forces, il fallait le leur vendre à très haut prix. Un de vos ancètres, dirent-ils au souverain, aussi grand que vous, semblable à vous, que nous portons encore dans notre cœur avec vous, avait promis une poule dans le pot des paysans mèdes. Votre gracieuse Majesté fait qu'ils n'ont point eu la poule ; ainsi il est juste de leur faire payer bien cher le privilège de saler leur pot, cela prouvera à la postérité que les Mèdes n'ont jamais été récompensés de leur amour pour leurs rois.

Le souverain qui aimait son peuple et que le peuple adorait, trompé par des fripons de fermiers leur laissa la liberté de vendre le sel dix fois plus qu'il ne valait : par cet arrangement, Sa Majesté gagna deux liards sur la livre de sel, et les traitants dix sols six

deniers (1) : l'État ne fut pas plus riche, mais les fripons généraux eurent des châteaux comme Sa Majesté, une table plus délicate et de jolies maîtresses.

Comme les Mèdes manquaient de monde et avaient encore beaucoup de terres à défricher, sa gracieuse Majesté pour faire la fortune de soixante fripons fit publier que le premier paysan qui irait chercher du sel à la statue de la nièce d'Abraham Chaumeix, eut-il une femme et six enfants, dussent ces sept personnes mourir de faim, Sa Majesté entendait et voulait que les délinquants fussent marqués du sceau de ses armes sur l'épaule dextre et conduits ès galères des Mèdes pour y travailler quatre années en qualité de forçat et que *tel était son plaisir*. Les ordonnances et tout ce qui émane de la souveraine bonté des rois de cet empire se termine de même. Sa Majesté n'envoie personne en prison, ne

---

(1) Ce sel se vend en Poitou et en Bretagne 17 liv. la charge : rendu à Paris, il revient à un liard la livre, le fermier le vend onze sols la livre.

fait jamais un malheureux qu'elle n'imprime que *tel est son plaisir*. Les rois des Mèdes feraient aussi bien de mettre au bas de leurs ordonnances : telle est l'utilité publique, car il n'y a point de plaisir à faire des malheureux, et les rois des Mèdes n'ont jamais eu de plaisir ni d'inclination pour en faire.

Les deux nièces d'Abraham Chaumeix, attaquées de la maladie des pâles couleurs, fatiguées sans doute de porter toujours un pucelage, plus difficile à porter qu'un éventail, se croyant isolées sur la terre et seules destinées de toute éternité à repeupler notre petite fourmillière, conçurent de l'amour pour leur papa et dirent entre elles, notre père a prostitué les neufs divines sœurs de l'Hélicon, il peut bien en conscience faire des enfants à ses filles. Le papa aime furieusement le vin, grisons-le, et pendant son ivresse couchons avec lui. Les nièces d'Abraham exécutèrent ce projet, et le papa leur fit deux enfants sans le sentir.

Les physiciens, les médecins et les philosophes donnent ici sur la joue du P. Berruyer; ils soutiennent qu'on ne peut faire deux en-

fants à deux filles étant gris ou tout au moins sans concupiscence. Les docteurs, les casuistes disent que c'était un mystère. C'était sans doute un mystère d'iniquité. Les Pères de l'Église excusent l'inceste de ces filles et jettent cette faute sur leur simplicité et leur innocence. Les saints interprètes ont raison; des filles qui enivrent leur père dans le dessein de coucher avec lui, qui conduisent avec la main le péché originel, étaient assurément des vierges innocentes, et nous de grands ignorants de ne point croire à la simplicité des nièces d'Abraham Chaumeix.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE

DES ARTICLES

SECONDE PARTIE

	Pages.
Histoire du père Barnabas	1
L'utilité des vices	17
Histoire de Mme Bernicle	33
Les chiens	42
Histoire du sage Pangloss	57
Le poète Jacques	67
Quelques villes où j'ai passé	79
Le calendrier de l'Arretin	104
Histoire de Suzon et de deux présidents à mortier	172
Histoire merveilleuse et édifiante de Godemiché	186
Histoire des sept fils Aimon	203
Les trois couvents de Jésuites	215

Paris. — Imp. Tolmer et Cie, 3 rue Madame

L. BAILLIÈRE & H. MESSAGER

LIBRAIRES-ÉDITEURS

CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS

ET EN NOMBRE

PARIS

12, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE

—

1884

NOTA

Tous les ouvrages annoncés dans ce Catalogue sont expédiés Franco aux prix marqués.

Nous informons nos clients que nous expédions dans les mêmes conditions les ouvrages des autres Éditeurs.

A. DE SAINT-ALBIN

LES

SALLES D'ARMES

DE PARIS

Paris, 1875. 1 vol. in-4° papier van Gelder-Zoden. Couverture parchemin, et 20 portraits hors texte, gravés par COURTRY. . . . . 20 fr.

Cet ouvrage a été tiré à 500 exemplaires seulement et se vendait 30 fr. Nous ne possédons que quelques exemplaires de ce livre curieux et intéressant. Les portraits qui ornent ce livre sont ceux de MM. PONS, comte CHARLES DE LINDEMAN, SANCCÈDE, DE BORDA, CAROLUS DURAN, POTOCKI, BRINQUANT, A. DE ESPÈLÉTA, ALPHONSE XII, vicomte DE L'ANGLE-BEAUMANOIR, PONS neveu, ROBERT aîné, etc., etc.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

HENRI ROCHEFORT

L'ÉVADÉ

ROMAN CANAQUE

Dessins de P. Kaufmann et Le Natur, gravures de Quesnel et Launay, 1 vol. in-4° de 400 pages, illustré de 50 grands dessins, 30 en-têtes, 30 culs-de-lampes, en tout 110 dessins.

Prix : 5 francs.

Cet ouvrage paraît en livraisons à 10 cent. et en séries à 50 cent.

TABLE DES MATIÈRES :

La *Thisbé*. — La presqu'île Ducos. — Désillusion. — Monsieur l'Agent. — Exorde par insinuation. — Idylle océanienne. — Proposition déshonnête. — Manœuvres à l'intérieur. — Complication imprévue. — L'Émissaire. — Moment suprême. — Un repas de corps, etc., etc.

E. HINS

Professeur à l'Athénée royale de Charleroi

LA RUSSIE

DÉVOILÉE AU MOYEN DE SA LITTÉRATURE POPULAIRE

1 beau volume in-18. 2 fr. 50.

MAISON COCHERY & Cie

POSTES ET TÉLÉGRAPHES

PAR

E. VAUGHAN

1 vol. in-18 de 160 pages, Prix. . . . . 2 fr.

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES :

Cochery père et fils. — Le personnel. — MM. les ingénieurs. — Les public et la maison Cochery. — Garanties supprimées. — Régime intérieur et international comparés. — L'égalité devant le télégraphe. — Fusion et confusion. — Une poignée d'abus. — Cochery républicain. — Choses et autres. — C'est la faute du chemin de fer. — Qui sème le vent récolte la tempête. — Récapitulations. — La loi, c'est moi ! — Un *mea culpa*. — Les aveux. — Le budget. — Casse-cou. — Apothéose. — Conclusion, etc., etc.

LA SITUATION ET LA RÉVISION

PAR

S. DEYNAUD

1 brochure in-8°. Prix. . . . . 1 fr.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR :

Les questions politiques et économiques, épuisées en apparence par les débats de la presse quotidienne, ne sont presque jamais séparées des intérêts de la haute banque ; rarement elles sont considérées dans leurs rapports vrais, avec un ordre social juste, c'est-à-dire organisé conformément aux intérêts de tous.

Nous tentons de combler cette lacune en écrivant cette brochure. Elle ne contient pas une étude approfondie des questions politiques et économiques à l'ordre du jour de l'opinion publique et des préoccupations gouvernementales ; nous avons voulu en passer quelques-unes au critérium collectiviste, afin de donner aux hommes de bonne volonté une occasion de constater que cette école socialiste si conspuée possède des procédés critiques dignes d'attention. Nous avons pensé que la publication de nos réflexions sur des événements d'actualité serait peut-être un moyen de calmer un peu les défiances répandues contre nos doctrines et de donner à quelques-uns l'envie d'en faire une étude plus sérieuse.

LES AVENTURES GALANTES DE LA MADONE

AVEC SES DÉVOTS

SUIVIES DE CELLES DE FRANÇOIS D'ASSISE

PAR J.-B. RENOULT

Moine renégat.

1 vol. in-18, imprimé sur beau papier avec couverture illustrée. 2 fr. 50.

Tirage d'amateurs à 150 exemplaires.

30 exemplaires sur papier de Chine, titre rouge et noir. N°s 1 à 30. 10 fr.

120 exemplaires sur papier vergé de Hollande, titre rouge et noir. N°s 31 à 150. . . . . 5 fr.

L'ouvrage dont nous donnons ici la réimpression a vu le jour pour la première fois à Amsterdam en 1701. Cette première édition fut suivie de plusieurs autres (1707, 1745, 1750). Ces différentes éditions furent condamnées et détruites. Les exemplaires étaient rares et se payaient fort cher, c'est pourquoi nous avons pensé à réimprimer ce livre pour les amateurs et les bibliophiles.

Sous presse. — Pour paraître prochainement :

LES MATHÉMATIQUES APPLIQUÉES AUX BEAUX-ARTS

Par LE NATUR

1 beau vol. in-8° avec plus de 300 figures dans le texte.

A. ETIÉVANT ET L. LUCIPIA

LE CAS
DE M. DE GALIFFET

BROCHURE IN-18

Prix : 1 franc

TABLE DES MATIÈRES :

États de service. — Crimée. — Italie. — Mexique. — 1870. Guerre franco-allemande. — La charge de Sedan. — 1871. Chatou. — Le Bastion 43. — Le château de la Muette. — M. de Galiffet a-t-il été nommé général de brigade. — Conclusion.

LES

CHRONIQUES DU PALAIS-ROYAL

NOUVELLE ÉDITION

ORIGINE, SPLENDEURS, LES DUCS ET LES DUCHESSES
LA RÉGENCE

THÉATRES, CAFÉS, RESTAURANTS, TRIPOTS, LES GALERIES DE BOIS, ETC.

Par B. SAINT-MARC et le marquis DE BOUBONNE

1 beau volume in-18 jésus de 360 pages, couverture illustrée.

Prix : 3 francs

La curiosité se mêle au sérieux de l'ouvrage. L'histoire du *Palais-Royal*, fouillée et rendue avec autant des incérité que de vif entrain, est palpitante comme un roman de cape et d'épée, attachante comme une étude de mœurs, affriolante comme une galante comédie, parfois dramatique et terrible. La Régence et son train d'orgies et de débauches ; les galeries de bois, avec leur monde d'oisifs, de libertins, de prostituées ; la galerie *vitrée* avec ses modistes, etc., font l'objet de tableaux saisissants de vérité et de couleur.

VICTOR HUGO

—

LE ROI S'AMUSE

REPRODUCTION DU CÉLÈBRE TABLEAU DE

Jules GARNIER

Gravé par MEUNIER et LAUNAY

Les épreuves mesurent 55 × 75

Prix : **1 franc** (port à la charge du destinataire).

IL A ÉTÉ TIRÉ QUELQUES ÉPREUVES DE LUXE AVANT LA LETTRE

Prix : Sur Chine..... **10** francs.
— Sur Japon..... **12** —

GEORGES BOURET

LES BROUSSAILLES

POÉSIES

1 vol. in-18 sur beau papier vélin,

COUVERTURE ILLUSTRÉE

Par LE NATUR

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES :

Souvenir. — Oubli. — Regrets. — Fils de Roi. — Après la pluie. — Jalouse. — Les Saisons. — L'esclave. — Pour les pauvres. — Pour un baiser. — L'amour du moine. — Cigarette. — Marthe. — Histoire moderne. — Orientale. — Vercingétorix. — Poème historique. — Récidive. — Le duel, etc., etc.

RAOUL LAFAGETTE

MÉLODIES PAÏENNES

POÉSIES

1 beau volume in-18 sur papier teinté

Prix. . . . . 2 fr.

TABLE DES MATIÈRES :

Le coq. — Le rosier et le poète. — L'enfer. — La grotte. — Le baiser. — Jeunes et vieux. — Sommeil de l'amante. — Réalisme. — Les deux foyers d'Éros. — Fontaine d'amour. — Les parfums. — A l'Espagne. — Le lion captif. — Le vampire. — Duel à mort, etc.

TEALDO

JOURNAL ET HISTOIRE D'UN PRÊTRE DE CAMPAGNE

Par J.-J. PRAT

DEUXIÈME ÉDITION

1 vol. in-18 de 520 pages. Prix..... 3 fr.

C'est l'émouvante histoire d'un jeune abbé de grande race qui, véritablement illuminé par la grâce, rompt ouvertement en visière aux doctrines suranées du catholicisme, et s'attire la haine des maîtres actuels de la religion catholique.

Les principaux incidents de cette histoire se passent dans le Morvan, au château de Marilly. On y voit les funestes effets du célibat des prêtres et de la confession auriculaire. On y suit pas à pas, l'éclosion inconsciente de la passion de la jeune châtelaine de Marilly, qui se dénoue par un drame terrible, grâce aux sourdes menées d'un membre puissant de la Compagnie de Jésus.

De suaves figures de femmes apparaissent dans ce récit mêlées à des natures basses et vulgaires. Quant aux descriptions des localités, à la peinture des paysages, il est aisé de s'apercevoir qu'elles ont été prises sur place.

Les lecteurs trouvent dans ce volume une lecture attachante et fortifiante.

DU MÊME AUTEUR :

VOYAGES ET AVENTURES D'ALMANARRE

1 beau vol. in-18..... 3 fr. 50

L'INSTRUCTION SOUS LA CONVENTION

1 vol. in-18..... 1 fr.

VIENT DE PARAITRE :

LETTRES INÉDITES DE SPINOZA

TRADUITES ET ANNOTÉES PAR J.-J. PRAT

1 vol. in-18..... 3 fr. 50

LA CONSTITUTION DE 1793

PUBLIÉE, ANNOTÉE PAR J.-J. PRAT

Comparée avec la Constitution de 1848 et la Constitution des États-Unis d'Amérique

1 joli volume in-32 sur papier de luxe.... 1 fr.

PETITE COLLECTION

DE CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

Paraissant en volumes de 128 pages, format in-18
imprimés sur beau papier teinté

Prix de chaque volume. ..... 0 fr. 60

VOLUMES PARUS :

LES CONTES JOYEUX DE BOCCACE

LE MARI EN PÉNITENCE OU LE CHEMIN DU PARADIS
LE PSAUTIER DE L'ABBESSE
L'ORAISON DE SAINT JULIEN — LE POIRIER ENCHANTÉ, ETC.

PARNY

LES GALANTERIES DE LA BIBLE

ET POÉSIES DIVERSES

Tableaux :

LA ROSE — LA MAIN — LE SEIN — LE BAISER — LES RIDEAUX, ETC.

Mélanges :

PORTRAIT D'UNE RELIGIEUSE — CONFESSION D'UNE JOLIE FEMME
LE RÉVEIL D'UNE MÈRE, ETC.

LES CONFESSIONS D'UNE COURTISANE

Réimpression d'un charmant petit ouvrage du XVIIIe siècle.

ŒUVRES DE PIRON.

ANECDOTES AMUSANTES
BONS MOTS — CHANSONS — POÉSIES INÉDITES — ODES
CONTES — FABLES — ÉPIGRAMMES

LA FONTAINE : Nouvelles et Contes gaillards

Le mari confesseur. — Sœur Jeanne. — Comment l'esprit vient aux filles.
Les lunettes. — Le cuvier. — L'anneau d'Hans Carvel, etc., etc.

SOUS PRESSE :

Pour paraître dans la même collection les œuvres des auteurs suivants

CRÉBILLON fils, VOLTAIRE, DORAT,
VOISENON, ARLOTTO, DIDEROT, VIVANT DENON, L'ARÉTIN, ETC., ETC.

BERNARD MOULIN

VÉNUS PHRÉNYOGÉNIQUE

MÈRE DARWINIENNE

DES GÉNIES ET GRANDS HOMMES

Dévoilée historiquement

1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

TABLE DES MATIÈRES :

Avantage du génie. — Principes de la phrényogénie. — Bases de ce principe. — Napoléon Ier. — Wellington. — Mahomet. — Washington. — Mirabeau. — Richelieu. — Bonnet. — Berryer. — Le Tasse. — Raphaël. — Jeanne d'Arc. — Voltaire. — Garibaldi, etc., etc. — Données scientifiques. — Organes de l'intelligence. — Du cerveau. — Des facultés phrénologiques. — De l'électricité humaine, etc., etc.

DE GRAMMONT

DOCUMENTS HUMAINS

NOUVELLES NATURALISTES

1 vol. in-18. Prix. . . . . 2 fr. 50

L'ORGANISATION

DU TRAVAIL

NOUVELLE ARCHITECTURE SOCIALE

RÉVOLUTION PACIFIQUE DU TRAVAIL

SA MISE EN PRATIQUE

PAR

H. CHABANNE

1 fort vol. in-18 de 280 pages. Prix. . . 3 fr.

L'ABBÉ ★★★

NÉGATIONS POLITIQUES, SOCIALES ET RELIGIEUSES

LETTRES A LA NIÈCE D'UN CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT

1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

PREMIÈRE PARTIE. — **Papes, Peuples, Prêtres et Bourgeois.**

DEUXIÈME PARTIE. — **Le Fantôme divin.**

H. HEINE

L'INTERMEZZO

Traduction de E. VAUGHAN et TABARAUD

1 vol. in-18. Prix. . . 3 fr. 50

Portrait d'Henri HEINE hors texte

Paris Imp. Tolmer et Cie. — Succursale à Poitiers.

LIBRAIRIE L. BAILLIÈRE ET H. MESSAGER

PETITE COLLECTION

DE CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

Paraissant en volumes de 128 pages, format in-18
imprimés sur beau papier teinté

PRIX DE CHAQUE VOLUME..... 0 fr. 60

VOLUMES PARUS :

LES CONTES JOYEUX DE BOCCACE

LE MARI EN PÉNITENCE OU LE CHEMIN DU PARADIS
LE PSAUTIER DE L'ABBESSE
L'ORAISON DE SAINT JULIEN — LE POIRIER ENCHANTÉ, ETC.

PARNY

LES GALANTERIES DE LA BIBLE
ET POÉSIES DIVERSES

Tableaux :

LA ROSE — LA MAIN — LE SEIN — LE BAISER — LES RIDEAUX, ETC.

Mélanges :

PORTRAIT D'UNE RELIGIEUSE — CONFESSION D'UNE JOLIE FEMME
LE RÉVEIL D'UNE MÈRE, ETC.

LES CONFESSIONS D'UNE COURTISANE

Réimpression d'un charmant petit ouvrage du XVIIIe siècle.

ŒUVRES DE PIRON

ANECDOTES AMUSANTES
BONS MOTS — CHANSONS — POÉSIES INÉDITES — ODES — CONTES —
FABLES — ÉPIGRAMMES

LA FONTAINE, Nouvelles et Contes gailiards

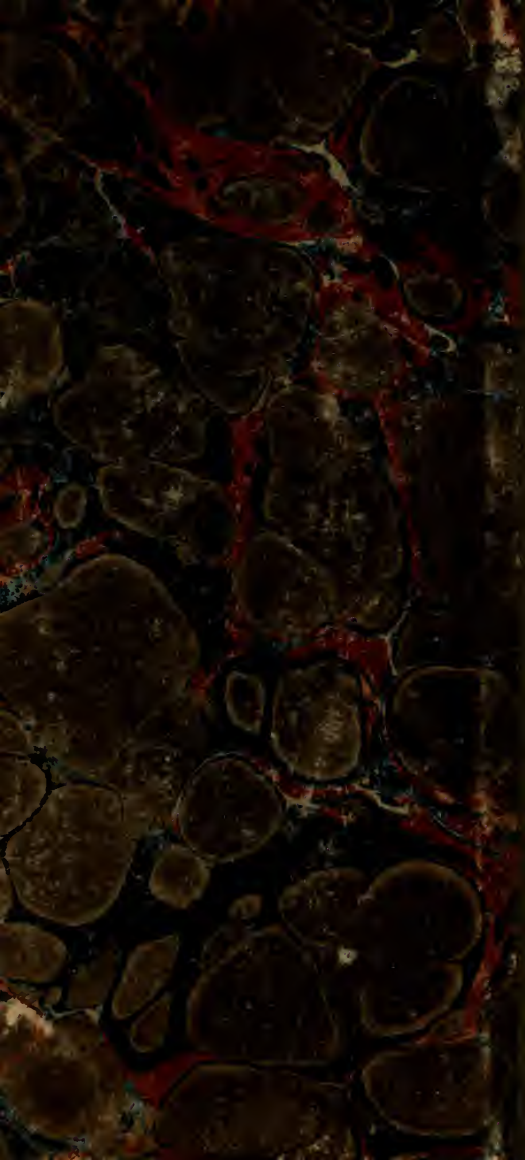
Le Mari confesseur, Sœur Jeanne, Comment l'esprit vient aux filles,
les Lunettes, le Cuvier, l'Anneau d'Hans Carvel, etc., etc.

Paris, Imp. Tolmer et Cie. — Succursale à Poitiers. 11380.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume
rès la dernière date timbrée
-dessous devra payer une amen-
de cinq cents, plus deux cents
ur chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book o
or before the last date stampe
below there will be a fine of fiv
cents, and an extra charge of tw
cents for each additional day.

RES. / ILL.
JUN 1 3 2007
MO. ... SET
UD JUIN 1 5 2007

a39003 002237286b

CE PQ 1981
.D75A62 1884 V002
COO DULAURENS, H L'ARRETIN MO
ACC# 1217216